

*Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.*
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

**Publication mensuelle**

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

---

**NOUVELLES**



**CHRONIQUES ET RUBRIQUES**



*Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux*
*Dessin de couverture de Jio Berk*
*illustrant la nouvelle* « Sandy et son tigre ».

---


7e Année — N° 67 Juin 1959

*Directeur :* Maurice RENAULT.
*Rédacteur en chef :* Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
*Tél. :* TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.
*La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U.S.A.).*

*Le numéro : France,* 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs. (Recom.,* 1.030 *frs.)*
1 an : — — 1.480 *frs. (Recom.,* 2.020 *frs.)*

# M. Belzébuth est en conférence

(*Will you wait?*)

**par ALFRED BESTER**

*Alfred Bester est dans le civil un personnage important de la télévision américaine. C'est un homme d'affaires extrêmement occupé et qui, comme nous tous, a considérablement souffert des standardistes. Il lui est arrivé plus d'une fois de s'entendre dire : « Ne quittez pas » et d'être ensuite abandonné pendant un quart d'heure. Nous connaissons d'ailleurs personnellement une grande maison d'édition à Paris où la standardiste, après avoir dit : « Ne quittez pas », enfonce la fiche n'importe où et vous branche sur n'importe qui... Alfred Bester imagine que ces déplorables méthodes ont fini par gagner le standard téléphonique de l'enfer lui-même, ce qui fait qu'un homme de nos jours rencontre, pour vendre son âme au diable, des difficultés que le Moyen Age ne soupçonnait pas* (1).



On écrit toujours des histoires poussiéreuses sur les pactes conclus avec le Diable. Vous savez bien... vapeurs de soufre, incantations et pentagrammes ; coups fourrés, traquenards et tromperies. Les gens ne savent pas de quoi ils parlent. Le diabolisme du XXe siècle est aussi retors, aussi moderne de conception que le pick-up à sous, l'ascenseur automatique, la télévision et toutes les autres formes du confort moderne qui vous laissent muet de fureur impuissante.

Il y a un an de cela, l'agence où je travaillais me mit à la porte. C'était ma troisième place en six mois, et il me fallut bien constater que je ne faisais rien de bon. De plus, j'étais fauché comme les blés. Je décidai de vendre mon âme au Diable, mais le problème était de savoir comment le trouver. Je me rendis à la Bibliothèque où j'ingurgitai tous les bouquins traitant de démonologie et de magie noire. Comme je l'ai dit, ce n'était que bla-bla-bla. De plus, si j'avais eu les moyens de me procurer les coûteux ingrédients qu'ils prétendaient aptes à faire surgir le Malin, je n'aurais pas eu besoin de traiter avec lui.

Bien embarrassé, je fis ce qui me parut s'imposer : je téléphonai à S.V.P. — CELEBRITES. Un jeune homme à la voix suave me répondit.

— « Pouvez-vous me donner l'adresse du Diable ? », lui demandai-je.

— « Etes-vous un de nos abonnés ? »

— « Non. »

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *L'homme que Vénus va condamner* » (no 4) ; « *Le temps n'arrange pas tout* » (no 5) ; « *L'androïde assassin* » (no 24) ; « *Qui a tué Mahomet ?* » (no 62).

— « En ce cas, je ne puis pas vous renseigner. »

— « Je pourrais verser une petite somme, juste pour un renseignement. »

— « Vous désirez notre Service restreint ? »

— « Exactement. »

— « De quelle célébrité s'agit-il, je vous prie ? »

— « Le Diable. »

— « Qui ? »

— « Le Diable... Satan, Lucifer, le Malin, le Démon. Le Diable, enfin ! »

— « Un instant, je vous prie. » Il revint au bout de cinq minutes, profondément ennuyé : « Je suis désolé, mais le Diable n'est plus une célébrité. »

Il raccrocha. Je fis la seule chose raisonnable en pareil cas : je me plongeai dans l'annuaire téléphonique. A une page ornée d'entrefilets publicitaires pour le Restaurant Sardi's, je trouvai la raison sociale *Satan, Shaitan, Carnage & Baal* — 477, Madison Avenue — dont je composai le numéro d'appel (Judson 3-1900). Une sémillante voix féminine me répondit :

— « S.S.C.B., j'écoute. »

— « Pourrais-je parler à Mr. Satan, je vous prie ? »

— « Toutes nos lignes sont occupées. Voulez-vous patienter une minute ? »

Je patientai et perdis mon jeton. J'eus des mots avec la standardiste, perdis un deuxième jeton, mais obtins une promesse de remboursement en timbres-poste. Puis je rappelai *Satan, Shaitan, Carnage & Baal.*

— « S.S.C.B., j'écoute. »

— « Pourrais-je parler à Mr. Satan ? Et je vous en prie, ne me laissez pas en carafe au bout du fil. Je téléphone d'une... »

Un bourdonnement me coupa net. J'attendis. Le compteur de communications lança un bref avertissement. Enfin une ligne se trouva libre :

— « Ici le bureau de miss Tanière. »

— « Puis-je parler à Mr. Satan ? »

— « De la part de qui, s'il vous plaît ? »

— « Il ne me connaît pas. C'est pour affaire personnelle. »

— « Je regrette, monsieur, mais Mr. Satan ne fait plus partie de notre maison. »

— « Pouvez-vous me dire où je pourrais le joindre ? »

Suivit une discussion assourdie en brooklynien courant, à l'issue de laquelle miss Tanière reprit la parole sur le ton de la secrétaire-qui-tranche-le-débat :

— « Mr. Satan travaille maintenant chez *Belzébuth, Bélial, Orgie & Méphisto.* »

Je me replongeai dans l'annuaire, trouvai leur adresse — 383, Madison Avenue — et composai le numéro indiqué (Plaza 6-1900). Le téléphone sonna une fois, puis s'étrangla, et une voix métallique récita sur le mode

monocorde : « *Il n'y a pas d'abonné au numéro que vous avez composé. Veuillez refaire votre appel en vous reportant à l'annuaire.* »

Je reconsultai l'annuaire. Il disait bien Plaza 6-1900. Je recommençai l'appel — et obtins la même réponse monocorde.

Je parvins finalement jusqu'à une standardiste de chair et d'os, que je persuadai de me donner le nouveau numéro de *Belzébuth, Bélial, Orgie & Méphisto*. J'appelai, et une sémillante voix féminine me répondit :

— « B.B.O.M., j'écoute. »

— « Pourrais-je parler à Mr. Satan ? »

— « A qui ? »

— « A Mr. Satan. »

— « Je regrette, monsieur, mais nous n'avons ici personne de ce nom. »

— « En ce cas, mettez-moi en communication avec Mr. Belzébuth ou Mr. Méphisto. »

— « Un instant, je vous prie. »

J'attendis. Toutes les trente secondes ma correspondante reprenait ma ligne, juste le temps de susurrer : « J'appelle toujours Mr. Méph... », puis coupait de nouveau avant que j'eusse le temps de placer un mot. Enfin, une sémillante voix féminine prit la parole :

— « Ici le bureau de Mr. Méphisto. »

— « Pourrais-je parler à Mr. Méphisto ? »

— « De la part de qui, s'il vous plaît ? »

Je lui dis mon nom.

— « Mr. Méphisto est en train de parler sur une autre ligne. Voulez-vous attendre ? »

J'attendis. Ma réserve de jetons s'épuisait, ce qui renforçait ma résolution. Vingt minutes plus tard, je réentendis la sémillante voix féminine :

— « Mr. Méphisto vient de partir pour un rendez-vous urgent. Peut-il vous rappeler ? »

— « Non, merci. Je retéléphonerai. »

Neuf jours après, j'avais enfin Méphisto au bout du fil :

— « Lui-même, monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service ? »

Je respirai.

— « Je désire vous vendre mon âme. »

— « Avez-vous des certificats ? »

— « Qu'entendez-vous par là ? »

— « Vos Références, mon ami. Votre Soumission. Vous ne pensez tout de même pas que B.B.O.M. achète chat en poche ? Il se peut que nous trinquions dans des gobelets de carton, mais il nous faut du raide ! Apportez-moi votre *curriculum vitae*. Ma secrétaire fixera un rendez-vous. »

Je fignolai un *curriculum* où abondaient force références, et téléphonai à la secrétaire.

— « Je regrette, » me dit-elle, « mais Mr. Méphisto est en Californie. Rappelez d'ici une quinzaine. »

Cinq semaines plus tard j'obtins mon rendez-vous. Je me rendis au siège social de B.B.O.M. où, ma Soumission sur les genoux, j'attendis deux heures

durant dans une antichambre aux murs couverts de photos-montages. On m'introduisit enfin dans un bureau d'angle décoré de marques d'infâmie en tubes de néon rouge. Nonchalamment appuyé sur son fauteuil en bois sculpté, Méphisto dictait son courrier à une Vierge de Nuremberg (1). Il était de haute taille et parlait d'un ton de directeur commercial. Une voix truquée, comme en ont ces types qui parlent haut dans les ascenseurs. Il me donna une poignée de main qui était la Sincérité même et prit aussitôt connaissance de mon *curriculum.*

— « Pas mal, » apprécia-t-il, « pas mal du tout. Je pense que nous pouvons parler affaires. Voyons, qu'aviez-vous en vue ? Le contrat habituel ? »

— « Argent, bonheur, réussite. »

Il approuva d'un petit signe de tête :

— « Oui, le plan courant. Eh bien, mais nous sommes francs de collier, ici. Pas de chausses-trapes. Nous vous garantissons l'argent, le bonheur et la réussite. »

— « Pour combien de temps ? »

— « Pour une durée de vie normale. Avec nous, mon cher, pas de traquenards ! Nous nous basons sur les barêmes des Compagnies d'Assurance. A vue de nez, je dirais que vous en avez encore, mettons pour quarante-cinq ans. Nous pourrons préciser la chose dans le contrat. »

— « Et pas de coups fourrés ? »

Il eut un geste d'impatience :

— « Voilà bien le résultat des *public relations* défectueuses ! Aucun traquenard, je vous le promets. »

— « Et les garanties ? »

— « Nous ne nous bornons pas à garantir nos services, nous *insistons* pour vous les assurer. Nous ne tenons pas à ce que des plaintes soient déposées au Comité des Bons Offices. Vous êtes tenu de recourir à nous au minimum une fois tous les six mois. Dans le cas contraire, nous considérons le contrat comme arrivé à expiration. »

— « Et quels genres de services proposez-vous ? »

Il leva les épaules :

— « N'importe lesquels... Nettoyage des chaussures, vidage des cendriers, approvisionnement en jeunes figurantes. Nous pourrons préciser cela plus tard. Il n'y a qu'un point sur lequel nous sommes formels : vous devez avoir recours à nous dans un délai maximum de six mois. Nous sommes tenus de vous donner la contrepartie de votre propre don. Donnant-donnant. »

— « Mais pas de traquenards ? »

— « Aucun. Je ferai établir votre contrat par notre Bureau de contentieux. Quel est votre mandataire ? »

— « Vous voulez dire mon homme d'affaires ? Je n'en ai pas. »

Il sursauta :

(1) Il s'agit d'un instrument garni de pointes acérées à l'intérieur. On y enfermait de préférence les criminels. Très à la mode jusqu'à la fin du XVI^e^ siècle.

— « Pas d'homme d'affaires ? Mais, mon ami, vous êtes d'une imprudence folle ! Nous pourrions vous écorcher vif ! Prenez un homme d'affaires, et dites-lui de se mettre en rapport avec nous. »

— « Bien, monsieur. Pou... pourrais-je vous demander quelque chose ? »

— « Allez-y ! Ici, tout est clair et net. »

— « Quel sera mon sort lo... lorsque je parviendrai en fin de contrat ? »

— « Vous tenez vraiment à le savoir ? »

— « Oui. »

— « Je ne vous le conseille pas. »

— « Je veux savoir. »

Alors il me montra quel serait mon sort. C'était comme une hideuse séance chez un psychanalyste — une séance qui durerait éternellement... une interminable, une abominable auto-critique. C'était infernal. J'en étais tout tremblant.

— « Je préférerais être torturé par des démons inhumains, » murmurai-je.

Méphisto éclata de rire :

— « En fait d'inhumanité, ils soutiennent difficilement la comparaison avec l'homme à l'égard de lui-même. Et maintenant... changez-vous d'avis, ou êtes-vous d'accord ? Marché conclu ? »

— « Marché conclu. »

Nous topâmes et il me reconduisit à la porte :

— « N'oubliez pas de prendre vos précautions, » me rappela-t-il. « Ayez un homme d'affaires. Le meilleur. »

Le 3 mars, je signai mon accord avec le cabinet *Sibylle & Sphinx,* auquel je téléphonai le 15 du même mois. Ce fut Mrs. Sphinx qui me répondit :

— « Oui, nous avons eu un léger contretemps. Miss Sibylle était en pourparlers à votre sujet avec B.B.O.M. mais elle a dû descendre d'urgence en Enfer. C'est moi qui la remplace.

Je téléphonai une nouvelle fois le 1er avril, date à laquelle ce fut miss Sibylle qui me répondit :

— « Oui, nous sommes un peu en retard. Mrs. Sphinx est partie à Salem pour une session d'examens. Une ordalie de sorcières. Elle sera de retour sous huitaine. »

Je téléphonai encore le 15 avril. La sémillante secrétaire de miss Sibylle m'apprit qu'il y avait un léger retard dans la frappe des contrats. B.B.O.M. procédait, paraît-il, à une réorganisation de son contentieux. Le 1er mai, *Sibylle & Sphinx* me firent savoir qu'elles avaient reçu les contrats, et que *leur* contentieux en épluchait les termes.

En juin, je dus prendre un emploi rétribué pour subsister corps et âme. J'entrai à la rédaction d'une chaîne de télévision. En moyenne une fois par semaine, avant la publicité de début d'émission, passait un baratin au sujet d'un pacte conclu avec le Diable, contrat qui était signé, scellé et honoré rubis sur l'ongle. Je pris le parti d'en rire doucettement. Après quatre mois de négociations, j'étais toujours sans un sou en poche.

Je revis Méphisto une fois seulement, alors qu'il descendait Park Avenue. Il se présentait aux élections sénatoriales et se montrait d'une

cordialité charmante envers les électeurs. Il appelait par leur prénom tous les flics et tous les concierges du coin. Il eut un peu peur quand je lui adressai la parole. Il me prenait pour un communiste, ou pire. Il ne se souvenait pas du tout de moi.

En juillet, du fait des vacances, toutes les négociations furent suspendues. En août, chacun prit le bateau ou l'avion pour le Vieux Continent où se tenait un Festival de la Messe Noire. Début septembre, *Sibylle & Sphinx* me convoquèrent pour la signature du contrat. Il y en avait 37 pages, surchargées de rectificatifs et d'additifs, avec une demi-douzaine de minuscules renvois dans chaque marge.

— « Si vous saviez le travail que nous a demandé ce contrat... » soupirèrent miss Sibylle et Mrs. Sphinx.

— « Un peu longuet, n'est-ce pas ? »

— « Ce sont ces contrats courts qui nous donnent le plus de mal. Mettez vos initiales sous chaque renvoi, et signez en bas de la dernière page. La même chose sur les six exemplaires. »

Je mis mes initiales et signai. Quand j'en eus terminé, je me retrouvai Gros-Jean comme devant. Je m'étais attendu à me voir soudain cousu d'or, nageant en plein bonheur... volant vers la renommée...

— « Les choses sont-elles en règle à présent ? »

— « Pas encore. Il faut qu'*Il* signe, lui aussi. »

— « Je ne peux guère attendre davantage, moi. »

— « Nous lui renvoyons les contrats d'urgence. »

Après une semaine passée à attendre, je rappelai *Sibylle & Sphinx*.

— « Vous aviez oublié de mettre vos initiales sous un des renvois, » me répondirent-elles.

Je retournai les voir et apposai les initiales manquantes. Je leur retéléphonai huit jours plus tard, et cette fois on m'apprit que c'était Méphisto qui avait oublié de mettre ses initiales sous un renvoi.

Le 1er octobre je reçus un colis par courrier spécial et une lettre recommandée. Le colis contenait mon contrat avec Méphisto — signé, scellé, et tout. Enfin ! J'allais enfin connaître la richesse, le bonheur, le succès... La lettre recommandée venait de B.B.O.M. : elle m'informait que du fait que je n'avais pas observé la clause 27-A du contrat, celui-ci était considéré comme parvenu à expiration. Je devais donc me tenir à l'entière disposition de *Belzébuth, Bélial, Orgie & Méphisto*. Je ne fis qu'un bond jusque chez *Sibylle & Sphinx*.

— « En quoi consiste cette clause 27-A ? » me demandèrent-elles.

Nous la recherchâmes. C'était la clause en vertu de laquelle j'étais tenu d'avoir recours aux services de Méphisto au minimum une fois par semestre.

— « Quelle était la date d'entrée en vigueur du contrat ? » demandèrent-elles alors.

L'ayant recherchée, nous découvrîmes que le contrat mentionnait le 1er mars. C'était le jour où j'avais vu Méphisto pour la première fois. Miss Sibylle compta sur ses doigts :

— « Mars... avril... mai... C'est bien cela : sept mois se sont écoulés.

Etes-vous certain de n'avoir entre-temps demandé aucun service à Méphisto ? »

— « Comment l'aurais-je pu ? Je n'avais pas de contrat. »

Le visage de Mrs. Sphinx se ferma :

— « Nous allons voir cela, » déclara-t-elle.

Elle téléphona à B.B.O.M. et eut une discussion animée avec Méphisto et son contentieux.

— « Il prétend que vous avez topé marché conclu à la date du 1er mars, » me dit-elle après avoir raccroché. « En toute bonne foi il se préparait à revendiquer sa part du marché. »

— « Mais comment pouvais-je savoir, puisque je n'avais pas de contrat ? »

— « N'avez-vous demandé aucun service ? »

— « Non. J'attendais de recevoir mon contrat. »

Sibylle et Sphinx appelèrent leur contentieux et lui soumirent mon cas.

— « Il faudra porter l'affaire en arbitrage, » leur fut-il répondu. Et on leur précisa que les hommes d'affaires ne sont pas autorisés comme avocats de leurs clients.

Je demandai donc les services du cabinet d'avoués *Sorcier, Sourcier, Fakir, Vaudou & Carabosse,* 99 Wall Street (Exchange 3-1900), pour représenter mes intérêts devant le Comité d'Arbitrage, 479 Madison Avenue (Lexington 5-1900).

*Sorcier, Sourcier, Fakir, Vaudou & Carabosse* me demandèrent une provision de 200 dollars, plus 20 % sur les bénéfices du contrat. J'avais réussi en tout et pour tout à économiser 34 dollars durant mes quatre mois de travail à la télévision. Mes avoués renoncèrent à la provision et entamèrent la procédure d'arbitrage.

Le 15 novembre, la chaîne de télévision me relégua au service du courrier, et j'envisageai sérieusement de mettre fin à mes jours. La seule chose qui me retint fut le fait que mon âme était désormais en litige.

Mon affaire passa le 12 décembre devant un aréopage de trois Arbitres impartiaux, et les débats durèrent toute la journée. On me fit savoir qu'ils me rendraient leur décision par lettre. J'attendis une semaine, puis téléphonai à *Sorcier, Sourcier, Fakir, Vaudou & Carabosse.*

— « Les Arbitres sont en vacation pour les fêtes de Noël, » me répondirent-ils.

Je rappelai le 2 janvier.

— « Un de ces messieurs est actuellement absent. »

Je retéléphonai le 10.

— « Ce monsieur est rentré, mais les deux autres ont été obligés de s'absenter à leur tour. »

— « Et quand pensez-vous que l'arrêt sera rendu ? »

— « Cela peut demander plusieurs mois. »

— « Et à votre avis, quelles sont mes chances ? »

— « Eh bien, nous n'avons encore jamais perdu une cause en arbitrage. »

— « Voilà qui semble assez encourageant. »

— « Certes, mais il peut toujours y avoir un début. »

Ce qui semblait d'assez mauvais augure. Je pris peur et pensai que je ferais mieux de jouer perdant. J'adoptai alors la seule ligne de conduite raisonnable : je me replongeai dans l'annuaire téléphonique jusqu'à ce que j'eusse trouvé *Séraphin, Ange & Chérubin*, 666 Fifth Avenue. Je composai leur numéro d'appel (Templeton 6-1900). Une sémillante voix féminine me répondit :

— « S.A.C., j'écoute. »

— « Pourrais-je parler à Mr. Séraphin, s'il vous plaît ? »

— « Mr. Séraphin est en train de parler sur une autre ligne. Voulez-vous attendre ? »

J'attends toujours.

(*Traduit par René Lathière*).



# Nocturne

*(Little old miss Macbeth)*

**par FRITZ LEIBER**

*Nos lecteurs apprendront avec plaisir que nous avons retenu pour cette année une série de nouvelles de Fritz Leiber. Ils ont déjà pu lire de lui le roman* « A l'aube des ténèbres » *(Rayon Fantastique), et dans « Fiction » deux récits remarquables :* « Le Jeu du Silence » *(n° 11) et* « Des filles à pleins tiroirs » *(n° 66). Voici aujourd'hui un étrange conte où l'on retrouve, entre autres, une des qualités les plus frappantes de Leiber : le don d'évocation, la faculté de créer des images avec une rare puissance visuelle et de les projeter d'une façon quasi surréaliste.*



Le faible halo de lumière que donnait la bougie électrique (1) posée sur la la caisse laissait juste voir le lit pliant, un mur bas et nu en arrière-plan, un sol cimenté et une cage recouverte d'un linge. Rien d'autre. Des piles mortes s'entassaient sur le couvercle de la caisse, pêle-mêle avec leurs étuis. Dans une boîte, à côté de la bougie, il y avait trois piles neuves.

La vieille femme remua dans son sommeil, s'agita, se retournant sous les couvertures. Son visage était tourmenté, sa bouche crispée en une ligne serrée qui s'abaissait au coin des lèvres — un masque tragique, réduit à la minceur d'un visage de petite vieille. De temps en temps, et sans qu'elle s'éveillât, ses mains rampaient hors des couvertures et se portaient à ses oreilles qu'un bruit semblait obséder. Et pourtant il régnait autour d'elle un profond silence.

Enfin, comme si elle ne pouvait supporter plus longtemps ce bruit inaudible, elle se redressa lentement et s'assit. Bien qu'elle fût toujours endormie ses yeux s'ouvrirent. Ils regardaient droit devant eux, avec une fixité inconsciente. Elle enfila de grosses pantoufles de feutre dont l'une était trouée, puis s'emmitoufla dans une robe de chambre en laine qui gisait au pied du lit. Toujours assise au bord de sa couche, sans voir, elle tendit la main vers la bougie électrique. Alors elle se leva et traversa la pièce en direction d'une porte, emmenant la bougie dont la tache de lumière la suivit en se projetant sur le plafond. A aucun moment le lumignon ne laissa voir les dimensions exactes de la pièce. Et le visage de la petite vieille demeurait crispé. Un masque tragique, figé dans le sommeil, les yeux ouverts.

---

(1) Bougie Jablochkoff, inventée en 1876. Se compose de deux crayons de charbon dont les extrémités supérieures sont réunies par une amorce. Le courant alternatif est fourni par une pile et produit un arc voltaïque.

La porte franchie, elle descendit un étage par un escalier de fer, et d'après la faible résonance que soulevaient ses pas légers, il semblait qu'il y eût beaucoup d'autres étages au-dessus d'elle. Elle passa ensuite par une autre porte — un battant massif qui s'ouvrait en gémissant, comme l'entrée des artistes dans un théâtre. Elle la referma sur elle et s'arrêta.

Si vous vous étiez trouvé près d'elle, dehors, vous l'auriez vue lever sa bougie au-dessus de sa tête. Vous n'auriez distingué qu'un demi-cercle de mur de brique et de porte métallique derrière elle, et un demi-cercle de trottoir à ses pieds. Et vous n'auriez rien vu de plus. Vous n'auriez pas pu apercevoir l'autre côté de la rue — ni l'autre côté ni rien — car la maigre lueur de la bougie ne s'étendait pas au-delà de la petite vieille. Puis, au bout d'un instant, vous auriez discerné un étroit ruban d'étoiles au-dessus de vous. Un mince ruban, trop mince pour que vous eussiez pu y voir des constellations. Un ruban infime — comme si, en cet endroit, les buildings invisibles s'élevaient à une très grande hauteur. Et en regardant une seconde fois, vous vous seriez demandé si, parmi ces étoiles, quelques-unes n'avaient pas bougé, ou changé de couleur — ou encore s'il ne s'en trouvait pas à présent de nouvelles, ou s'il n'y en avait pas qui manquaient. Et cela vous aurait fait peur.

La petite vieille ne demeura pas longtemps immobile. Elle se mit à descendre la rue, dans la faible lumière de la bougie. Elle marchait tout au bord du trottoir, de sorte que même la muraille, à côté d'elle, s'effaçait presque entièrement dans les ténèbres. Ses pantoufles glissaient sur le sol avec un petit bruit feutré. Par ailleurs la ville — car il semblait bien que ce fût une cité — stagnait dans un silence total. Deux pâtés de maisons plus loin, toutefois, on commençait à percevoir un petit bruit — comme un lointain murmure de colère. Et au carrefour suivant, l'angle de la rue transversale apparaissait vaguement. Il se profilait sur un très faible rougeoiement, de la même couleur que des enseignes au néon.

La petite vieille tourna au carrefour et déboucha dans une portion de rue qui grouillait de vers lumineux. Ils étaient là une cinquantaine environ, épais comme le pouce et longs comme le bras, bien que certains fussent plus courts, et diffusant une lueur qui suffisait tout juste à révéler leur présence. Il y en avait de toutes les couleurs, parmi lesquelles toutefois prédominait le rouge. Ils se déplaçaient en rampant comme des chenilles, mais un peu plus vite. Ils ressemblaient à de vieux tubes de néon qui, soudain doués de vie, seraient descendus de leurs enseignes lumineuses — mais des tubes qui auraient été assombris, noircis par des myriades d'ions. Ils rampaient le long des trottoirs, sinuaient à travers la rue, et un petit nombre d'entre eux évoluait plus haut que les autres, sur les corniches le long des murs. Ils étaient également deux ou trois à grouiller le long de ce qui avait probablement été des câbles, qui pendaient au-dessus de la rue. Tout en évoluant, les vers faisaient entendre un petit bourdonnement, et les câbles vibraient.

On aurait dit qu'ils avaient conscience du passage de la petite vieille, car il y en eut deux ou trois qui vinrent ramper autour d'elle, mais en restant à l'extérieur de son cercle de lumière. L'un d'eux la suivit un

moment, après qu'elle eut tourné à l'autre bout du pâté de maisons — un ver violet qui se redressait en bourdonnant et crépitant avec fureur, exactement comme eût fait une enseigne défectueuse.

Au-delà de ce carrefour, c'étaient de nouveau les ténèbres et leur mince ruban d'étoiles indécises. Mais le passage était moins large à présent : la petite vieille avait beau marcher sur le bord du trottoir, la bougie électrique révélait des étalages de magasins détruits, déchiquetés, avec, çà et là, des pans entiers de vitrines demeurés presque intacts. Les yeux de somnambule ne regardaient ni d'un côté ni de l'autre et ne voyaient pas les figures de cire qui apparaissaient vaguement derrière les vitrines ruinées — des hommes en costumes zazous et chapeaux à larges bords, des femmes avec des jupes étroites et des blouses aux couleurs tapageuses. Ils étaient là, figés sur place, et l'on aurait pu se demander si leurs yeux ne se posaient pas sur la petite vieille quand elle passait devant eux. Et il aurait été impossible de savoir si ces figures de cire, aussitôt la bougie éloignée, ne se faufilaient pas précautionneusement entre les éclats coupants du verre pour la suivre à distance.

Dans le pâté de maisons suivant, une lumière fantomatique tourbillonnait à travers une vaste surface plate située environ à la hauteur d'un étage. On aurait dit que quelque chose parcourait en tous sens les innombrables ampoules d'une ancienne marquise de théâtre — une chose qui réussissait péniblement, l'espace d'une seconde, à ranimer les filaments brisés. Cela se déplaçait sans arrêt, frénétiquement, par taches successives, fuligineuses. De l'autre côté de la rue, mais à une plus grande hauteur, et à l'extrême limite de ce que l'œil aurait pu distinguer, se devinaient plusieurs grandes enseignes rectangulaires, dont les couleurs noircies apparaissaient ou disparaissaient de façon incohérente. D'énormes chauves-souris rampant sur des tableaux phophorescents aux trois quarts effacés auraient produit un effet analogue. Et toujours plus haut, à une vingtaine d'étages au moins, toute proche de la lumière indécise des étoiles, une seule petite fenêtre répandait une clarté jaune.

Un pâté de maisons plus loin, la petite vieille abandonna le bord du trottoir pour longer une grille aux épais barreaux de fer. Elle atteignit ainsi un portail contre lequel elle s'appuya. Elle eut un petit gémissement plaintif. C'était le premier son qu'elle faisait entendre — et le portail s'ouvrit dans un crissement de graviers.

Elle le referma hâtivement derrière elle et poursuivit son chemin. Elle allait tout droit, écrasant des feuilles mortes sous ses pas, et ses narines étaient agitées d'un frémissement inconscient, frappées par une odeur d'herbes sauvages et de poussière. Elle grimpa quelques marches de bois, passa sous une véranda, puis franchit une porte à lambris qui grinça quand elle l'ouvrit et la referma.

Les couloirs de la maison étaient vides. Les escaliers nus. Les boiseries austères. Quand la vieille femme et son petit cercle de lumière parvinrent au troisième étage, il y eut, venant d'en bas, un crissement presque imperceptible, qui fut bientôt suivi d'un grincement. Une corde pendait au-dessus

de sa tête, qu'elle attrapa et fit osciller en s'y suspendant légèrement. Une échelle dégringola du plafond et vint heurter le plancher de l'étage.

Toute courbée, le souffle un peu plus rapide, la petite vieille gravit les barreaux et se retrouva dans une mansarde exiguë. La bougie éclairait à présent des entassements de boîtes, de malles et de caisses, des piles de linge et d'étoffes, le torse métallique d'un mannequin de modiste, et le pavillon d'un très vieux phonographe.

On aurait pu entendre alors un petit bruit... PLOC ! suivi d'un intervalle de silence — quatre, six, sept secondes... Et de nouveau, PLOC !... Et sept secondes encore... Et encore, PLOC !... PLOC !... PLOC !...

La souffrance creusa plus profondément le visage endormi de la petite vieille. Se faufilant à travers l'entassement de la mansarde, elle atteignit un évier aménagé dans le mur. Comme elle s'en approchait, une goutte d'eau naquit peu à peu au bec de l'unique robinet vert-de-grisé. Au moment même où la petite vieille se penchait sur l'évier, la goutte tomba... PLOC !... et un spasme fugitif tordit son visage.

Elle posa sa bougie sur le rebord de l'évier, serra à deux mains la poignée du robinet, sans le voir. Elle se pencha davantage encore. Il y eut de nouveau un petit bruit... PLOC !... Un seul, pas deux — et elle passa son doigt sous le bec du robinet. Elle l'en retira, à peine humecté. Elle attendit. Mais il n'y eut plus d'autre goutte.

Alors le visage de la petite vieille s'adoucit en un masque de sérénité, aux lèvres minces et très droites. Elle reprit sa bougie, quitta la mansarde — et sur l'échelle, dans l'escalier, dehors ensuite, dans l'allée de la cour, puis dans la rue, partout où elle repassait elle n'allait plus solitaire. D'invisibles présences s'ameutaient autour d'elle, faisant peser la colère et la menace jusqu'au bord de son cercle de lumière. Les feuilles mortes craquèrent sous d'autres pas que les siens. Tout en haut des ténèbres, près des étoiles, la lueur de la petite fenêtre lança un venimeux éclat verdâtre. Les silhouettes aux ailes noires grouillaient plus fébrilement sur l'agonie des tableaux phosphorescents — et quand elle repassa devant la marquise, tout le rougeoiement fantastique gagna d'un seul coup les ampoules inférieures, qui étaient les plus rapprochées de la petite vieille.

Dans la Rue des Mannequins, les vitrines détruites des magasins étaient entièrement vides.

Dans la Rue aux Néons, tous les Vers Lumineux rampèrent à sa rencontre. Ils lui firent escorte au-delà du carrefour. Ils bourdonnaient et crépitaient avec fureur, comme des abeilles monstrueuses, portant leur grouillement jusqu'à ses pieds en longs rubans multicolores.

Mais aucune de ces Choses, aucun de ces lémures, ni l'affaiblissement sensible de la lueur de sa bougie, ne parvint un seul instant à troubler l'expression de sérénité dont son visage était empreint.

Elle gravit l'escalier de fer, retraversa l'immense pièce et s'assit au bord du petit lit après avoir posé la bougie sur le couvercle de la caisse, parmi le monceau de piles mortes.

Une de celles-ci roula et tomba à terre avec un bruit sourd. La vieille femme sursauta, sa tête vacilla, ses paupières battirent. Ses yeux retrou-

vaient enfin une expression vivante. Elle demeura un instant immobile, à se souvenir. Puis elle soupira, eut un petit sourire, et se tint plus droite, ses fins sourcils blancs réunis en un froncement volontaire. Au milieu de l'amas de piles mortes elle trouva un stylo et un carnet de papier pelure. Ayant glissé un carbone sous la première feuille, elle se mit à écrire. Une minute plus tard elle détacha la page, la plia, et en fit un rouleau très serré qu'elle fit ensuite pénétrer dans un petit tube en aluminium à peine plus gros qu'un crayon.

Elle se leva, contourna le lit, retira le linge qui recouvrait la cage et ouvrit la porte de celle-ci. Elle en sortit un pigeon noir. Tout en le caressant de la voix, bouche close, elle fixa le tube à une patte de l'oiseau, puis lança celui-ci dans les ténèbres. Il y eut un battement d'ailes qui alla décroissant rapidement pour cesser d'un seul coup — comme si l'oiseau s'était envolé soudain d'une fenêtre.

Le faible halo de lumière s'était rétréci de moitié, mais il suffisait encore pour éclairer le visage de la petite vieille lorsqu'elle se recoucha et ramena sur elle les couvertures. A présent ses paupières étaient closes. Elle soupira encore une fois, et de nouveau ses lèvres esquissèrent un petit sourire. Puis elle ne bougea plus. C'est à peine si l'on aurait pu voir les couvertures se lever et s'abaisser imperceptiblement sur sa poitrine. Et elle souriait toujours.

La lueur de la bougie était encore suffisante pour éclairer aussi le double du message que la vieille femme venait de rédiger, et qui était ainsi conçu :

« Chère Evangeline,

J'ai été ravie de recevoir votre message et d'apprendre que vous aussi, enfin, possédiez une ville pour vous toute seule — avec, cela va de soi, des *choses* qui sont bien à vous. Comment trouvez-vous Louisville, depuis la Destruction ? Calme et silencieuse, j'espère. Pittsburgh est tellement *bruyante !* J'envisage de déménager pour aller à Cincinnati. Savez-vous s'il s'y trouve déjà un habitant ?

A vous de tout cœur.

MISS MACBETH. »

(*Traduit par René Lathière.*)



# L'Enfer

par ALBERT FERLIN

« De mémoire d'homme », *le récit d'Albert Ferlin paru dans notre numéro 64, se présentait comme le résumé d'une expérience métaphysique transposée sous forme de symbole, avec la richesse du rêve. D'une façon beaucoup plus linéaire, mais selon une démarche analogue, ce nouveau conte éveille en l'esprit une égale résonance secrète.*



*Ne savez-vous pas que ce monde est à la vérité la grande maison de l'enfer dans les chambres duquel l'esprit séjourne par intervalle pour une petite période durant laquelle, las et frappé de stupeur, il se hâte en gémissant vers la paix qu'il a gagnée.*

H. Rider Haggard. *Ayesha.* Ch. XVIII.

Le Prêtre Majeur se leva, darda ses prunelles luminescentes sur le coupable qui sentit une chaleur immense et horrible l'envahir.

— « Chien, » dit-il, « tu as enfreint les règles les plus sacrées de notre planète et de notre religion... »

— « Votre grandeur, » dit en tremblant l'interpellé, « je n'ai rien fait... je n'ai rien fait... »

Et il se recroquevilla sur son siège de métal où d'énormes pinces métalliques le tenaient immobile.

— « Chien ! » hurla le Prêtre Majeur, « as-tu assez d'impudence pour t'opposer à moi ? »

Et ses yeux lancèrent de véritables rayons qui explorèrent le corps du coupable.

Sous leur influence son corps devint translucide. Il manifesta les affres de la plus grande douleur et se tordit entre les pinces métalliques qui le rivaient. L'une d'elles bougea.

Aussitôt, un écran face au tribunal s'éclaira. Les quatorze juges purent voir en clair toutes les peines présentes et passées du coupable.

Sur un écran de l'autre côté du mur, dans la grande salle publique, le peuple de la neuvième planète pouvait suivre le déroulement du procès. Ils virent l'âme noire de complot et de traîtrise de l'inculpé. Les images les plus nettes, par leur éclatement rouge bordé de bave noire, révélaient sa perversion.

La conviction des juges était irrémédiablement faite. En vain, sous la torture électronique, le coupable se tordait, menaçait puis implorait maintenant... Les images de son cœur l'avaient condamné.

— « Assez ! » cria le Prêtre Majeur.

Les écrans s'éteignirent. Les lumières de la salle de délibérations s'amenuisèrent puis changèrent de couleur. L'ombre envahit le prétoire.

Les juges avaient douze minutes pour concentrer leur pensée. Ils penchèrent la tête et branchèrent leur réflecteur de conscience. A la douzième minute, ils pressèrent sur le bouton rouge portant condamnation. La salle du prétoire s'illumina de rouge, l'écran du public revêtit lui aussi cette teinte ardente et le Juge Majeur se leva pour dire la sentence.

— « Coupable, » dit-il. « Le Tribunal ici présent, à l'unanimité de ses membres, t'a déclaré coupable.

» Les juges, les computeurs électroniques, les réflecteurs de conscience, à la lecture de ton esprit ont reconnu que toi seul avais pu accomplir le forfait.

» En conséquence,

» Nous te condamnons à subir immédiatement et pendant toute l'éternité les peines de l'enfer.

» En vertu des arrêts de notre Très Sainte et Très Respectable Eglise tu souffriras donc les tourments de l'Enfer.

» Pour exécution,

» Tu vas dès maintenant passer dans le convertisseur extra-temporel et tu seras rejeté dans l'Abîme. »

Le Juge Majeur pressa un bouton.

Du haut de la salle descendirent deux blocs semi-sphériques et transparents qui vinrent s'adapter, ouverts de part et d'autre, et enfermèrent le condamné.

Le Juge Majeur regarda sans la voir la manette qu'il venait de baisser. Les courants cosmiques, injectés dans la sphère, commencèrent à dissoudre le corps en le projetant dans l'espace extra-temporel.

Maintenant il ne restait plus rien de ce qui avait été un condamné. Le Juge se leva et dit :

— « Puissent ses pareils avoir la lumière. »

Le procès et l'exécution avaient duré neuf mois de notre temps solaire.



Sur Terre, après neuf mois d'angoisse, une femme mit au monde un enfant dans la douleur.



# Oiseau de proie

*(Bird of prey)*

par **MARION ZIMMER BRADLEY**

*Amateurs de space-opera, nous avons choisi ce récit à votre intention. Marion Zimmer Bradley, qui écrit généralement de la science-fiction réaliste et rigoureuse* (1)*, s'est écartée ici de son ton habituel pour nous entraîner dans les rebondissements d'une aventure interplanétaire à suspense. Elle y a introduit tous les ingrédients propres à assurer la saveur d'un genre qui n'a rien perdu de sa fraîcheur. Et nous nous sommes en vérité cru transportés, en lisant son histoire, à l'époque des Catherine Moore et des Leigh Brackett de la grande cuvée.*

ENCORE une heure avant de monter à bord du vaisseau. Devant moi, une poterne ouverte menait au port spatial, et au gratte-ciel blanc qui renfermait le Q. G. de l'Empire Terrien sur Wolf ; derrière moi, Phi Coronis allait se coucher derrière les toits de la Kharsa (Vieille Ville) ; cette dernière, quoique paraissant calme sous le soleil sanglant, frémissait pourtant des bruits et des odeurs de la vie humaine, non-humaine et semi-humaine. Un âcre relent d'encens provenant d'un Temple de Rue fit palpiter mes narines et, de l'intérieur, une forme non-humaine me jeta un acide regard vert lorsque je pénétrai dans le café du port spatial.

La salle n'était guère encombrée. Deux chaks en fourrure rêvassaient au fond, sous les miroirs. Un ou deux employés du port, en tenue de combat, prenaient leur café au comptoir, et un trio de Secs, grands types maigres en toges bariolées, faisaient face à une table murale, mangeant des plats Terriens d'un air digne et compassé. Dans mes nets vêtements de ville, je me sentis plus incongru que les chaks avec leur fourrure et leur longue queue. Je commandai mon menu et, mû par la force de l'habitude, portai mon repas sur la table proche de celle des Secs, les seuls humains indigènes de Wolf.

Ils étaient grands comme des Terriens, décolorés par le rude soleil de leurs arides cités de sel... les Villes Sèches, qui reposent sur les fonds blanchis des anciens océans de Wolf. Doux et familier, leur dialecte parvint à mes oreilles. L'un d'entre eux, sans modifier son expression ni son élocution rapide, venait d'entamer un commentaire détaillé sur mon entrée, mon apparence, mes ancêtres et mes habitudes personnelles probables, le tout dans l'idiome obscène et coloré des Villes Sèches.

(1) Voir dans « Fiction » : « *La Rhu'ad* » (n° 11); « *Marée montante* » (n^os^ 40, 41 et 42).

Je me penchai et fis observer, dans le propre dialecte de l'homme, qu'à une époque future et indéterminée, j'aimerais avoir l'occasion de lui retourner ses compliments.

Selon les usages, il aurait dû s'excuser, et rire d'une raillerie qui lui était décemment retournée. Nous aurions ensuite payé chacun notre tournée, et on n'en aurait plus parlé. Mais ça ne se passa pas ainsi. Pas cette fois.

Au lieu de cela, à ma consternation, l'un d'eux se mit à fouiller fébrilement dans sa toge ; je reculai précipitamment, et ma propre main se porta à mon vêtement, cherchent un skean que je ne portais plus depuis six ans. Je sentais venir la rixe.

Dans leur coin, les shaks gémirent et caquetèrent. Puis je m'aperçus que les Secs regardaient, non pas moi, mais quelque chose — ou quelqu'un — derrière moi. Leurs skeans retournèrent hâtivement dans l'ouverture de leurs robes, et ils reculèrent à leur tour.

Puis ils rompirent le rang, tournèrent les talons, et se mirent à courir. Ils s'enfuirent littéralement, renversant les tabourets dans leur fuite, laissant dans leur sillage un gâchis de bancs couchés et de vaisselle fracassée. Je soupirai, me retournai, et vis la fille.

Elle était souple, avec des cheveux ondulés semblables à du jais, entourés d'un réseau d'étoiles. Une ceinture noire emprisonnait sa taille comme deux mains jointes, et sa robe, d'une blancheur éclatante, portait une horrible broderie en travers des seins — le hideux Crapaud-dieu, Nébran. Son visage était très humain, très féminin, mais les yeux cramoisis laissaient paraître une lueur d'étrangeté maligne.

Elle fit alors un pas en arrière et, en un seul mouvement rapide, fut dehors, dans la rue noire. Une bouffée d'encens du Temple de Rue troubla l'atmosphère ; il y eut un léger frémissement, pareil au souffle des vagues de chaleur qui s'élèvent à midi dans le désert de sel. Puis le temple de Nébran fut vide, et il n'y eut plus trace de la fille dans la rue ; elle avait tout simplement disparu.

Je m'en retournai lentement vers le port, essayant de classer cette fille dans ma mémoire, parmi les autres énigmes de Wolf que je ne résoudrais pas.

Jamais plus je ne résoudrais d'énigmes sur Wolf. Je ne la reverrais jamais. Lorsque le grand vaisseau s'élancerait dans le ciel, à l'aube, je serais à l'intérieur, hors du champ de Phi Coronis, le soleil rouge de Wolf.

Je me dirigeai vers le Q. G. Terrien.

Quelle que soit la couleur du soleil, une fois entré dans un Q. G., on est sur Terre. La Section Trafic avait un aspect agressif très efficace, toute de verre, chrome et acier poli. Je plissai les yeux, réajustant ma vue à la froide lumière jaune, puis me regardai avancer dans une douzaine de miroirs : un grand type, visage couturé, décoloré par les années passées sous le soleil rouge. Même au bout de six ans, mes beaux habits de civil ne m'allaient pas très bien et, inconsciemment, j'avais conservé la démarche voûtée des Secs que j'avais personnifiés. L'employé, petit homme chafouin, leva la tête en une interrogation polie.

— « Je m'appelle Cargill, » lui dis-je. « Avez-vous un laissez-passer pour moi ? »

Il ouvrit de grands yeux. Un laissez-passer pour un vaisseau spatial est extrêmement rare, sauf pour les Navigateurs professionnels, ce que je n'étais visiblement pas.

— « Voyons votre dossier, » fit-il, méfiant, et il tripota les boutons sélecteurs sur la glace de son bureau. « Brill, Cameron... ah ! oui, Cargill... seriez-vous *Race* Cargill du Service Secret, monsieur ? *Le célèbre* Race Cargill ? Mais... je croyais... c'est-à-dire... tout le monde était persuadé que vous étiez... »

— « Il y a longtemps que vous m'avez cru tué parce que mon nom ne figurait plus dans les nouvelles ? Oui, je suis Race Cargill. Je travaille ici, au 38e étage, depuis six ans, derrière un bureau comme le vôtre. »

Il hoqueta :

— « Vous êtes l'homme qui est allé à Charin sous un déguisement et a mis les Lless en déroute ? Et vous avez ensuite travaillé là-haut pendant... ? J'ai peine à y croire, monsieur ! »

Mes lèvres se crispèrent. Moi aussi, quand j'étais là-haut, j'avais du mal à y croire.

— « Mon laissez-passer ? »

— « Tout de suite, monsieur. »

Sa voix contenait un certain respect, en dépit de ces six années. Six ans de mort lente depuis que Rakhal Sensar m'avait laissé marqué, mon visage couvert de cicatrices faisant de moi une cible parfaitement reconnaissable pour tous mes vieux ennemis, et brisant ainsi ma carrière au Service Secret.

Rakhal Sensar... Mes poings se crispèrent à l'évocation de cette vieille haine impuissante. Et pourtant, c'était ce même Rakhal Sensar qui m'avait le premier guidé dans les dédales secrets de Wolf, qui m'avait enseigné une douzaine de langues, qui m'avait inculqué la démarche et le pas d'un Sec, perfectionnant ainsi un déguisement qui m'était devenu une véritable seconde nature. Rakhal était un Sec de Shainsa, et il avait travaillé au S. S. Terrien ; il était mon partenaire depuis notre enfance. Même actuellement, j'ignorais pourquoi, un jour, il était entré dans la rage meurtrière qui avait brisé notre amitié. Puis il avait bel et bien disparu, me laissant marqué à vie, sans utilité dorénavant pour le Service Secret... un homme amer lié à un bureau... et un homme seul — Juli était partie avec lui.

Dans un petit ronronnement, un jeton de plastique émergea d'une fente du bureau. J'empochai le laissez-passer, et remerciai l'employé.

Je sortis du gratte-ciel, et traversai le port spatial immense, évitant ou ignorant l'agitation des derniers moments, le fret en cours de chargement, les équipes d'entretien, les spectateurs curieux. Le grand vaisseau me domina, énorme et haïssable.

Un steward me mena à une cabine, puis m'attacha sur une couchette, serrant les sangles d'accélération jusqu'à me faire mal dans tout le corps. Une longue aiguille s'enfonça dans mon bras... le narcotique qui me tiendrait dans une hébétude inoffensive pendant le décollage. Des portes claquaient, des hommes s'interpellaient dans les coursives, signes d'une

vague excitation. Tout ce que je savais de ma destination — Têta du Centaure — était que cette planète possédait un soleil rouge, que le Consul à Mégaréa aurait l'usage d'un agent expérimenté du S. S., et ne le *clouerait* pas à un bureau. Mon esprit partit à la dérive, et ce fut une paire d'yeux écarlates, surmontés de cheveux pareils à du jais, qui s'enfoncèrent pêle-mêle avec moi dans le puits insondable du sommeil...

Quelqu'un me secouait... je revins à moi.

— « Allons, voyons, Cargill. Réveillez-vous, mon vieux... »

Le sang battait dans mes yeux et, quand je pus les ouvrir, je vis deux hommes dans l'uniforme de cuir noir des Gardes Spatiaux, mêlés à quelque vague souvenir d'un rêve. Nous étions encore dans le champ de gravité... ce qui m'éveilla tout à fait. Je lançai mes jambes hors de la couchette, repoussant les sangles que quelqu'un avait détachées.

— « Que diable... il y a quelque chose qui ne colle pas dans mon laissez-passer ? »

L'un des hommes secoua la tête :

— « Ordre de Magnusson. Vous lui demanderez. Vous pouvez marcher ? »

Je le pus, bien que mes pieds fussent légèrement hésitants sur les échelons.

Je savais qu'il était inutile de les interroger. Ils ne sauraient rien. Je demandai pourtant :

— « Va-t'on faire attendre le vaisseau pour moi ? »

— « Pas celui-ci, » répondit-il.

Ma tête s'éclaircissait rapidement, avec l'aide de la marche. Quand l'ascenseur s'arrêta au 38$^{e}$, ma colère se fit jour. Magnusson avait été compatissant lorsque j'avais démissionné ; il s'était arrangé lui-même pour mon transfert et mon laissez-passer. Quel droit avait-il de me faire enlever à la dernière minute d'un vaisseau prêt à partir ? Sans frapper, je fis irruption dans son bureau.

— « Qu'est-ce que cette histoire, Chef ? »

Magnusson était à son bureau ; c'était un grand type costaud qui paraissait toujours avoir dormi dans son uniforme fripé. Il dit sans lever la tête :

— « Désolé, Cargill, nous avions tout juste le temps de vous sortir du vaisseau, mais pas le temps de vous expliquer. »

Dans le fauteuil devant son bureau, il y avait quelqu'un ; une femme, assise très raide, me tournant le dos. Mais lorsqu'elle entendit ma voix, elle se tourna rapidement et, de surprise, je me frottai les yeux. Elle s'écria :

— « Race, *Race !* Tu ne me *reconnais* pas ? »

Abasourdi, je fis un pas en avant. Elle s'élança, noua ses bras fins autour de mon cou, et je la saisis.

— « *Juli !* »

— « Oh ! Race, j'ai cru mourir lorsque Mac m'a dit que tu t'en allais ; c'était la seule chose qui m'avait soutenue pour venir ici : la pensée de te revoir, » fit-elle en sanglotant et en riant à la fois.

Je tins ma sœur à bout de bras pour l'examiner. Imprimées sur ses

traits, je vis les six années qui nous avaient séparés. Jeune fille, Juli avait été jolie ; six années lui avaient apporté la beauté, mais il y avait de la tension dans le port de ses épaules, et ses yeux avaient vu des horreurs. Je dis :

— « Qu'y a-t-il, Juli ? Où est Rakhal ? »

Je la sentis frissonner, si profondément que mes bras en tremblèrent.

— « Je n'en sais rien. Il est parti, et... oh ! Race, il a emmené Rindy avec lui. »

— « Rindy ? »

— « C'est ma fille, Race. Notre petite fille. »

La voix de Magnusson se fit entendre, basse et tendue.

— « Alors, Cargill ? Aurais-je dû vous laisser partir ? »

— « Ne dites pas d'idioties ! »

— « Juli, dites à Race ce que vous m'avez raconté — pour qu'il sache que vous n'êtes pas venue pour vous-même. »

Ça, je le savais déjà. Juli était fière, et avait *toujours* été capable de supporter seule ses propres erreurs. Il ne s'agissait donc pas d'une simple complainte d'épouse marrie. Elle dit :

— « Votre grande faute, Mac, a été de renvoyer Rakhal du Service. C'était un de vos meilleurs agents. »

— « J'étais bien obligé. Impossible de savoir comment fonctionnait son esprit. Vous le savez, *vous,* Juli ? Même maintenant ? Cet épisode final... Juli, avez-vous *bien* regardé le visage de votre frère ? »

Juli leva les yeux, et je la vis tressaillir. Je savais ce qu'elle ressentait... pendant trois ans, j'avais caché mon miroir. Puis elle dit, d'une voix presque imperceptible :

— « La figure de Rakhal est... est en aussi mauvais état. »

— « Belle satisfaction, » fis-je.

Mac avait l'air intrigué.

— « Maintenant encore, j'ignore *pourquoi* cela s'est produit. »

— « Et vous ne le saurez jamais, » dis-je pour la centième fois. « Personne ne pourrait le comprendre, à moins d'avoir vécu dans les Villes Sèches. N'en parlons pas. *Toi,* Juli, parle. Pourquoi es-tu venue ? Et l'enfant ? »

— « D'abord, Rakhal a travaillé comme commerçant à Shainsa, » commença Juli. Ceci ne me surprit guère : les Villes Sèches étaient le noyau du commerce Terrien sur Wolf. « Rakhal n'aimait pas ce que faisait l'Empire, et il essayait de s'en tenir à l'écart. Certaines fois... des gens venaient le voir pour lui demander des renseignements — renseignements qu'il aurait pu leur donner, — mais il ne leur a jamais rien dit... »

Mac grogna :

— « Ouais... c'est un ange. Continuez. »

Juli ne poursuivit pas tout de suite, mais elle demanda :

— « Ce que Rakhal m'a dit est-il vrai ? Que l'Empire a une offre permanente de récompense pour un modèle *en service* de Transmetteur de Matière ? »

— « Cette offre tient toujours depuis cinq cents ans Terriens. Ne me dites pas qu'il allait en inventer un ! »

— « Non, je ne pense pas. Mais il avait entendu des rumeurs... il *savait* qu'il en existait un. Il disait qu'il allait tenter de le trouver — pour l'argent, et pour Shainsa. Il se mit à rentrer à des heures indues... Il ne voulait pas m'en parler. Il était bizarre, avec Rindy. Etrange. Fou. Il lui avait apporté une espèce de jouet non-humain d'une des villes de l'intérieur, Charin, je crois. C'était un objet fantastique, qui m'effrayait. Il lui en parlait souvent, et Rindy babillait un tas de bêtises au sujet de petits hommes, d'oiseaux, d'un faiseur de jouets — cela avait *changé* Rakhal, ça avait... »

Juli avala avec peine, tordant devant elle ses doigts fuselés.

« Un objet fantastique — j'en avais peur, et nous avons eu une dispute terrible. Il l'a jeté et Rindy s'est réveillée en criant, et elle a hurlé pendant des heures et des heures. Puis elle l'a récupéré dans un tas d'ordures, après s'être brisé tous les ongles à fouiller le tas... et Rakhal est devenu comme fou... »

Juli s'arrêta soudain, essayant visiblement de recouvrer son sang-froid.

Magnusson intervint doucement :

— « Juli, parlez à Race des émeutes de Charin. »

— « Charin... oui. Je pense qu'il dirigea l'émeute ; il revint avec un coup de couteau dans la cuisse. Je lui ai demandé s'il était engagé dans les mouvements anti-Terriens, et il n'a pas voulu me répondre — alors je l'ai menacé de partir, et il a dit que si je venais... ici... je ne reverrais jamais Rindy. Le lendemain il était parti... »

Soudain la crise qu'elle avait contenue se libéra, et Juli s'effondra dans le fauteuil, secouée et déchirée de sanglots étouffants.

— « Il a... emmené... Rindy ! Oh ! Race, il est fou, fou, je crois qu'il hait Rindy, il a pris... il a démoli ses jouets, Race, il a pris chacun de ses jouets et l'a brisé, l'un après l'autre — il les a réduits en poussière — tous ses jouets... »

— « Juli. Juli, je vous en prie... » plaida Magnusson. Tout remué, je le regardai. Il continua : « Si nous avons affaire à un maniaque... »

— « Mac, laissez-moi m'occuper de ça. Juli, veux-tu que *je* te trouve Rakhal ? »

Un espoir naquit sur son visage ravagé, et disparut presque aussitôt.

— « Il te ferait tuer. Ou il te tuerait. »

— « Tu veux dire qu'il essaiera, » rectifiai-je. Je me penchai et la relevai sans égards, mes mains serrant ses épaules dans une sorte de rage. « Et je ne le tuerai pas, entends-tu ? Il souhaitera peut-être que je l'aie fait, quand j'en aurai fini avec lui ; *tu m'entends, Juli ?* Je le battrai à mort, mais je réglerai ça avec lui en Terrien. »

Magnusson s'avança vers moi, et ôta mes mains qui meurtrissaient les épaules de Juli. Il dit :

— « Bien, Cargill. Nous sommes tous cinglés. Je vais être cinglé moi aussi : vous avez carte blanche. »

*
* *

Un mois plus tard, je me retrouvai au terme d'une longue piste.

Je n'avais vu ni un Terrien ni un Sec depuis cinq jours. Charin était une ville chak ; peu d'humains y vivaient, et c'était le noyau et le centre du mouvement de résistance. Ça, je m'en étais rendu compte en moins d'une heure.

Accroupi à l'ombre d'un mur, je regardais la lueur capricieuse de feux, chauds et odorants au bout de la rue des Six-Bergers. Ma toge, que je n'avais pas changée depuis des jours, me grattait la peau — il est recommandé d'être crasseux dans les endroits non-humains et, de plus, les Secs des Pays du Sel sont trop respectueux de l'eau pour la gaspiller en lessive...

Ma recherche avait été longue et difficile. Mais j'avais eu de la veine. Et si ma chance continuait, Rakhal se trouverait... quelque part dans la foule autour de ces feux.

Le vent, chargé de poussière sale, soufflait dans l'enfilade de l'artère, lourd de l'odeur d'encens d'un Temple de Rue. Je fis quelques pas en direction des brasiers, puis m'arrêtai en entendant le bruit d'une course.

Quelque part, une fille cria.

Quelques instants plus tard, je la vis : toute jeune, mince, les pieds nus ; une broussaille de cheveux noirs volait sur ses épaules, tandis qu'elle essayait d'échapper au type qui titubait sur ses talons. Sa grosse patte serrait cruellement le poignet fragile. La fille eut un sanglot, réussit à se libérer et se jeta sur moi, s'accrochant à mon cou avec la violence d'une tempête. J'eus ses cheveux dans la figure, et ses petites mains m'aggripèrent le dos comme des griffes de chat.

— « Oh ! aidez-moi, » gémit-elle. « Ne le laissez pas, ne le... » et malgré ses hoquets, je la compris ; la gosse n'employait pas le jargon de la pègre, mais le pur dialecte archaïque Shainsa.

Ce que je fis alors fut aussi automatique que s'il se fût agi de Juli ; je me dégageai des mains de la petite, la tirai derrière moi, et grondai en direction du type qui vacillait dans notre direction :

— « Du vent ! » lui conseillai-je.

L'homme chancela ; je sentis le vin aigre et la puanteur de ses haillons lorsqu'il avança sa patte crasseuse vers la fille. Je m'interposai entre eux et mis rapidement la main sur mon skean.

— « *Terrien !* » Il cracha ce mot comme de la fange.

— « *Terrien !* » Quelqu'un reprit son hurlement ; il y eut un frémissement, un brouhaha tout au long de la rue qui avait paru déserte, et l'espace devant moi s'emplit tout à coup de formes humaines... et non-humaines, surgies apparemment de nulle part.

— « Attrape-le, Spilkar ! Sors-le de Charin ! »

— « *Terrien !* »

Je sentis les muscles de mon abdomen se contracter en un nœud glacé. A vrai dire, je ne croyais pas avoir été reconnu comme Terrien — la brute utilisait le vieux truc de Wolf pour provoquer une émeute rapidement — mais malgré tout, je cherchai autour de moi une voie de salut.

— « Mets-lui ton skean dans les tripes, Spilkar ! »

— « *Aïaï !* Terrien ! *Aïaï !* »

Ce fut ce dernier cri qui m'effraya, ce jappement aigu des Hommes de Ya : « *Aïaï* ». A la lueur accablante des feux, je pus voir leurs formes empanachées et bruissantes qui bondissaient ; la foule s'écarta devant eux.

— « *Aïaï ! Aïaï !* »

Je fis volte-face, empoignai la fille, et m'enfuis par la voie qui m'avait amenée... mais plus vite. J'entendais les cris des Hommes de Ya derrière moi, et le frémissement de leurs panaches raides ; je plongeai de côté au premier carrefour, me cachai dans une ruelle, et mis la fille sur ses pieds.

— « File, petite ! »

— « Non, non ! Par ici ! » murmura-t-elle précipitamment, et ses petits doigts se refermèrent sur mon poignet comme un bracelet d'acier ; elle tira brusquement et je me retrouvai dans l'abri d'un Temple de Rue.

— « Là... » dit-elle en haletant, « mets-toi debout... près de moi, sur la pierre... »

Stupéfait, je reculai.

— « Oh ! ne perds pas de temps à discuter, » gémit-elle. « *Viens ici ! Vite !* »

— « *Aïaï !* Terrien ! *Il est ici...* »

Les bras de la fille se jetèrent de nouveau autour de moi ; je sentis son corps léger et ferme contre le mien, et elle me porta littéralement vers le centre du temple.

Le monde vacilla. La rue disparut dans un cône de lueurs tourbillonnantes, les étoiles tournèrent follement et, emprisonné par les bras de la fille, je plongeai, culbutai, tombai talons par-dessus tête au milieu des lumières et des ombres qui giraient autour de nous. Les aboiements des Hommes de Ya se fondirent en un murmure perdu à des distances inimaginables et, pendant un instant, je ressentis l'inexorable évanouissement d'un vol en piqué, et le sang qui coulait de mes narines m'emplit la bouche...



La lumière m'éblouit. J'étais dans un petit Temple de Rue — mais la rue n'était *pas* là. Des spires d'encens troublaient l'air, le Dieu était accroupi, tel un crapaud dans sa niche ; la fille était toujours inerte dans mes bras. Tandis que le sol s'affermissait sous moi, je titubai en avant, déséquilibré par le retour brusque du poids de la petite, et cherchai aveuglément un support.

— « Donnez-la moi, » fit une voix à mon oreille, et le léger corps de la fille fut enlevé de mes bras. Une main puissante m'enserra l'épaule ; un fauteuil fut avancé derrière mes jarrets, et j'y sombrai avec reconnaissance.

— « La transmission n'est guère douce entre deux points aussi distants, » remarqua la voix, « je vois que Miellyn est encore évanouie. Une mauviette, cette fille... mais utile. »

Je crachai du sang, essayant de récupérer ma vision. J'étais dans une pièce sans fenêtre, éclairée par un plafond translucide, qui laissait passer de longs rais de jour rosâtre. La lumière du jour... et il avait été *minuit* à Charin ! J'étais parvenu de l'autre côté de la planète en quelques secondes !

Un bruit de martèlement emplissait la pièce, semblable à un petit battement de clochette, à une enclume de lutin. Je levai la tête et vis un homme... un homme ?

Sur Wolf, on voit toutes sortes de vies, humaine, non-humaine et semi-humaine. Je me considérais comme un expert dans les trois catégories. Mais je n'avais jamais vu quelqu'un qui ressemblât tellement à l'humain ordinaire... et qui, si visiblement, ne l'était pas. Il était grand, maigre, humanoïde, mais étrangement musclé, présentant une vague suggestion de quelque chose de *moins qu'humain* dans la posture voûtée de son corps. Tel un homme, il portait un short moulant, et une chemise de fourrure verte qui révélait des biceps saillant à des endroits incongrus, et des plans anguleux à la place de muscles épais. Les épaules étaient hautes et courbées, le cou déplaisamment sinueux et le visage, à peine plus étroit qu'un visage humain, était d'une arrogance élégante, avec une sorte d'alerte malignité qui était sa caractéristique la moins humaine.

Il se baissa, déposa le corps immobile de la fille sur une sorte de divan, et lui tourna le dos, levant le bras d'un geste impatient.

Tous les petits marteaux vibrants s'arrêtèrent comme si on avait subitement supprimé l'énergie qui les animait.

— « Maintenant, » dit le non-humain, « nous pouvons parler. »

Comme la petite, il parlait le Shainsa archaïque, avec son accent chantant. Je lui demandai dans le même langage :

— « Qu'est-il arrivé ? Qui êtes-vous ? Et où suis-je ? »

Le non-humain croisa les bras.

— « N'accusez pas Miellyn. Elle a suivi des ordres. Il était impératif de vous faire venir ici, et nous avions des raisons de croire que vous n'auriez pas agréé une convocation par les voies normales. Vous avez intelligemment échappé à notre surveillance... pendant un moment. Mais il n'y aurait pas eu deux Secs à Charin ce soir. Vous *êtes* Rakhal Sensar ? »

*Rakhal Sensar !*

Stupéfait, je sortis un chiffon de ma poche et essuyai le sang de ma bouche. Pour autant que je sache, il n'y avait aucune ressemblance entre Rakhal et moi... mais il me vint à l'esprit, pour la première fois, que toute description sommaire pouvait désigner n'importe lequel de nous deux. Humains, grands et maigres, sans pigmentation distinctive, avec le langage et la démarche des Secs, et les mêmes cicatrices en travers de la figure et de la bouche... et j'avais rôdé dans les vieux repaires de Rakhal.

— « Nous savions, » continua le non-humain, « que si vous restiez où vous étiez, le Terrien qui vous filait, Cargill, aurait réussi à vous capturer. Nous étions au courant de votre querelle avec Cargill... entre autres choses... mais nous avons estimé qu'il n'était pas nécessaire que vous tombiez entre ses mains. »

J'étais intrigué.

— « Je ne comprends toujours pas. Où suis-je exactement ? »

— « Au Maître-Temple de Nébran. »

*Nébran !* Sachant comment Rakhal aurait réagi, j'exécutai rapidement le Signe de Chance en murmurant quelques paroles archaïques.

Comme chaque Terrien sur Wolf, j'avais vu les visages devenir neutres et impassibles à la mention du Crapaud-dieu. La rumeur faisait ses espions omniscients, son clergé virtuellement omnipotent, sa puissance formidable. J'avais cru environ la dixième partie de ce que j'avais entendu, mais même cela était considérable. Maintenant j'étais dans son sanctuaire, et l'appareil qui m'avait amené ici était, sans l'ombre d'un doute, un modèle en service du Transmetteur de Matière.

Un Transmetteur de Matière — un modèle en service — Rakhal était donc bien à sa recherche...

— « Et qui êtes-vous, Seigneur ? » demandai-je lentement.

La créature vêtue de vert courba les épaules en une révérence cérémonieuse.

— « Mon nom est Evarin ; je suis l'humble serviteur de Nébran et le vôtre, honorable monsieur, » ajouta-t-il, mais il n'y avait aucune humilité dans sa contenance. « On m'appelle le Faiseur de Jouets. »

*Evarin.* Encore un nom auquel la rumeur donnait du poids ; une bribe de commérage dans un rendez-vous de voleurs, un nom griffonné sur un bout de papier déchiré — un dossier vierge au S. S. Terrien. Un Faiseur de Jouets...

La fille s'assit alors sur le divan et passa ses mains légères dans sa chevelure ébouriffée.

— « Mes pauvres pieds, » se plaignit-elle, « ils sont tout bleus et noirs à cause des cailloux, et mes cheveux sont pleins de sable et de mèches ! Faiseur de Jouets, je ne ferai plus tes commissions ! Quelle était cette manière de m'envoyer aguicher un homme ? »

Elle frappa le sol de son petit pied nu, et je m'aperçus qu'elle n'était pas aussi jeune qu'elle avait paru dans la rue ; quoiqu'un peu verte selon les canons Terriens, elle avait une silhouette agréable pour une fille des Villes Sèches. Ses haillons tombaient autour de ses jambes fines en plis gracieux, ses cheveux étaient d'un noir éclatant, et je vis soudain ce que le tumulte de la rue sordide m'avait empêché de remarquer auparavant.

C'était la fille du café du port — la fille avec le Crapaud-dieu brodé sur le devant de sa robe, qui avait mis en fuite les Secs fous de terreur.

Je vis qu'Evarin m'examinait, et me détournai nonchalamment. Evarin dit, avec une sorte d'impatience :

— « Tu sais bien que cela te plaisait, Miellyn. Va-t'en et refais-toi une beauté. »

D'un pas dansant, elle quitta la pièce.

Le Faiseur de Jouets fit un geste à mon intention.

— « Par ici, » indiqua-t-il, et il me fit passer par une autre porte. Le martèlement que j'avais entendu en coulisse, ces petits sons de cloches semblables à un xylophone de fée, recommença quand la porte s'ouvrit, et nous pénétrâmes dans un atelier qui me rappela les contes de mon enfance à demi oubliée sur Terre. Car les ouvriers étaient minuscules, noueux... *des trolls !* C'étaient des chaks... des chaks des Monts Polaires, à fourrure, semi-humains, avec des visages de sorciers, mais transformés en nains. Des marteaux minuscules frappaient en cadence des miniatures d'enclumes,

dans un chœur tintinnabulant. Des yeux protubérants se fixaient, tels des loupes, sur des colifichets et des bijoux scintillants. Des elfes au travail. Des faiseurs de...

De jouets !

Evarin redressa les épaules impérieusement ; je me repris, et le suivis à travers l'atelier féerique, en jetant de longs coups d'œil sur les établis. Un lutin ratatiné sertissait des yeux dans la tête d'un lévrier lilliputien ; des doigts délicats transformaient des métaux précieux en un invisible filigrane pour le collier d'une mignonne danseuse aux yeux d'émeraudes vivants; des plumes métalliques étaient montées avec une précision d'horloger sur les ailes d'un squelette d'oiseau pas plus grand que mon ongle. Le nez du lévrier se fronça avec sensibilité, les ailes de l'oiseau frémirent, les yeux de la petite danseuse se déplacèrent pour me regarder passer.

Des jouets... ?

— « Suivez-moi, » intima Evarin, et une porte à glissière se referma derrière nous. Les bruits faiblirent, mais ne cessèrent pas. « Maintenant, Rakhal, vous savez pourquoi on m'appelle le Faiseur de Jouets. N'est-ce pas étrange... le Grand-Prêtre de Nébran un faiseur de jouets, le Temple du Crapaud-dieu un atelier de jouets d'enfants ? »

Evarin n'attendit pas ma réponse. D'un placard, il sortit une poupée. Elle était environ de la taille de mon annulaire, moulée aux proportions d'une femme, et costumée selon la mode bizarre des danseuses Shainsa. Evarin ne toucha aucun bouton ou aucune clé visible, et cependant lorsqu'il posa la figurine sur une table, elle exécuta une danse tourbillonnante en agitant les bras, sur un tempo compliqué et familier.

— « Je suis peut-être un bienfaiteur en un certain sens, » murmura Evarin. Il claqua les doigts ; la poupée s'affaissa sur les genoux, et ne remua plus, silencieuse. « De plus, j'ai les moyens et... disons la capacité... de me passer mes petites fantaisies. La petite fille du Président Fédératif des Villes Commerçantes a reçu une poupée semblable récemment. Quel dommage que ce Paolo Arimengo ait si soudainement été frappé d'incapacité... et banni ! » Le Faiseur de Jouets claqua ses lèvres avec commisération. « Une petite compagne... comme celle-ci... réconfortera peut-être la petite Carmela dans sa nouvelle... heu... situation. »

Il rangea la danseuse et produisit un objet qui ressemblait un peu à une toupie.

— « Ceci vous intéressera peut-être, » fit-il, et il le mit en mouvement. Je regardai, captivé par le réseau ronflant d'ombres et de lumières qui apparaissaient puis disparaissaient en dessins fugitifs... Soudain je réalisai ce que l'objet était en train de faire. J'en détachai mes yeux avec effort.

Evarin stoppa du doigt le mouvement fascinant.

— « Plusieurs de ces jouets sans danger peuvent être fournis aux enfants d'hommes importants, » dit-il d'un air absent. « C'est une exportation d'une grande valeur pour notre monde pauvre et sous-exploité. Malheureusement, l'apparition de dépressions nerveuses est... heu... consécutive à leur vente. Bien sûr, les enfants n'en sont pas affectés. En fait... ils adorent ces jouets. »

Evarin remit en marche pendant un instant la roue hypnotique, me regarda de côté, puis la rangea avec précaution.

— « Maintenant... » (la voix d'Evarin, dure et cependant soyeuse comme le feulement d'un tigre, perfora le silence subit), « ... parlons affaires ! »

Il cachait quelque chose dans sa main.

« Vous vous demandez probablement *comment* nous vous avons reconnu et trouvé ? »

Un panneau s'éclaircit dans le mur, et devint translucide ; des masses confuses clignotèrent sur cette surface, puis se groupèrent, et je réalisai que le panneau était un écran normal de télévision ; j'y aperçus l'intérieur bien connu du Café des Trois Arcs-en-Ciel, dans la petite colonie Terrienne de Charin. L'objectif se concentra progressivement sur le long bar de style Terrien, où un grand type, dans la tenue de cuir d'Homme de l'Espace, discutait avec une Terrienne aux cheveux pâles.

Evarin dit à côté de moi :

— « A l'heure qu'il est, Race Cargill a décidé que vous êtes tombé dans son piège et dans les mains des Hommes de Ya. »

Cela me parut si drôle que mes épaules en tressautèrent. Depuis mon « atterrissage » à Charin, j'avais pris grand soin d'éviter la Colonie Terrienne. Et Rakhal, qui s'en était aperçu je ne sais comment, avait rempli ma place vide avec plaisir. En se faisant passer pour moi. Evarin ajouta :

« Cargill avait l'intention de quitter la planète... et quelque chose l'en a empêché. *Quoi ?* Vous pourriez nous être d'une grande utilité, Rakhal... mais pas tant que votre vendetta n'est pas terminée ! »

Ceci n'exigeait aucune explication. Aucun Wolfien dans son bon sens ne passerait d'accord avec un Sec qui était sous le coup d'une vendetta non réglée. Selon la loi et la coutume, une vendetta officielle a la priorité sur toute autre affaire, publique ou privée, et c'est une excuse légale valable et suffisante pour ne pas tenir un engagement, pour négliger un devoir — ou même pour commettre vol ou meurtre.

« Nous voulons que cette affaire soit réglée une fois pour toutes... » (la voix d'Evarin se fit basse et lente) « et il ne nous répugne pas de peser dans la balance. Ce type, Cargill, peut prendre, et *a pris,* l'apparence d'un Sec. Nous n'aimons pas les Terriens qui peuvent nous espionner de cette façon. En réglant votre querelle, vous nous rendriez service, et nous vous en serions reconnaissants. Regardez. »

Il ouvrit la main, laissant paraître une petite chose recroquevillée, inerte.

« Tout être vivant émet un faisceau caractéristique d'impulsions nerveuses électriques. Comme vous avez pu le deviner, nous avons nos méthodes pour enregistrer ces faisceaux individuels... et nous vous avons tenu, ainsi que Cargill, en observation pendant longtemps. Nous avons ainsi eu toute possibilité de régler ce... Jouet... sur le faisceau personnel de Cargill. »

Sur sa paume, l'objet inerte bougea et étendit des ailes ; c'était un jeune

oiseau, dont le petit corps doux vibrait légèrement ; à demi enfoui dans une touffe de plumes métalliques, j'entrevis un bec dangereusement acéré. Les ailes minuscules étaient couvertes d'un duvet délicat, épais de moins d'un demi-centimètre ; elles battaient avec une insistance frénétique contre les doigts du Faiseur de Jouets qui l'emprisonnaient.

« Il n'est pas dangereux... pour vous. Pressez cette pointe, » (il me la montra) « et si Race Cargill se trouve dans un périmètre donné — il vous appartient d'être *aussi* dans ce périmètre — l'oiseau trouvera Cargill et le tuera. Inexorablement, sans erreur et sans traces. Nous ne vous dirons pas la distance critique. Et nous vous donnons trois jours. »

Il empêcha d'un geste mon exclamation stupéfaite.

« Il est normal que nous vous prévenions. Ceci est un test. D'ici une heure, Cargill sera averti. Nous ne voulons pas d'incapables qui doivent sans cesse être secourus. Nous ne voulons pas de lâches non plus ! Si vous ratez, ou si vous essayez d'éviter le test... » (une lueur inhumaine traversa les yeux verts) « nous avons fabriqué un autre oiseau. »

Il n'ajouta rien, mais je croyais comprendre l'Illogique Wolfienne.

— « L'autre oiseau est réglé sur *moi ?* »

Avec dédain, Evarin secoua lentement la tête.

— « Sur vous ? Vous êtes accoutumé au danger et vous aimez le risque. Rien d'aussi simple ! Nous vous avons donné trois jours. Si, passé ce délai, l'oiseau que vous portez *n'a pas tué,* l'autre oiseau volera, et tuera. Rakhal Sensar... vous avez une femme... »

Oui, Rakhal avait une femme. Ils pouvaient menacer sa femme... Et sa femme était ma sœur, Juli.

Après ceci, tout ce qui suivit me parut anodin. Bien entendu, je dus boire le vin avec Evarin, rite officiel compliqué sans lequel aucun accord sur Wolf n'est valable. Evarin m'entretint de descriptions sanglantes et techniques par lesquelles les oiseaux — et les autres Jouets diaboliques — tuaient et remplissaient leurs autres fonctions. Miellyn entra légèrement dans la pièce et dérangea notre décorum en se perchant sur mon genou, buvant dans mon gobelet, et faisant une jolie moue quand je lui accordais moins d'attention qu'elle ne croyait en mériter. Elle me murmura même quelque chose au sujet d'un rendez-vous au Café des Trois Arcs-en-Ciel.

Finalement, ce fut terminé ; je passai une porte ; je tourbillonnai à nouveau dans un étourdissant gouffre noir, et me retrouvai devant un mur aveugle, sans fenêtres, de retour à Charin. Je retrouvai le chemin de mon hôtel chak et me jetai sur le lit douteux.

Croyez-le ou non, je dormis.

*
* *

Plus tard, je sortis dans le matin rougeoyant. J'ôtai de ma poche le jouet d'Evarin, entrouvris légèrement la soie, et essayai de tirer une signification de mon aventure.

Innocent et silencieux, le petit objet reposait dans ma paume. Il ne pouvait me dire s'il avait été réglé sur moi, le *vrai* Cargill, ou sur Rakhal, qui se servait de mon nom et de ma réputation dans la colonie Terrienne. Si

je pressais la pointe, il pourrait se mettre à pourchasser Rakhal, et tous mes ennuis seraient terminés. D'un autre côté, s'il me tuait, l'autre oiseau, réglé sur Juli, ne volerait probablement jamais... ce qui lui sauverait la vie, mais ne lui rendrait pas sa petite Rindy. Et si je dépassais le délai fixé par Evarin, un des oiseaux trouverait Juli, et lui apporterait une mort lente et douloureuse.

Je passai ma journée à ruminer dans un bouge chak, tournant désespérément une douzaine de plans dans ma tête. Des jouets, innocents et sinistres. Des espions ; des messagers. Des jouets qui tuaient horriblement. Des jouets qui pouvaient être contrôlés par l'esprit flexible d'un enfant — *et tout enfant hait ses parents à certains moments !*

J'aboutissais sans cesse à la même conclusion. Juli était en danger, mais elle était à un demi-monde de distance, tandis que Rakhal était ici, à Charin, prétendant sans vergogne être moi-même. Une enfant était en jeu, la fille de Juli, et j'avais fait une promesse à son sujet ; le premier pas à faire était de s'introduire dans la colonie Terrienne de Charin et, là, de me repérer.

La ville de Charin est bâtie en croissant de lune, entourant la petite Colonie de la Cité Commerciale ; un port spatial miniature, un gratte-ciel miniature pour le Q. G., les logements entassés des Terriens, de ceux qui vivent avec eux, et de ceux qui pourvoient à leurs besoins.

Le passage de l'une à l'autre ville (Charin est en territoire hostile, et bien au-delà des atteintes de la Loi Terrienne ordinaire) se fait par une poterne gardée ; mais les vantaux étaient grands ouverts, et les gardes avaient l'air de s'ennuyer. Ils étaient armés de shockers, mais on avait l'impression qu'ils ne s'en étaient jamais servis. L'un leva un sourcil vers son camarade lorsque je m'aventurai vers eux et demandai l'autorisation d'entrer dans la Zone Terrienne.

Ils voulurent savoir mon nom et mes occupations. J'indiquai un nom Sec que j'utilisais lorsque j'étais connu depuis Shainsa jusqu'aux Monts Polaires, et y ajoutai un mot de passe du Service Secret. Ils se regardèrent de nouveau et l'un dit :

— « C'est lui. »

Ils m'emmenèrent au poste de garde et se servirent du téléphone intérieur. Puis nous entrâmes dans le building du Q. G., jusqu'à un bureau marqué « LÉGATION ».

J'étais évidemment tombé dans un autre piège. L'un des Gardes me demanda à brûle-pourpoint :

— « Bon. Que veux-tu faire exactement dans la Concession Terrienne ? »

— « C'est une affaire terrienne. Pour vérifier, vous devrez passer un coup de visiphone. Demandez-moi le bureau de Magnusson au Q. G. Central. Je suis Race Cargill. »

Le Garde ne fit pas un mouvement. Il souriait. Il dit à son acolyte :

— « Ouais, c'est bien lui ; celui qu'on nous a dit de soigner. »

Il posa la main sur mon épaule, et me fit pirouetter.

Ils étaient deux, et les Gardes des Forces Spatiales ne sont pas recrutés

pour leur aspect engageant... Cependant je ne me défendis pas trop mal, jusqu'à ce que la porte intérieure s'ouvre et qu'un type en surgisse :

— « Qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? »

Un des Gardes réussit une clé, me tordant quelque peu le bras.

— « Ce gars des Villes Sèches a essayé de nous faire appeler Magnusson en priorité... le Chef du Service Secret. Il connaissait un ou deux mots de passe du S. S. — voilà comment il a pu entrer. Rappelez-vous, Cargill a prévenu que quelqu'un s'amènerait peut-être en se faisant passer pour *lui.* »

— « Je m'en souviens. »

Les yeux du troisième homme étaient froids et alertes.

Je fus empoigné par les Gardes, et entraîné jusqu'à la poterne ; un des hommes remit mon skean dans l'étui, l'autre me poussa brutalement, je butai, et m'étalai sur la chaussée crevassée.

Premier round pour Rakhal. Il m'avait tendu le piège, très proprement.

La rue était étroite et tortueuse, se faufilant entre les doubles rangées de maisons sales. Je marchai pendant des heures.

Je ne m'aperçus qu'au crépuscule que j'étais suivi.

Ce fut d'abord un regard du coin de mon œil, une tête entrevue un peu trop fréquemment pour être une coïncidence. Puis ce fut un bruit de pas trop persistant, sur un rythme inégal ; tap-*tap*-tap, tap-*tap*-tap.

Mon skean était à portée de la main, mais j'avais le pressentiment que ceci ne se réglerait pas simplement avec un skean. Je me cachai dans une rue latérale, et attendis mon suiveur.

Rien.

Après un moment, je repris mon chemin, riant de mes frayeurs imaginaires.

Et, au bout de quelques instants, le bruit de pas, léger et persistant, reprit derrière moi.

Je m'enfuis par une rue étrange, où des femmes étaient assises aux balcons chargés de fleurs, leurs lanternes projetant des ruisselets de feu orangé et or ; je courus par des rues calmes où des enfants en fourrure me regardaient passer, avec leurs grands yeux d'or qui brillaient dans le crépuscule.

Je tournai dans une ruelle, et ne bougeai plus. A moins de deux pouces de moi, on chuchota doucement :

— « Es-tu des nôtres, frère ? »

Je murmurai vaguement quelque chose dans le même idiome ; et une main saisit mon coude.

— « Alors, par ici. »

Tap*tap*tap. TapTAPtap.

Je décontractai mon bras dans la main qui me guidait. Quel que soit l'endroit où on me conduisait, mon suiveur serait peut-être semé. Je jetai un pan de ma toge sur mon visage, et suivis.

Je descendis quelques marches, puis avançai et me trouvai dans une salle obscure, pleine de silhouettes noires, humaines et non-humaines. Les formes vacillaient dans la pénombre, chantant dans un dialecte qui ne

m'était guère familier, une mélopée monotone et pleurarde, avec un seul leitmotiv : « Kamaïna ! *Kamaïna !* » commençant sur une note aiguë, descendant par une série d'étranges chromatiques jusqu'au ton le plus bas que l'oreille humaine puisse entendre. Ce chant me fit recroqueviller ; même les Secs évitaient les rites orgiaques de Kamaïna.

Mes yeux s'adaptaient au peu de lumière, et je vis que la plupart des êtres présents étaient des citadins de Charin et des chaks ; un ou deux portaient la toge des Secs, et je crus même voir un Terrien. Ils étaient tous accroupis autour de tablettes en forme de croissants, et tous regardaient avidement une tache lumineuse qui clignotait près de l'entrée. Je repérai une place vide devant une table, et m'y laissai tomber, trouvant un plancher moelleux comme un coussin. Sur chaque table brûlaient d'écœurantes petites pastilles, et de ces cônes de braises s'élevait une vapeur mouvante qui emplissait l'ombre de couleurs étranges. A mon côté, une fille chak impubère était agenouillée ; ses mains étaient enchaînées, liées étroitement dans son dos ; ses seins nus étaient traversés d'anneaux couverts de pierres précieuses ; sous la fourrure blême qui entourait ses oreilles pointues, son exquis visage animal était celui d'une démente.

Il y avait des coupes et des jarres sur la table, et une autre femme versa un peu de liquide phosphorescent dans une coupe, qu'elle me présenta.

Je bus une gorgée, puis une autre ; c'était frais et agréable, et ce ne fut qu'à la seconde gorgée que l'amertume sur ma langue m'apprit ce que je goûtais. Je fis semblant d'avaler pendant que les yeux brillants de la femme me regardaient, et réussis à recracher l'odieux breuvage dans ma chemise. Je me méfiais même des vapeurs, mais je ne pouvais guère les éviter. C'était du *shallavan,* cette drogue infecte interdite sur chaque planète décente de la Galaxie.

La scène elle-même ressemblait au pire cauchemar d'un drogué, embrasée des couleurs de l'encens fumant, avec la foule vacillante et les cris monotones. Soudain il y eut un éclat de lumière rouge et quelqu'un cria d'une voix extasiée : « *No Ki na Nebran n'haï Kamaïna !* »

— « Kamaïiiiiiiina ! » hurla la foule en transes.

Evarin se tenait dans la lumière.

Le Faiseur de Jouets était tel que je l'avais quitté, félin, étrange, gracieux, enrobé dans un ample tissu écarlate. Derrière lui, une forme noire. J'attendis que s'adoucisse la lumière blessante puis, m'efforçant de voir au-delà d'Evarin, je ressentis un choc.

C'était une femme, dénudée jusqu'à la taille, les mains rituellement entravées de petites chaînes qui s'entrechoquèrent musicalement quand elle s'avança, les jambes raides, dans un rêve glacé. Des cheveux noirs, aux ondulations métalliques, couvraient son front et ses épaules nues, et ses yeux étaient cramoisis...

... Ses yeux étaient vivants, dans ce visage mort. Ils vivaient, et ils étaient fous de terreur malgré le sourire placide qui incurvait sa bouche rêveuse.

C'était Miellyn.

Je me rendis compte qu'Evarin parlait depuis un moment dans ce dialecte que je comprenais à peine. Ses bras étaient dressés, et sa toge vibrait, telle un être vivant.

— « Notre monde... ce vieux monde... »

— « Kamaïiiina ! » gémit le chœur strident.

— « ... des humains, tous humains, mais rien que des humains. Ils veulent faire de nous des esclaves... les esclaves des Fils du Singe... »

Je clignai des yeux et les frottai pour les dégager des vapeurs d'encens. J'espérais que ce que j'apercevais n'était qu'une illusion d'optique, née de la drogue. Une chose énorme, sombre, planait au-dessus de la fille. Elle restait placide, les mains jointes dans les chaînes, la fumée faisant miroiter ses joyaux, mais ses yeux roulaient, implorants, dans le visage impassible et glacé.

Quelque chose, que je ne puis qualifier que de sixième sens, m'avertit alors qu'il y avait *quelqu'un* derrière la porte. J'avais été suivi, probablement sur les ordres de la Légation ; et mon suiveur, ayant reconnu ma destination, était allé chercher du renfort.

On frappa violemment à la porte et une voix de stentor cria :

— « Ouvrez ! Au nom de l'Empire Terrien ! »

La psalmodie s'arrêta brusquement. Evarin se retourna, surpris, et sur la défensive. Une femme hurla ; les lumières s'éteignirent, et une tempête se déchaîna dans la salle. Je me frayai un passage en avant, jouant du coude, du genou et de l'épaule. Soudain une zone clair-obscure apparut, s'entrouvrit, j'eus une vision fugitive de soleil, de plein air, et je sus qu'Evarin était passé *ailleurs* et avait disparu. Les coups sur la porte résonnaient comme un plein régiment de Gardes Spatiaux. Je plongeai vers le scintillement de petites étoiles qui marquait la tiare de Miellyn dans l'ombre, bravant l'horreur noire qui planait au-dessus d'elle, et rencontrai une chair rigide de femme, glacée comme la mort.

Je me saisis d'elle, et filai vers un bas-côté. Chaque construction indigène de Wolf possède une demi-douzaine d'entrées et de sorties camouflées, et je sais *où* les trouver. J'en poussai une, et me trouvai dans une sombre rue tranquille. Je mis Miellyn sur pieds, mais elle gémit et se retint faiblement à moi. J'ôtai ma toge que j'enroulai sur ses épaules nues, puis je la soulevai dans mes bras. Il y avait une gargote tenue par un chak au bout de la rue — un endroit que j'avais connu autrefois, méchante réputation, nourriture pire encore, mais calme, et ouvert toute la nuit. J'y entrai, me courbant sous le bas linteau.

L'intérieur était enfumé et empestait ; je déposai Miellyn sur une des banquettes circulaires, commandai deux bols de pâtes et du café au garçon revêche, lui tendis plus d'argent que n'en méritait la nourriture, et lui dis de nous laisser seuls. Ce qu'il fit, après avoir clos les volets.

Je regardai quelques instants la fille inerte, puis haussai les épaules et commençai à manger un des bols de pâtes ; j'étais encore étourdi par les vapeurs d'encens et de drogue, et je voulais avoir la tête claire. Je ne savais pas exactement ce que j'allais faire, mais je disposais de cette fille, le bras droit d'Evarin, et j'avais l'intention de l'utiliser.

Les pâtes étaient graisseuses, mais chaudes, et j'en avalai un bol entier avant que Miellyn bougeât ; elle gémit et porta la main à ses cheveux, dans un cliquetis musical de chaînettes. S'apercevant que les replis de ma toge l'embarrassaient, elle eut un mouvement convulsif, puis examina les lieux d'un air stupéfait et consterné.

— « Toi ! Mais que fais-je... »

— « Il y a eu une bagarre, » dis-je brièvement, « et Evarin t'a laissée tomber. Et inutile de penser ce que tu penses... J'ai mis ma toge sur toi parce que tu étais nue jusqu'à la taille et ça ne faisait pas bon effet. » Je m'arrêtai, réfléchis, puis je rectifiai en souriant : « Je veux dire... je ne pouvais pas te transporter ainsi dans la rue... mais ça faisait assez bon effet... »

A mon étonnement, elle émit un petit rire :

— « Voudrais-tu... » et elle tendit ses mains enchaînées. Je souris et brisai les anneaux. Cela ne me prit guère de force... ce n'étaient pas de vraies chaînes, mais des ornements symboliques, comme en portent en permanence nombre de femmes de Wolf.

Miellyn remonta ses draperies et les attacha de façon à être décemment couverte, puis elle me lança ma toge.

— « Rakhal, quand je t'ai vu là-bas... »

— « Plus tard. » Je poussai le bol de pâtes devant elle. « Mange, » ordonnai-je, « tu es encore droguée ; la nourriture t'éclaircira les idées. » Je pris une des tasses de café, et la vidai en une fois. « Que faisais-tu dans ce bouge ? »

Sans prévenir, elle s'élança en travers de la table, et jeta ses bras autour de mon cou. Stupéfait, je la laissai s'accrocher pendant un instant, puis dénouai ses mains avec fermeté.

— « Pas question. J'ai marché une fois... je me suis retrouvé dans la mélasse. »

Ses doigts me serrèrent fiévreusement.

— « *S'il te plaît,* écoute-moi ! Tu as toujours l'oiseau... le Jouet ? Tu ne l'as pas encore lâché ? Ne le fais pas, oh ! non, Rakhal, ne le lâche pas ! Tu ne sais pas qui est Evarin, ce qu'il fait... » Ses mots coulaient comme un torrent incontrôlable et désespéré. « Il a pris tant d'hommes comme toi... ne te laisse pas prendre à ton tour — il paraît que tu es honnête, que tu as travaillé pour la Terre autrefois... les Terriens te croiront si tu vas leur dire — Rakhal, emmène-moi en zone Terrienne, emmène-moi là-bas, où je serai protégée contre Evarin... »

Je m'étais d'abord penché pour protester, puis j'attendis et laissai s'écouler le flot de supplications. Finalement, épuisée, elle se calma, posa la tête contre mon épaule, ses doigts m'agrippant toujours. Le *shallavan* musqué se mêlait aux odeurs florales de ses cheveux. Je dis enfin, lourdement :

— « Fillette, toi et ton Faiseur de Jouets vous vous êtes trompés à mon égard. Je ne suis pas Rakhal Sensar. »

— « Tu n'es pas... » Elle recula, me regardant, incrédule et consternée à la fois. « Mais alors, qui ?... »

— « Race Cargill. Service Secret Terrien. »

Elle ouvrit d'énormes yeux, la bouche béante comme celle d'un enfant.

Et elle se mit à rire. Elle *riait* — je pensai qu'elle était hystérique et l'examinai avec inquiétude. Puis, lorsque ses grands yeux écarlates rencontrèrent les miens, chargés de toute la malignité de l'Illogique Wolfienne, je me mis à rire à mon tour.

— « Cargill... tu peux m'emmener chez les Terriens... là où Evarin ne... »

— « La paix ! » explosai-je. « Je ne puis t'emmener nulle part, fillette ; il faut que je trouve Rakhal ! » Je produisis le Jouet et le plaquai sur la table graisseuse. « Je suppose que tu ignores *lequel* de nous deux ce truc est censé tuer ? »

— « Je ne sais rien des Jouets. »

— « Tu en sais pourtant bien long sur le Faiseur de Jouets, » dis-je aigrement.

— « C'est ce que je croyais. Jusqu'à cette nuit. » Elle éclata, en une explosion de colère passionnée : « Ce n'est pas une religion ! C'est une *façade !* Pour les drogues, et la politique, et... et toutes les autres choses infectes ! J'ai beaucoup entendu parler de Rakhal Sensar ! Quoi que vous pensiez de lui, il est bien trop *correct* pour être mêlé à *ça* ! »

Le puzzle commençait à se mettre en place. Rakhal était sur la piste du Transmetteur de Matière, et était tombé sous les griffes du Faiseur de Jouets. Les mots d'Evarin, « *vous avez intelligemment échappé à notre surveillance... pendant un moment* » prenaient dorénavant une signification ; Juli m'avait donné la clé : « *Il a écrasé les jouets de Rindy.* » Cela m'avait paru le fait d'un fou mais, maintenant, c'était du bon sens pur et simple.

Je dis :

— « J'ai cru comprendre que ce... jouet... a ses limitations... Si je l'enferme dans un coffret d'acier, que je jetterai en plein désert, je pourrai garantir qu'il n'attaquera personne. Miellyn, je suppose que tu ne voudrais pas tenter de voler *l'autre* pour moi ?... »

— « *Pourquoi* t'en fais-tu pour la femme de Sensar ? » fit-elle précipitamment.

Pour une raison quelconque, il me parut important de la mettre au courant.

— « C'est ma sœur, » expliquai-je. « Je suppose que la meilleure chose à faire est de trouver Rakhal d'abord... » Je m'arrêtai, me rappelant quelque chose. « Je pourrais trouver Rakhal avec cette espèce de télévision dans l'atelier... *Emmène-moi* au Maître-Temple, veux-tu ? Où est le plus proche Temple de Rue ? »

— « Non ! Oh ! non, je n'ose pas ! »

Je dus argumenter et plaider, et finalement menacer, lui rappelant que si je n'avais pas été là elle eût été mise en pièces — ou pire — par une foule droguée et fanatique, avant qu'elle consente enfin à me conduire

vers un Transmetteur. Elle était toute tremblante lorsqu'elle posa le pied sur l'assemblage de pierre.

— « Je *sais* ce que peut faire Evarin ! » Puis sa bouche frémit, d'un air gourmand : « Il faut que tu te rapproches, les transmetteurs ne sont prévus que pour une seule personne ! »

Je me penchai et passai le bras autour d'elle.

— « Comme ceci ? »

— « Comme ça, » murmura-t-elle, s'incrustant contre moi.

Un tourbillon d'ombre étourdissant s'élança autour de nous, la rue disparut, et nous fûmes dans la Salle d'Arrivée du Maître-Temple, sous l'ouverture illuminée des dernières lueurs d'un soleil couchant. Le petit bruit des marteaux lointains me tinta aux oreilles.

Miellyn chuchota :

— « Evarin n'est pas là, mais il peut surgir d'un moment à l'autre ! »

Je n'écoutai pas.

— « Où sommes-nous exactement sur la planète ? »

Miellyn secoua la tête :

— « Personne ne le sait, sauf Evarin en personne. Il n'y a pas de portes... rien que les Transmetteurs... si nous voulons sortir, il faut les utiliser. Le « téléviseur » est par ici... il faudra traverser l'atelier des Tout-Petits. »

Elle ouvrit la porte de l'atelier, et nous entrâmes.

Depuis des années, je n'avais éprouvé ce sentiment... Des milliers d'yeux me transperçaient au beau milieu du dos. Je transpirais lorsque nous atteignîmes l'autre porte ; elle se referma derrière nous, nous mettant en sécurité, et à l'abri des regards. Miellyn grelottait par réaction.

— « Du calme, » avertis-je. « Il faut encore que nous puissions partir. Où est cet écran ? »

Elle toucha le panneau.

— « Je ne sais pas si je pourrai le régler avec précision. Evarin ne m'a jamais laissé le manipuler. »

— « Ça marche comment ? »

— « Même principe que le Transmetteur de Matière ; c'est-à-dire... il permet de regarder *n'importe où,* mais sans y aller. Il utilise un système de traceurs... comme les Jouets, » ajouta-t-elle. « Si le faisceau d'impulsions électriques de Rakhal est noté quelque part, je pourrais... attends ! Je sais comment faire ! Donne-moi le Jouet ! » Je le sortis ; elle le prit hâtivement et le dégagea du tissu. « Voilà un moyen rapide et sûr de savoir lequel de vous deux il est destiné à frapper ! »

Je regardai l'oisillon, si doux, si innocent dans sa paume.

— « Et... s'il est réglé contre *moi* ? »

— « Je ne vais pas le faire voler. » Miellyn retroussa les plumes, révélant un minuscule cristal serti dans le crâne de l'oiseau. « C'est le cristal mémoriel. S'il est réglé sur tes faisceaux nerveux, tu te verras sur l'écran, comme dans un miroir. Si tu y vois Rakhal... »

Elle posa le cristal contre la surface de l'écran. De petits clignotements neigeux dansèrent sur le panneau qui s'éclairait ; soudain, une image

apparut, très nette, celle d'un homme en veste de cuir, de dos. Il se retourna lentement, et je vis d'abord un profil familier, puis vis le profil devenir un masque couvert de cicatrices, plus hideux que le mien. Ses lèvres remuaient : il parlait à quelqu'un hors du champ de vision. Miellyn demanda :

— « Est-ce ?... »

— « C'est Rakhal, oui. Si tu peux, déplace un peu le champ, essaie d'avoir une vue par une fenêtre, ou quelque chose comme ça. Charin est une grande ville. Si nous pouvions trouver un bon repère... »

Rakhal continuait de parler, sans bruit. Miellyn dit tout à coup :

— « Là ! »

Elle avait réglé le « téléviseur » sur une fenêtre ; Rakhal était dans une pièce qui donnait sur un grand pylône et deux ou trois piliers semblaient être ceux d'un pont. Je reconnus aussitôt l'endroit, ainsi que Miellyn.

— « Le Pont des Neiges d'Eté, à Charin. Maintenant je peux le trouver. Viens. Eteins ça, et partons d'ici. »

Je me détournais de l'écran, lorsque Miellyn poussa un cri :

— « Regarde ! »

Rakhal était encore vu de dos et, pour la première fois, nous pûmes voir son interlocuteur. Une épaule anguleuse se déplaça, révélant un cou sinueux, un beau visage arrogant...

— « Evarin ! » Je jurai. « Alors il *sait* que je ne suis pas Rakhal. Il devait le savoir tout le temps. Viens, petite, on s'en va. »

Elle enfonça l'oiseau enveloppé de soie dans la poche de sa jupe, et nous retraversâmes l'atelier en courant. Une fois sortis, nous claquâmes la porte de l'atelier, et j'y adossai un lourd divan en guise de barricade.

Miellyn était déjà dans le réduit où gîtait le Crapaud-dieu.

— « Il y a un Temple juste à côté du Pont des Neiges d'Eté. Tiens-moi fort, c'est un long saut... » Soudain elle se figea dans mes bras, parcourue d'un frisson convulsif. « Evarin... il saute vers nous ! Vite ! »

L'espace s'élança sur nous.

Nous atterrîmes dans un Temple de Rue ; j'aperçus le pylône, et le pont, et le soleil levant... puis revint le gouffre noir étourdissant, et un souffle d'air glacé nous enveloppa ; nous étions devant les Monts Polaires, baignés de leur éternel soleil.

Nous repartîmes dans le néant, la giration terrible faisant geindre la fille, et des nuages noirs tremblèrent autour de nous ; je vis une étendue de sables et de terrains inconnus, des étoiles voilées par la poussière ; Miellyn gémit :

— « Evarin *sait* ce que nous voulons faire, il nous fait courir sur toute la planète, il peut manipuler les contrôles mentalement... La psychokinèse... Je peux y arriver un peu moi aussi... seulement je n'ai jamais... oh ! tiens-moi, très, très fort, je n'ai jamais osé faire ça... »

Alors commença un duel fantastique. Miellyn faisait un mouvement imperceptible ; nous tombions, aveuglés et étourdis, dans le noir ; au milieu de notre tourbillon démentiel, une nouvelle direction s'imposait à

nous, et nous étions lancés *ailleurs* — pour tomber sur une rue différente. Un instant nous fûmes à la Kharsa (je vis réellement la porte du Café près du port spatial, et humai le café chaud), l'instant d'après c'était un midi aveuglant, sous de rouges frondaisons qui s'agitaient au-dessus de nous, parmi les toits de temples dorés. Nous gelâmes, nous brûlâmes, clair de lune, midi, crépuscule, dans l'horreur de l'hyperespace.

Et soudain je revis le pylône, le pont ; la chance — ou la négligence — nous avait ramenés à nouveau une demi-seconde à Charin. Le maelström recommença à tourner, mais j'ai de prompts réflexes, et je fis un rapide pas en avant. Nous titubâmes puis tombâmes, étroitement serrés l'un contre l'autre, sur les pierres acérées du pont, devant le Temple de Rue ; contusionnés et sanglants, mais vivants... et à notre destination !

Je relevai Miellyn ; ses yeux chaviraient de souffrance. Accrochés l'un à l'autre, le sol se dérobant sous nos pas, nous traversâmes le Pont des Neiges d'Eté. A l'extrémité, je regardai le pylône. D'après son angle, l'endroit où nous avions vu Rakhal ne pouvait être loin. Dans cette rue, il y avait un marchand de vins, un marché de soieries, et une petite maison particulière. J'y allai, et frappai à la porte.

Silence. Je frappai encore. De l'intérieur me parvint une voix enfantine et interrogative, suivie d'une voix profonde qui la faisait taire, et la porte s'ouvrit, laissant paraître un visage couturé qui se retroussa dans une hideuse parodie de sourire.

— « Je me disais que ce serait peut-être toi, Cargill, » dit Rakhal. « Tu as mis plus longtemps que je ne pensais. Entre. »

Il n'avait guère changé, à part les affreuses cicatrices écarlates qui lui sabraient le nez, la bouche et la mâchoire. Sa figure était *pire* que la mienne. Son masque se tendit lorsqu'il vit Miellyn, mais il s'effaça pour nous laisser entrer, et referma l'huis derrière nous.

Une petite fille, en blouse de fourrure, nous regardait. Elle avait les cheveux roux de Juli et savait évidemment qui j'étais, car elle me regarda très calmement, sans surprise. Juli lui avait-elle parlé de moi ?

— « Rindy, » dit posément Rakhal, « va dans l'autre pièce. » La petite, qui me regardait toujours, ne bougea point. Rakhal ajouta, d'une voix douce curieusement contenue : « Tu portes toujours un skean, Race ? »

Je secouai la tête.

— « C'est la fille de Juli. Je ne vais pas tuer son père sous ses yeux. » Soudain ma rage déborda. « Au diable ton damné code de vendetta, et ton affreux Crapaud-dieu ! »

La voix de Rakhal se fit impérative.

— « Rindy. Je t'ai dit de sortir. »

Je fis un pas en avant.

— « Ne pars pas, Rindy. Je vais la ramener à Juli, Rakhal... Rindy, tu ne veux pas venir voir ta maman ? »

Je lui tendis les bras.

Rakhal eut un geste menaçant ; Miellyn s'élança entre nous deux, et prit Rindy dans ses bras. L'enfant se débattit en criant, mais Miellyn fit deux pas rapides et l'emporta à bras-le-corps par une porte ouverte.

Rakhal commença à rire, lentement.

— « Toujours aussi stupide, Cargill. Tu n'as pas encore compris... Je savais que Juli viendrait droit à toi si elle était assez effrayée. Je me disais que cela te ferait sortir de ta cachette... sale lâche ! Te cacher six années en Zone Terrienne ! Si tu avais eu le courage de venir avec moi quand j'ai machiné le dernier coup, nous aurions eu la plus grande chose de Wolf ! »

— « Faire le sale boulot d'Evarin ? »

— « Tu sais parfaitement que cela n'a rien à voir avec Evarin. C'était pour nous... et Shainsa. Evarin... j'aurais dû me douter qu'il t'aurait ! Cette fille... si tu as gâché mon plan... » Il sortit brusquement son skean et s'avança sur moi. « Fils de singe ! Je n'aurais pas dû compter sur toi ! Cette fois je vais en finir avec toi ! »

Je sentis pénétrer le skean, tranchant la chair et les côtes, et reculai en grognant de douleur. Je luttai avec lui, forçant sur sa main. Mon côté me faisait furieusement mal, et je voulais tuer Rakhal, et je ne pouvais pas, et en même temps je rageais parce que je ne désirais pas me battre avec cet idiot, je n'étais même pas fâché envers lui.

Miellyn ouvrit la porte en hurlant. Il y eut un bruit de soie... et le Jouet s'élança, petit objet d'horreur, droit vers les yeux de Rakhal. Pas le temps de le prévenir. Je me courbai et lui enfonçai la tête dans l'estomac ; il hoqueta, se plia en deux et tomba, hors de la trajectoire du Jouet. Ce dernier ronfla, frustré ; puis remonta et piqua de nouveau. Rakhal se tordit avec épouvante, recroquevilla ses genoux, fouillant dans sa chemise.

— « Salaud — je ne voulais pas utiliser ce... »

Il ouvrit le poing, et il y eut soudain un autre Jouet dans la pièce. Un oisillon identique, qui piquait droit sur moi — et je compris en un éclair : Evarin avait passé avec Rakhal le même marché qu'avec moi...

De la porte vint le cri désespéré de l'enfant.

— « Papa ! »

Brusquement, les oiseaux s'immobilisèrent en plein vol. Inanimés, ils tombèrent sur le sol, et ne bougèrent plus, pantelants. Rindy se précipita à travers la pièce, sa petite robe voletant dans sa course, et saisit un des vicieux objets dans chaque main.

Les larmes inondaient son petit visage. Des veines se mirent à saillir sur ses tempes.

« Casse-les, *vite*. Je ne peux plus les tenir... »

Rakhal arracha l'un des Jouets de son petit poing, et l'écrasa sous son talon. L'objet pépia et mourut. L'autre cria comme un véritable oiseau quand le pied se posa sur ses petites plumes. Rakhal aspira péniblement, se massant l'estomac à l'endroit où je l'avais frappé.

— « C'était un coup déloyal, Cargill, mais je crois savoir pourquoi tu l'as fait. Tu... » Il se reprit, et dit, l'air honteux : « Tu m'as sauvé la vie. Tu sais que que ça veut dire. Tu savais ce que tu faisais ? »

J'acquiesçai. C'était la fin de la vendetta. Quelque mal que nous ayons pu nous faire auparavant, c'en était fini, définitivement.

Il dit :

— « Mieux vaut retirer ce skean de tes côtes, bougre d'idiot. Là... » D'un mouvement rapide il l'enleva. « Pas plus d'un demi-pouce. Ta côte l'a détourné. Blessure superficielle. Rindy... »

Elle sanglotait à grand bruit, cachant sa tête dans son épaule.

— « Les autres Jouets... ils te faisaient du mal... quand j'étais fâchée après toi, papa, mais seulement... » (elle écrasa ses petits poings sur ses yeux rouges) « je n'étais pas *aussi* fâchée que ça après toi, je n'étais pas *aussi* fâchée que ça après personne... même pas... lui... »

Au-dessus d'elle, il me dit :

— « Les Jouets activent les ressentiments inconscients des enfants contre leurs parents. Par la même occasion, les enfants peuvent les contrôler... pendant quelques secondes. Un adulte en est incapable. »

— « Juli m'a dit que tu as menacé Rindy... »

Il gloussa :

— « Que pouvais-je faire d'autre qui l'effraierait assez pour l'envoyer à toi ? Juli est fière, presque autant que toi, espèce de fils de singe à la manque ! Il *fallait* qu'elle soit désespérée. »

Il balaya tout ceci avec un haussement d'épaule.

« Tu as Miellyn pour te faire passer par les transmetteurs. Retourne au Maître-Temple, et dis à Evarin que je suis mort. Dans la Ville Commerçante, ils croient que je suis Cargill ; je peux y entrer et en sortir à volonté. Je préviendrai Magnusson, et lui ferai envoyer des troupes pour garder les Temples de Rues ; Evarin peut tenter de s'échapper par l'un d'eux. »

— « La Terre n'a pas assez de Gardes sur Wolf pour occuper tous les Temples de Rues de Charin, » objectai-je . « De plus, je ne puis retourner avec Miellyn. »

J'expliquai pourquoi, et Rakhal siffla d'admiration quand je lui décrivis le duel dans les Transmetteurs.

— « Tu as toutes les chances ! Je n'ai jamais pu savoir exactement comment fonctionnent les Transmetteurs, et je suis sûr que toi-même tu l'ignorais ! Bon. Nous devrons employer la manière forte. Nous affronterons Evarin dans son propre temple... Si Rindy est avec nous, pas de souci à se faire. »

Je fus choqué par sa calme suggestion.

— « Tu vas mêler une enfant à cette histoire ? »

— « Que pouvons-nous faire d'autre ? » demanda Rakhal avec logique. « Rindy peut contrôler les Jouets, ce qu'aucun de nous deux ne pourrait faire au cas où Evarin déciderait de lancer tout son arsenal contre nous ! »

Il appela Rindy et lui parla doucement. Elle regarda de son père à moi, puis de moi à son père, sourit, et me tendit sa petite main.

Tandis que nous cherchions un autre Temple (Miellyn avait quelque raison ésotérique pour ne pas vouloir utiliser celui qui nous avait amenés), je demandai à brûle-pourpoint à Rakhal :

— « Travailles-tu pour la Terre ? Ou pour le mouvement de résistance ? Ou pour les Villes Sèches ? »

Il secoua la tête.

— « Je travaille pour moi. Je ne veux qu'une chose, Race. Je veux que les Villes Sèches, et le reste de Wolf, aient voix au chapitre dans leur propre gouvernement. Selon les lois de l'Empire Terrien, toute planète qui apporte une contribution à la Science galactique obtient le statut de Commonwealth indépendant. Si un Sec découvre une chose aussi importante que le Transmetteur de Matière, Wolf aura un statut de Dominion. Et par la même occasion, je toucherai un joli petit paquet, et j'aurai une position officielle. »

Nous arrivions en vue d'un Temple.

Rakhal prit Rindy dans ses bras, et nous entrâmes tous les trois. La rue vacilla et disparut, et je sentis l'habituel tourbillon d'horreur noire. Rindy cria de souffrance et de terreur, puis le monde se rétablit... Rindy pleurait, frottant ses poings maculés sur sa frimousse.

— « Papa, je saigne du nez... »

Miellyn se pencha et essuya le sang du petit nez retroussé ; Rakhal posa sa fille à terre.

— « L'atelier chak, Race. Ecrase tout ce que tu vois. Rindy, si quelque Jouet bouge, arrête-le... *et vite !* »

Ses yeux immenses clignèrent et elle acquiesça solennellement. Sans un cri, nous ouvrîmes brusquement la porte de l'atelier des lutins. L'écho des enclumes miniature se transforma en mille dissonances lorsque je renversai un établi et que des Jouets à moitié commencés s'écrasèrent sur le sol.

Les chaks s'égaillèrent comme des lapins devant notre avance. J'écrasais des Jouets à demi finis, des outils, des filigranes, des joyaux, j'écrasais tout avec mes lourdes bottes. Une petite poupée, proportionnée comme une femme, s'élança sur moi, poussant des hurlements supersoniques ; je posai le pied sur elle et la réduisis en poussière. Elle hurla comme une femme vivante en s'émiettant. Ses yeux bleus roulèrent de sa tête et continuèrent à me regarder, vivants ; j'écrasai les deux pierres bleues.

J'étais saoul de détruire, d'écraser, de démolir, lorsque j'entendis Miellyn crier un avertissement ; je me tournai, pour voir Evarin debout dans l'embrasure de la porte. Il leva les deux mains dans un geste sardonique, puis nous tourna le dos et, souriant d'une manière étrange, s'élança vers le Transmetteur.

— « Rindy, » haleta Rakhal, « peux-tu bloquer le Transmetteur ? »

En réponse, Rindy se mit à crier :

— « Il faut sortir ! La maison s'écroule ! Elle va tomber sur nous — regardez — regardez le toit ! »

Saisi par sa terreur, je levai la tête, et vis une large fente qui s'ouvrait dans le plafond. La lumière du jour se mit à briller à travers les murs translucides qui craquaient l'un après l'autre. Rakhal saisit Rindy, la protégeant avec la tête et les épaules des débris qui pleuvaient ; j'attrapai Miellyn par la taille, et nous courûmes tous vers une fissure qui s'agrandissait dans un mur. Nous réussîmes à en sortir juste avant que le plafond s'effondre et que les murs se renversent. Nous nous trouvâmes au flanc d'une colline herbeuse, regardant avec horreur à nos pieds s'effondrer morceau après morceau de ce qui, extérieurement, n'était que colline et rocher, dans un grondement fracassant et une nuée de poussière.

Miellyn cria, d'une voix rauque :

— « Courez, courez — vite ! »

Je ne compris pas, mais je courus.

Et le choc d'une explosion énorme fit trembler le sol, me jetant à terre ; Miellyn tomba sur mon dos. Rakhal lutta, et tomba sur les genoux. Lorsque je pus voir de nouveau, je regardai le flanc de la colline.

Il ne restait rien du repaire d'Evarin, ou du Maître-Temple de Nébran... qu'un grand trou béant, d'où sortaient encore de la fumée et de la poussière grise.

— « Détruit ! Complètement détruit ! » ragea Rakhal. « L'atelier, toute la science des Jouets, le secret des Transmetteurs... » Il se frappa du poing avec colère. « Notre seule chance d'apprendre... »

— « Vous avez de la veine d'en être sorti vivant, » fit calmement Miellyn. Elle ajouta : « Où sommes-nous ? »

Je regardai, et ouvris des yeux ronds de surprise. A nos pieds s'étalait la Kharsa et, devant, le gratte-ciel blanc du Q. G. Terrien et l'immense port spatial. Je levai la main.

— « Allons-y. Rakhal, tu feras la paix avec les Terriens — et avec Juli. Et toi, Miellyn... »

Son sourire n'était pas très assuré.

— « Je ne peux pas entrer *ainsi* dans la Zone Terrienne. As-tu un peigne ? Rakhal, prêtez-moi votre toge, ma tunique est déchirée et... »

— « Stupide ! Penser à ça à un tel moment ! »

Le regard de Rakhal était meurtrier. Je lui mis mon peigne dans la main, et vis tout à coup quelque chose dans les symboles brodés sur ses seins.

J'allongeai le bras, et lui arrachai sa tunique.

— « Cargill ! » protesta-t-elle, furieuse, devenant écarlate et couvrant des deux mains ses seins dénudés. « Qu'est-ce qui te prend ? »

Je l'écoutai à peine.

— « Regarde ! » m'exclamai-je en prenant la manche de Rakhal. « Regarde les symboles brodés sur l'image du Dieu ! Tu sais lire les vieux glyphes non humains, je t'ai vu le faire autrefois ! Je parie que la formule est inscrite ici, au vu de tout le monde ! Regarde, Rakhal ! Je ne sais pas les lire, mais je suis sûr que ce sont les équations du Transmetteur de Matière. »

Rakhal courba la tête sur le vêtement déchiré.

— « Je crois que tu as raison ! » s'écria-t-il, le souffle coupé. « Il faudra peut-être des années pour traduire ces glyphes, mais j'y arriverai ! Je le ferai, ou je mourrai à la tâche ! »

Son visage abîmé était presque beau, et je lui souris :

— « Si toutefois Juli te laisse en vie lorsqu'elle saura ce que tu lui as fait ! Regarde... Rindy s'est endormie. Pauvre petite gosse, allons la rendre à sa mère. »

Nous marchions côte à côte, et Rakhal dit doucement :

— « Comme dans le bon vieux temps, Race... »

Ce *n'était pas* comme dans le bon vieux temps, et je savais qu'il s'en

apercevrait, lui aussi, quand son exaltation serait tombée. J'avais perdu ma passion pour les intrigues, et j'avais le sentiment que c'était aussi la dernière aventure de Rakhal. Comme il l'avait dit, il lui faudrait des années pour résoudre les équations du Transmetteur. Et j'avais aussi dans l'idée que mon petit bureau solide serait une vision bien agréable chaque matin.

Mais je savais dorénavant que je ne quitterais jamais Wolf. C'était *mon* soleil qui se levait. Ma sœur attendait là-bas, et je lui avais rendu son enfant. Mon ami marchait à mon côté. Un homme pouvait-il désirer plus ?

Je regardai Miellyn, et souris.

(*Traduit par P. J. Izabelle.*)



# Sandy et son tigre

(*Sandy had a tiger*)

**par ALEX APOSTOLIDES**

*Cette histoire montre une fois de plus qu'il n'y a pas de thème impossible à renouveler. Ainsi aurait-on pu croire que le sujet de l'enfant qui a un camarade de jeux invisible avait été traité de façon définitive par divers auteurs, notamment par John Collier dans sa nouvelle* « Un certain Monsieur Belzé », *parue dans le recueil* « Un rien de muscade » (*Hachette*). *Mais Alex Apostolides, dont c'est la première apparition dans* « *Fiction* », *a réussi à rénover le thème en écrivant une nouvelle aussi originale et aussi inquiétante que celle de Collier.*



Vous savez comment sont les gosses. Ils prennent un objet, n'importe lequel — un ours en peluche, une poupée, une couverture — et ils lui attribuent quelque propriété particulière qui en fait *la* couverture, ou *la* poupée, ou *l*'ours en peluche. Et il ne s'agit pas de les confondre avec d'autres. C'est *celle-là* ou *celui-là*.

Et les amis « pour faire semblant ». Les gosses se trouvent un ami imaginaire et ni vous ni moi ne pouvons le voir, mais l'ami « pour faire semblant » est pourtant *là,* ne nous en déplaise à nous autres adultes. La petite fille d'en face avait ainsi une amie aux cheveux bleus qu'elle appelait Faeryanna. Le petit garçon deux maisons plus bas avait un vieil Indien qu'il appelait Jim-le-Faucon.

Sandy, lui, avait un tigre.

Le tigre vint vivre avec nous juste avant notre départ pour San Francisco (non pas un départ définitif — hélas ! Quinze jours de vacances à y passer seulement, après quoi il nous fallut regagner Los Angeles.).

Je rentrai un soir à la maison et trouvai Sandy assis au milieu de la pièce, fredonnant une chanson d'enfant de son âge — cinq ans — et caressant le tigre.

— « Qu'est-ce que tu as là, Mimi ? »

Il me jeta un regard distant.

— « Un tigre. »

— « C'est très bien, ça. » (Allons-y, entrons dans le jeu.) « Un *gros* tigre ? »

Je fus gratifié d'un autre regard qui voulait dire : « *Tu n'y connais donc RIEN ?* » et de cette réponse :

— « Non, c'est un bébé tigre. »

Puis ses yeux devinrent grands comme des soucoupes et j'aurais presque cru voir le mécanisme de son esprit tourner par-derrière.

— « Il... euh... il a perdu sa maman et je l'ai trouvé, et il va vivre avec nous et grandir, et quand il sera devenu un gros, *gros* tigre, il s'occupera de moi ! »

Il n'y avait rien à ajouter à cela.

Nous nous préparâmes pour le voyage. Réunions d'adieu comme si nous partions pour un autre monde. Promesse d'envoyer des cartes postales. Des bagages comme pour un safari plutôt que pour un congé de quinze jours.

J'avais presque fini de caser le tout à l'arrière de la voiture au jour J quand Sandy passa la tête par la portière arrière.

— « Hé ! papa, fais attention de laisser assez de place pour le tigre ! »

— « Oh ! mon petit garçon, tu n'emmènes pas cette bête avec toi, non ? »

Son visage prit momentanément une expression incrédule. Puis il sourit, sûr que je plaisantais.

— « Si, il faut qu'il vienne. Qui est-ce qui le soignerait pendant qu'on serait parti ? »

— « Je crois que les tigres sont capables de prendre soin d'eux-mêmes, Mimi. »

Il réfléchit à ces paroles, mais un moment seulement.

— « Il est encore bébé, et puis il serait en colère si on partait sans lui et alors il ne reviendrait plus. »

— « Tu en prendrais un autre. »

— « Celui-là est à moi. » Sandy prit un air sérieux comme seul sait le faire un enfant de cinq ans. « Et j'ai besoin de lui. J'ai vraiment besoin de lui. Oh ! dis, p'pa, fais-lui de la place. *S'il te plaît !* »

Il avait gagné. Comme d'habitude. Nous laissâmes de la place pour un tigre imaginaire.

Mais je ne me tins pas pour satisfait. J'insistai :

— « Sandy, mon petit — pourquoi as-tu besoin de ce tigre ? »

— « Mais... » (et c'était la chose la plus naturelle du monde) « pour me *défendre.* »

— « Te défendre contre quoi ? »

De nouveau le regard incrédule. *Qu'est-ce que peut bien y comprendre une grande personne ?* — puis :

— « Contre *des choses.* »

— « Quelles sortes de choses ? »

Il se contenta de me regarder. De toute évidence, la question ne méritait même pas une réponse. Puis il eut un petit haussement d'épaules et tourna les talons pour rentrer à la maison. J'entendis sa voix venant de la chambre à coucher.

— « Tout va bien, mon petit tigre, » disait-il d'un ton joyeux, « ne pleure plus. Tu viens avec nous. J'ai arrangé ça. »

Quelques instants plus tard, nous nous entassâmes tous dans la voiture, attendîmes que le tigre fût confortablement installé et démarrâmes en direction du nord de la civilisation.

Nous passâmes deux semaines délicieuses, à respirer de l'air véritable, à marcher dans de véritables rues et à nous réhabituer à l'aspect d'une véritable ville. Ce fut comme une seconde lune de miel ; les grands-parents font de bons gardes d'enfants.

Nous rentrions en général, Mary et moi, au terme d'un après-midi passé à redécouvrir San Franscisco, pour trouver Sandy et sa grand-mère favorite, Oglix (sandyisme pour « Alice »), agenouillés, le front l'un contre l'autre, au milieu du living-room, jouant, « faisant semblant », conspirant.

Ce jour-là, quand nous entrâmes, Sandy donnait à Oglix tous les détails sur le tigre, et sa grand-mère, approuvant de la tête, se pencha pour caresser l'animal.

— « Je sais qu'ils ne peuvent pas le voir, » dit-elle. « Mais *nous*, nous le voyons, n'est-ce pas, Sandy ? »

Et Sandy approuvait à son tour, avec autant de sérieux qu'elle. Mais il faut dire qu'Oglix était toujours bizarre comme ça ; elle croyait que Prométhée vivait réellement, que l'Olympe existait en réalité et que tous les dieux étaient réels et non pas des créatures mythiques.

Ainsi, pendant que nous faisions semblant de nous laisser prendre au jeu et que, dans la cuisine, grand-père ricanait, ils passèrent le reste de la journée à s'amuser avec le tigre.

Ce soir-là, au dîner, je dis à Oglix, moitié par plaisanterie :

— « C'est très bien de jouer, mais il ne faut pas pousser les choses trop loin. Sandy vit, mange, respire et dort avec ce satané tigre depuis que nous avons quitté Los Angeles. Nous avons dû nous arrêter deux fois en route pour que le tigre puisse faire ses besoins. »

Grand-père se mit à rire, mais Oglix prit son expression la plus grave et dit :

— « Voyons, nous quittons tous trop tôt ce merveilleux monde de l'enfance, nous fermons la porte sur la beauté et les splendeurs qu'il renferme. Si cet enfant est heureux avec son tigre, laissez-le tranquille. Et d'ailleurs, » ajouta-t-elle avec un sourire à Sandy, « c'est un très beau tigre. »

— « Et il est notre ami ! » surenchérit Sandy.

Que pouvions-nous répliquer à cela ? Nous finîmes de dîner et sortîmes pour aller faire une petite tournée des bars. Nous entrâmes dans la chambre pour dire bonsoir à Sandy, mais Oglix et lui étaient accaparés par une histoire relatant comment Ulysse et ses compagnons s'étaient échappés de la caverne des Cyclopes en se cramponnant au ventre des moutons.

— « Bonsoir... A demain, » dis-je, et ils levèrent tous deux la tête, surpris, ramenés brusquement des lointaines rives de la mer Egée.

Ils murmurèrent « Bonsoir » et nous nous en allâmes. Je ne sais ce qui me poussa, mais, parvenu à la porte, je me retournai et demandai avec un sourire :

— « Qu'est-il arrivé au tigre ? Vous l'avez changé contre Ulysse ? »

— « Sûrement que non. » C'était Oglix qui me répondait, sans sourire, elle. « Le tigre dort. Là-bas, » dit-elle en désignant un coin de la pièce. Et Sandy et elle me regardèrent avec une telle insistance que, me sentant

un peu stupide, mal à l'aise et contrit, je tournai les talons et quittai la pièce.

Nous nous accoutumâmes donc au tigre. Puisque Sandy voulait un tigre, pourquoi pas, après tout ? (De plus, comme Mary me le fit remarquer, ces choses-là n'ont qu'un temps. Le tigre resterait avec nous un moment, puis Sandy trouverait autre chose. Peut-être une petite fille. Peut-être une fée...)

Le triste jour du départ arriva — nos deux semaines avaient passé incroyablement vite — et nous étions là dans l'allée, nous préparant à partir, bien à contrecœur. Il y eut des embrassades à n'en plus finir et nous commençâmes à nous installer dans la voiture. Oglix tint Sandy contre elle un moment et ils se regardèrent dans les yeux et elle lui dit :

« Tu veux bien me laisser le tigre pendant quelque temps, mon chéri ? »

Et il répondit avec le plus grand sérieux :

— « Non. Je vais avoir besoin de lui. »

Ils s'entre-regardèrent encore longtemps. Ils avaient une façon de se comprendre que nous aurions cherché en vain à imiter. Ces choses-là semblent toujours sauter une génération...

Ce fut le voyage de retour. Sans incidents. Sandy et le tigre dormirent sur le siège arrière pendant la plus grande partie du trajet et nous n'eûmes à faire halte qu'une seule fois.

Nous nous arrêtâmes enfin dans la ruelle derrière la maison et je pris Sandy dans mes bras et le portai dans son lit. Je le croyais profondément endormi, mais il bougea et murmura :

— « Bonne nuit. » Puis il ajouta, dans un demi-sommeil : « N'oublie pas de laisser la fenêtre ouverte pour que le tigre puisse entrer. »

J'ouvris donc la fenêtre et m'éloignai sur la pointe des pieds et quand nous vînmes le voir un peu plus tard, il était pelotonné dans son lit, entourant quelque chose de ses bras et souriant dans son sommeil.

Nous finîmes de déballer nos affaires et nous nous jetâmes au lit avec l'impression que nous ne nous étions jamais absentés et que rien n'avait changé.

Mais nous nous trompions.

En notre absence, la famille Hadley avait emménagé. Dans la maison d'à côté.

Les Hadley se manifestèrent à cinq heures du matin. Oui, je dis bien à cinq heures du matin. Il y eut d'abord un cri perçant, puis un bruit de pas précipités, un claquement de porte, et une voix féminine, haut perchée et nasale, braillant :

— « Ponnsey, veux-tu venir ici ! Attends que je te flanque une fessée ! »

Il y eut un hurlement inarticulé qui n'avait rien d'humain, une tape, le bruit d'une contre-porte fermée avec vigueur, et le silence revint momentanément. Puis la contre-porte claqua de nouveau, le nom de « Ponnsey ! » retentit encore et cela mit fin au sommeil pour cette fois-là. Pour moi du moins. La nuque de Mary avait cet air de me dire, avec quelque suffisance : « C'est ton tour, ce matin, mon chéri. »

Pas moyen d'y couper. Je me levai, préparai le café, pris un comprimé de benzédrine et attendis. Au bout d'une vingtaine de minutes je commençai

à y voir net et tout allait bien. Mais il n'empêche qu'il y a quelque chose d'*immoral* à être debout, la vue nette et l'esprit éveillé, à cinq heures et demie du matin. Ce n'est pas *convenable.*

Il y eut encore quelques coups violents dehors, quelques cris et de nouveau un appel suraigu et prolongé : « Ponnnnnnsey ! »

Quel infernal boucan ! Comme je restais là, je commençai à entrevoir la charmante réalité. Ce que j'entendais devait être le bruit de nos nouveaux voisins. Quand nous étions partis, la maison d'à côté était vide depuis longtemps, ce dont nous ne nous étions jamais plaints, ayant aperçu la tête de quelques-uns des locataires éventuels venus visiter les lieux avec le propriétaire ; mais on était à Santa Monica, et cette localité n'a jamais passé pour être le rendez-vous des individus au physique impressionnant.

Mais quand j'allai à la porte et que je *vis* Ponnsey...

Une araignée vous a-t-elle déjà monté inopinément sur la main ? C'était à se demander s'il fallait rentrer à la maison pour y prendre le pulvérisateur antimites, écraser cet avorton sous le pied, ou encore... eh bien, l'envie la plus forte était de le prendre entre le pouce et l'index et *pffft !* Il était trop gros pour cela, mais on se sentait de force à le faire.

Ponnsey, le nouveau petit trésor de la maison d'à côté, mesurait dans les quatre-vingt-dix centimètres. Son teint était proche de la couleur d'un champignon malsain et ses yeux étaient si rapprochés que, vu de côté, on aurait dit une caricature signée VIP. Ou un carrelet.

Et Ponnsey ne marchait pas, il détalait. C'est le seul mot qui convienne. Son allure était un saut de crabe suivi d'une gambade couvrant du terrain à une vitesse étonnante, et l'on eût dit une grosse araignée qui courait, là-bas sous les arbres.

Ponnsey s'arrêta au bout de la ligne de buissons, sentant que je l'observais. Il me regarda à son tour. Mais il n'avait pas la façon de regarder qu'ont les enfants. Il se tenait de côté, voûté, le menton rentré dans l'épaule, et ses petits yeux sans couleur fixaient sur moi leur regard strabique. Il resta immobile ainsi un moment, puis s'élança dans ma direction. Je reculai involontairement derrière la contre-porte et il vira au dernier moment pour entrer dans sa maison, toujours de la même allure saccadée et de biais.

*Seigneur !* pensai-je, et je rentrai prendre une autre tasse de café. Et je faillis pousser un cri moi aussi, car, en me retournant, je manquai de trébucher sur Sandy. Il était venu près de moi et j'ignore depuis combien de temps il se tenait là, à regarder.

Sa main se glissa dans la mienne en un geste *rassurant.*

— « Qu'est-ce qu'il y a, p'pa ? »

Je me ressaisis.

— « Rien, Mimi. Rien, » dis-je. « Viens, nous allons déjeuner. »

Il me suivit et liquida tout ce que je lui mis dans son assiette, sans rien dire avant d'avoir englouti sa tranche de bacon. Alors il me regarda pardessus la table et sa main s'avança de la même façon étrangement rassurante.

— « T'en fais pas, p'pa, » dit-il. « Tout ira bien. »

— « De quoi veux-tu parler ? » fis-je.

Il descendit de sa chaise avec un regard sérieux et regagna la chambre.

— « Eh bien, c'est parfait, » dis-je, m'adressant aux murs de la cuisine. « Je ne m'en ferai pas. »

Mais à ce moment retentirent encore dans la maison d'à côté des cris, des hurlements, des coups et... des chants. Des chants comme ceux qui sortent d'un poste de radio à pleine puissance. Avec guitares, tyroliennes, voix nasales et tout. Et à entendre ce tintamarre, on avait l'impression que ce n'était pas une chose accidentelle, mais le décor sonore *permanent* dans lequel on vivait à côté.

Alors... s'en faire ? *Moi ?* Une année où il n'était pas possible de trouver un autre appartement, alors qu'il n'y avait pas si longtemps que tous les propriétaires affichaient de petits sourires satisfaits suggérant que vous auriez dû vous incliner et dire : « *Merci, merci bien,* » en payant votre loyer ? *S'en faire ?*

— « Tout ira bien, p'pa, » entendis-je comme un écho tardif venant de la chambre.

Je finis de faire ce que fait tout homme qui se prépare à partir le matin et quittai la maison avec les paroles rassurantes de Sandy tintant encore à mon oreille.

C'est alors que je vis *le reste* de la famille Hadley.

Ponnsey m'apparaissait comme une tache pâle sous les buissons au bout de l'impasse. Sa mère était sur la véranda, agitant un torchon tout en lui criant des menaces. Ce n'était pas d'elle que Ponnsey tenait son visage. Ses yeux, à elle, étaient sur le *côté* de sa tête. Je me mis à appréhender de rencontrer le père. Sur le côté de la maison, il y avait un homme âgé, que rien ne caractérisait, en vêtements de dessous de couleur jaunâtre, en train de se moucher dans ses doigts au-dessus de l'herbe. L'oncle Jed (nous apprîmes les noms par la suite) était assis sur la balustrade de la véranda, en blue-jeans, un large chapeau de paille sur la tête, penché sur un illustré qu'il dévorait avec un plaisir extrême. Il lui fallait toute la journée pour le lire en entier, mais il le faisait en remuant les lèvres. Même quand il ne lisait pas, ses lèvres remuaient. Et — comme dessert — le père de Ponnsey apparut sur le seuil. C'était de lui que Ponnsey tenait. J'avais devant moi le portrait de Ponnsey, mais en grand format. Charmant. Tout à fait charmant.

Je commençai à remuer moi aussi les lèvres...

— « Salut ! » entendis-je crier de la véranda, d'une voix colorée d'un fort accent du Texas.

Et le père de Ponnsey, Jawn, descendit les marches au galop pour venir me saluer. Nous échangeâmes quelques propos plaisants et, avant que j'eusse pu m'arracher à lui, Jawn dit, avec une expression qui était presque suppliante, mais truculente à la fois :

— « J'espère ben qu'on n'aura point d'ennuis ici. »

— « Des ennuis ? »

— « Ouais. » Jawn regarda vers le bout de l'impasse où les buissons bougeaient. « Je pourrais pas vous dire de combien d'endroits il a fallu

partir depuis deux ans. Maintenant, nous v'là ici. J'espère que ça ira... » Il fit un geste pour désigner les buissons et se pencha vers moi pour ajouter, sur un ton de confidence : « Ponnsey, vous comprenez. C'est un enfant qu'est pas *normal,* qu'y disent. Bah ! Ils ont jamais rien *prouvé,* mais... »

Un miaulement s'éleva des buissons et un chat s'éloigna lentement de ceux-ci à reculons, chaque poil de son corps hérissé et raide comme un crin. Une petite main gris pâle se tendit pour le saisir et l'animal cracha, fit un bond vertical et disparut de l'autre côté de la clôture, ses miaulements s'évanouissant derrière lui.

— « Ouais, » dit Jawn. « C'est ce qu'y a de drôle avec Ponnsey. Les animaux peuvent pas s'entendre avec lui. » Il me regarda. « Ponnsey, c' qu'y veut, c'est les *serrer* un peu dans ses mains, voir comment y sont faits, c'est tout, » dit-il comme ci c'était la chose la plus simple du monde. « Y a rien d'anormal là-dedans, pas vrai ? Bon... c'est l'heure de casser la croûte. Heureux de vous avoir vu, l'ami. »

Il rentra chez lui et je restai là un moment, un sourire figé sur le visage. Puis je descendis l'allée en direction de la grille. Les buissons s'écartèrent sur mon passage et la petite face grise d'araignée de Ponnsey me considéra avec curiosité. J'eus un mouvement involontaire de la main et les branches se refermèrent sur cette apparition. Il y eut un bruit de fuite qui décrut dans le sentier derrière les buissons.

Peu de temps après, des choses commencèrent à arriver dans l'impasse. La petite fille d'en face arriva en larmes parce que, dit-elle, Faeryanna avait disparu.

— « Et c'est Ponnsey qui a fait ça, » geignit-elle. « Il l'a prise et il... l'a découpée en petits morceaux. »

Il ne fallut rien de moins qu'un tricycle rouge flambant neuf et un délai de deux semaines pour lui faire oublier l'incident. Ensuite, Jim-le-Faucon quitta le petit garçon qui habitait deux maisons plus loin.

J'entendis le dialogue suivant venant de la chambre de Sandy.

Sandy disait :

— « ... Et alors qu'est-ce qu'il y a eu ? »

Je souris, pensant qu'il faisait une de ses interminables parties avec le tigre. Mais la voix du petit garçon qui habitait deux maisons plus loin lui répondit, avec des larmes tremblant juste à la surface :

— « Et alors... et alors Jim-le-Faucon a dit qu'il s'en allait, quelque part loin d'ici, et qu'il... qu'il ne reviendrait plus jamais, jamais. »

Il y eut quelques paroles marmonnées et je ne pus plus rien saisir jusqu'à ce que la voix de Sandy s'élevât de nouveau.

— « Mais on ne *peut pas...* »

— « Si, il faut ! »

Le silence pendant un moment, puis :

— « Bon, on verra... »

La porte s'ouvrit et le petit garçon parut et sursauta en me voyant là. Il baissa la tête et murmura : « Pardon... » puis il franchit le seuil et passa devant moi comme une flèche. Sandy sortit peu après, me cria simplement : « Salut, p'pa ! » et suivit le petit garçon sans un regard en arrière.

Après cela, des choses commencèrent *réellement* à arriver dans le quartier.

La maison du fond prit feu une nuit et fut entièrement détruite. Par bonheur, les locataires étaient allés au cinéma. Ils arrivaient tout juste lorsque le feu éclata. Quand elle vit les flammes, la femme poussa des cris qui nous firent tous sortir de chez nous en émoi, mais nous ne pouvions rien faire d'autre que rester là à contempler l'incendie.

C'était un furieux incendie, qui ravageait tout incroyablement vite, et la maison n'était plus qu'un amas de cendres longtemps avant que la première voiture de pompiers pût arriver sur les lieux.

La femme n'arrêta pas de crier un seul instant en montrant la maison, malgré tous les efforts de son mari pour la calmer. Quand elle se fut suffisamment remise pour prononcer des paroles intelligibles, on s'aperçut qu'elle aurait aussi bien pu rester en état d'hystérie, car tout ce qu'on obtint d'elle fut :

— « Je l'ai *vu*. J'ai vu quelque chose qui s'enfuyait derrière la maison. Je l'ai vu ! »

Là-dessus, elle s'effondrait en sanglotant et il fallait la calmer de nouveau. Quand on la pressa de questions, cependant, elle dit que ses nerfs avaient été surexcités et qu'elle n'avait rien vu du tout, et il n'y eut rien de plus à en tirer.

Mais, plus tard, elle fit ses confidences à Mary, qui me les répéta. La femme lui dit qu'elle avait vu quelque chose qui s'enfuyait de la maison au moment où leur voiture s'était arrêtée. Quelque chose de gris et de pâle au clair de lune, quelque chose qui courait de biais et comme plié en deux, et qui pouvait avoir un peu moins d'un mètre de haut. Mais, comme elle le dit à Mary, qui croirait une telle histoire, et d'ailleurs que peut-on voir à une heure du matin ? C'est-à-dire voir et être vraiment *sûr ?*

On ne trouva aucun indice de malveillance et la cause du sinistre ne fut jamais établie. Mais les paroles de la femme excitèrent en moi un sentiment d'inquiétude qui remontait à la nuit de l'incendie, et je compris ce qui m'avait tourmenté. Malgré cette agitation, ces claquements de portes, ces cris, ces lumières jaillissant soudain, cette foule qui se pressait là... malgré tout cela, la maison des Hadley était restée sombre et silencieuse. Mais après tout, qu'est-ce que cela prouve ? Dans un tel remue-ménage, qui peut être sûr de ce qui se passe, qui peut avoir vu ou ne pas avoir vu ?

Ensuite, les choses restèrent calmes pendant une semaine. Et puis cela recommença. Des jouets furent retrouvés brisés. Non seulement brisés, mais pulvérisés, comme s'ils avaient été soulevés à grande hauteur et *projetés* avec force sur le sol. Les enfants cassent leurs jouets, certes, et ils font des choses qui paraissent parfois impossibles, mais de là à hacher cette matière plastique incassable en menus fragments...

Et des fenêtres volaient en éclats quand il n'y avait personne à proximité. De petits incendies se déclarèrent où l'on s'y serait le moins attendu. Le propriétaire se fractura une jambe en trébuchant sur la lance d'arrosage qui n'était pas là une seconde avant qu'il posât le pied à cet endroit.

L'herbe même se mit à virer au brun et à mourir. Et, comme toujours, rien sur quoi on pût mettre le doigt, rien qui permît de localiser la source de ces accidents. Des bruits de fuite dans la nuit, naturellement... mais il aurait pu s'agir de chats, ou de n'importe quoi. La sensation que des yeux rapprochés *observaient,* louchaient de joie... mais encore une fois, que pouvait-on prouver ? Que pouvait-on découvrir et venir exposer de concret, en pleine lumière, en affirmant : « *Voici* ce qui se passe. »

Rien. Il n'y avait rien que des voisins vraiment malheureux.

Chacun parlait de déménager, mais il n'y avait aucun endroit où aller se fixer, rappelez-vous. Et les choses continuaient d'arriver.

Jusqu'au jour de l'épreuve décisive.

Un cri retentit au-dehors un jour et je reconnus la voix de Sandy gonflée de colère. Normalement, personne ne faisait attention. Depuis l'arrivée de Ponnsey, les cris et les piaillements de colère étaient quotidiens. Mais, de même qu'on peut dire si un enfant pleure réellement ou s'il fait semblant, on peut distinguer entre les cris. Et celui qu'avait poussé Sandy était vraiment chargé de fureur.

Il y eut un coup mat, puis un autre cri. J'allai à la porte. Ponnsey était couché à terre, ses bras ramenés sur le visage, hurlant. Sandy était sur son tricycle rouge et lui disait en se penchant sur lui :

— « Redis-le seulement et je te passe dessus encore un coup ! »

Ponnsey se dressa à demi. Il y avait dans ses petits yeux rapprochés quelque chose qui me glaça le sang, mais qui semblait ne faire aucun effet sur Sandy.

Ponnsey murmura quelque chose et Sandy répliqua :

— « Essaye seulement de toucher à ma maison et je te lance le tigre après, tu m'entends ? »

Ponnsey se releva et détala en direction de sa maison. Il se retourna en arrivant en sûreté à sa contre-porte et brandit son poing maigre : « J'ai pas peur de ton vieux tigre ! » cria-t-il, et il se hâta de fermer la porte en voyant Sandy faire le mouvement de s'élancer avec le tricycle.

Sandy resta un moment immobile sur son tricycle, puis il décrivit un demi-tour. A ce moment, il me vit, debout à la porte. Une expression étrange se peignit sur son visage, mais elle disparut si rapidement que j'aurais pu l'imaginer. Il sourit et me fit un signe en criant : « Salut, p'pa, » puis il contourna la pelouse sur son tricycle comme si rien ne s'était passé.

La boîte à ordures, dans la cuisine, prit feu le même après-midi. Je l'éteignis et reprochai à Mary d'y avoir vidé les cendriers sans s'être assurée qu'ils ne contenaient pas de cigarettes brûlant encore. Elle me dit que j'étais resté tout l'après-midi à écrire dans la cuisine, qu'elle n'avait pas approché d'un cendrier et que c'était moi le responsable. Sandy apparut à la porte au milieu de la confusion.

— « Qu'est-ce qui est arrivé ? » demanda-t-il, les yeux ronds.

— « Rien, Mimi. Va jouer dehors. »

Son regard tomba sur la boîte à ordures et, sans s'occuper de moi, il s'en approcha. Il l'examina un long moment. Puis il leva les yeux sur moi et dit : « C'est bon, p'pa. » Il regarda encore la boîte à ordures, répéta :

« Bon, » en hochant la tête d'une façon étrange, comme un adulte, et sortit.

Rien d'autre n'arriva ce jour-là. Au dîner, Sandy était d'humeur bizarre. Il restait distant et répondait distraitement aux questions. « J'écoute, » dit-il à un certain moment. J'attribuai cela à un état d'esprit passager et n'y pensai plus. Il en sortit bientôt et, le dîner terminé, nous fîmes une partie ensemble, nous bousculant et nous traînant sur le parquet, jouant au cow-boy et riant à qui mieux mieux tandis que je le poursuivais et qu'il cherchait à enfiler son pyjama tout en se sauvant.

Mais après lui avoir lu son histoire quotidienne et l'avoir bordé, j'entendis des chuchotements venant de sa chambre. Et ces chuchotements ne rendaient pas le son habituel. Cela continua un bon moment. Il y eut un intervalle de silence après que j'eus crié : « Dors, maintenant ! » puis les murmures pressants reprirent, comme si Sandy s'efforçait de convaincre quelqu'un de quelque chose.

Des bribes de phrases me parvenaient :

— « ... je m'en fiche qu'il soit un *polter*-gars ou je sais pas quoi... faire quelque chose contre *nous* maintenant... la boîte à ordures... après nous... tu ne voudrais pas voir ça, hein ? »

Finalement, je me levai et entrai dans sa chambre pour le faire taire, mais Sandy était adossé contre ses oreillers, l'air innocent, et il me dit : « J'étais sage, p'pa. Je me reposais. » Je l'embrassai donc encore une fois en lui souhaitant bonne nuit et retournai à mon livre.

Mais je ne pouvais me concentrer sur ma lecture, aussi fermai-je le livre et allai-je me coucher. Je savais que je ne dormirais pas, mais je dus dormir quand même — et rêver — car lorsque je repris la notion des choses, c'était le matin et Mary était penchée sur moi, l'air soucieuse. Mes draps étaient trempés de transpiration et Mary me dit qu'elle avait essayé en vain de me réveiller et que j'avais dû faire encore une petite crise de paludisme.

Je mentis en lui disant que c'était probablement cela et je me levai, pris une douche et me préparai à prendre mon petit déjeuner. J'avais l'impression d'avoir été retourné comme un gant.

Des lambeaux de mon rêve passaient et repassaient dans mon esprit. Des choses stupides. Comme par exemple un bébé tigre qui n'était plus un bébé — et plus un tigre non plus. Ou bien Sandy, debout sur un monticule, les bras levés au ciel et chantant d'une voix étrangement profonde pour un enfant. Et d'autres voix, également étranges et profondes et qui répondaient en écho. Et la voix de Sandy...

Cette même voix me dit : « Bonjour, p'pa ! » comme mon fils entrait et s'asseyait pour déjeuner. Il me lança un regard comme s'il y avait entre nous un secret — quelque secret qui n'avait rien de plaisant — et malgré tous mes efforts pour me rappeler le reste du rêve, celui-ci se brouilla, s'estompa et disparut complètement et il ne resta plus que Sandy, assis là, avec une expression de soulagement sur le visage. Et alors...

— « Ponnsey ! Ponnsey, viens ici tout de suite, tu m'entends ? » entendis-je dans l'impasse.

Sandy me regarda puis baissa la tête dans son porridge.

— « Ponnsey ! Je vais te flanquer une fessée si tu ne viens pas... » criait la voix. Il y eut un bruit confus au-dehors, une sorte de gémissement et de hurlement confondus, et : « Sors de ces buissons, petit sacripant, tu vas recevoir une de ces tripotées ! » Des pas résonnant avec décision au dehors, un cri de protestation et le claquement de la contre-porte.

Que puis-je dire ? Que je me sentis soulagé ? Dépité ? Que, peut-être, j'espérais que Ponnsey ne serait pas là ce matin ? Non. C'était du dépit. Une sorte de dépit mêlé de découragement, parce qu'il est plutôt extravagant d'espérer voir disparaître quelqu'un le matin sur la foi d'un rêve à demi oublié et que tout semblait indiquer que les Hadley resteraient nos voisins pendant un bon bout de temps.

Oui, c'était du dépit. Qu'avais-je espéré ?

C'est à ce moment que Sandy fit le tour de la table pour venir glisser sa main dans la mienne et la presser tout en fixant sur moi un regard plein de gravité.

— « T'en fais pas, p'pa... tout va s'arranger. »

D'accord. J'admets que c'est idiot. Mais je me sentis étrangement *soulagé* et le jour me sembla tout à coup ensoleillé, bien qu'un bruit de voix nasales, de guitares, de chansons et de braillements filtrât encore à travers la porte en toile métallique.

Des choses commencèrent alors à arriver, chez les Hadley. Ponnsey se cassa le bras en tombant et dut garder la chambre. Le premier jour, deux carreaux furent cassés chez eux.

L'oncle Jed se mit à rater son coup quand il se mouchait dans ses doigts.

Il y eut un commencement d'incendie dans lequel tous les illustrés de l'oncle Jed furent détruits, bien que rien d'autre n'eût à souffrir.

La baignoire déborda et gâcha le beau linoléum que les Hadley avaient dans leur living-room.

Quinze jours plus tard, un grand remue-ménage se fit dans la ruelle. Les Hadley allaient et venaient au pas de course, chargeant tous leurs trésors sur une vieille remorque branlante et non couverte. L'opération faisait un fameux bruit. Mais c'était une *agréable* sorte de bruit.

Finalement, la dernière corde fut nouée, la dernière statuette de plâtre calée en place et la famille s'entassa dans le véhicule, en grommelant et en grimaçant. J'entendis quelque chose comme « Californie ».

La dernière vision que nous eûmes des Hadley fut celle de l'arrière de la remorque cahotant dans la ruelle sur ses ressorts cassés, avec le poste de télévision à grand écran tressautant dangereusement au sommet de toute la fichue cargaison.

Je sortis dans la ruelle, savourant cet heureux moment, et bientôt je sentis une petite main se glisser dans la mienne.

— « Tu vois, p'pa ? Je t'avais bien dit de pas t'en faire. »

Sandy me fit un large sourire que je lui rendis et nous restâmes un instant immobiles, nous laissant envahir par une douce sensation de bien-être.

— « Tu vois, » dit Sandy tandis que nous regagnions la maison, « le feu, ça se combat avec le feu. »

J'éclatai de rire et il leva la tête vers moi en fronçant les sourcils.

— « C'est vrai. On a ce qu'il faut pour se défendre. »

Il gravit les marches en sautillant devant moi et quand j'entrai à la maison, il était dans sa chambre, s'amusant avec ses jouets comme si de rien n'était.

Et voilà ! Tout est parfait maintenant. Il y a pas mal à faire pour remettre à neuf la maison d'à côté et c'est pourquoi elle est encore libre, mais nous n'avons pas besoin de nous tourmenter au sujet des prochains locataires. Sandy s'en occupera et fera en sorte qu'ils conviennent. Nous n'avons aucun tracas à nous faire... aussi longtemps qu'il sera d'âge à avoir un tigre pour compagnon.

*(Traduit par Roger Durand.)*



# *Les cerceaux*

**par MICHEL EHRWEIN**

*En quelques pages elliptiques et avec une phrase finale qui remet subtilement en question toute son histoire (car il faut bien* savoir *marcher avant de pouvoir voler), Michel Ehrwein nous ouvre des perspectives insoupçonnées sur une manie à la mode en* 1959. (1)



« MERVEILLEUX ! » dit le Martien.

Il agrippait à deux mains le rebord de la balustrade, et se penchait sur les lames qui, dix mètres plus bas, se brisaient sur les rochers.

« *Nous n'avons pas cela chez nous,* » songea-t-il.

... A l'image des vagues se superposa dans l'esprit de Jacques celle d'une grève immense, d'un sable rouge que venaient lécher les minuscules ondulations d'une eau grise, boueuse. Il sentit dans sa bouche un goût qui n'était pas celui du sel, huma une brise chargée d'une odeur autre que celle du varech... Le paysage changea, se barra d'un mur de rochers bruns étonnamment fendillés dont les éboulis bornaient une plaine de lichens jaunâtres, qui fit place un instant, en de profondes vallées ombragées, à une verdure parcimonieuse piquetée de buissons maigriots.

Comme un rideau qu'une main tire, la vision disparut. Le vent rabattait sur eux les embruns et les repoussait en arrière, vers la muraille rocheuse d'où saillait l'étroite plate-forme où ils se trouvaient. Serrant plus fortement la rambarde, Il-Ra balaya l'horizon du regard...

Dans le ciel, un point sombre qui montait au-dessus de la pointe opposée attira son attention. Il grossissait, se rapprochait...

— « Des jeunes filles qui reviennent de la plage, » répondit Jacques à la muette interrogation de son compagnon.

Il-Ra sourit.

— « Votre vue est perçante, cher ami, plus perçante que la mienne. »

Le gracieux essaim fut bientôt au-dessus d'eux ; il piqua soudain, au milieu des rires, et Il-Ra put distinguer chaque trait des visages comme les jeunes filles passaient tout près.

— « Venez ! Venez avec nous ! » criaient-elles à son intention, moqueuses.

Il leva ses bras maigres en signe d'impuissance et les regarda s'éloigner, après une dernière volte. Le soleil dotait de mille reflets les maillots qui moulaient les jeunes corps.

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « Fiction » : « *La harpe* » (nº 53); « *Les billes* » (nº 61); « *L'heure du départ* » (nº spécial hors série).

— « Désirez-vous passer tout l'après-midi ici ? » fit Jacques.

Ils reprirent le chemin étroit et périlleux par lequel ils étaient venus. le Martien devant, soutenu invisiblement par Jacques dans les passages difficiles où son pied hésitait.

La « bulle » les attendait. C'est ainsi qu'Il-Ra avait surnommé cet étrange véhicule sans moteur. Comme ils approchaient, la paroi transparente se fendit, s'écarta devant eux, pour se refermer sur leurs talons.

*
* *

Ils se baignèrent tout au bout de la grande plage, se séchèrent sur le sable. Jacques s'amusait à bombarder Il-Ra de coquillages qui, sur son injonction muette, s'envolaient et décrivaient une lente parabole avant de retomber.

— « Je n'ai jamais vraiment bien compris, » dit le Martien. « Comment faites-vous ? »

Jacques ne répondit pas, mais un morceau de bois abandonné par le flot, blanchi, dépouillé de l'écorce et de l'aubier, virevolta autour d'eux avant d'aller se jeter comme un trait dans la mer où il *s'enfonça* dans une gerbe d'éclaboussures.

— « Mais encore ? » demanda le Martien.

Jacques soutint le regard des beaux yeux bruns.

— « Je le *pense,* » fit-il. « Je commande aux objets de se déplacer, je commande à mon corps de s'élever dans les airs, et il le fait. Je pense à vous, je m'interroge : « Quelles sont ses pensées ? », et leur écho résonne dans ma tête, *je vois* les plaines de Mars, j'entends le crissement du sable sous les pas, le son de la voix de vos compatriotes, je *sens* des odeurs que l'on ne respire que là-bas. C'est tout. C'est pour moi aussi naturel que de respirer, de parler, de marcher. » Il contempla la paume de ses deux mains, désormais à l'abri de tout contact trop rude. « Plus naturel, même, parfois. »

— « Et tout cela à cause d'un cerceau, » émit lentement Il-Ra.

— « Mais quel cerceau ! C'est le tapis magique, la lampe d'Aladin, le Sésame-ouvre-toi des vieux contes dont riaient nos ancêtres, la baguette magique de leurs fées et l'anneau de leurs bons génies ! Regardez là-bas. »

Il désignait de l'index mi-plié un groupe agité et piaillant, à une certaine distance de là.

— « Excusez-moi, » fit Il-Ra, « mais je n'ai pas aussi bonne vue que vous et... »

Il se sentit ceinturé par une force invisible et entraîné à la suite de Jacques, leurs pieds rasant les ondulations du sable tiède. Ils atteignirent la foule des baigneurs étendus, se mêlèrent à eux, se laissèrent choir sur le sable. Une dizaine d'enfants se contorsionnaient en cadence, un cerceau tournoyant autour des reins, sous l'œil de leurs parents dont la vigilance se trahissait parfois par des mouvements insolites du mince cercle qui, mal contrôlé par un exécutant encore malhabile et glissant en vrille le long des cuisses, était alors stoppé à quelques centimètres du sol et remis en place par une main invisible.

Jacques considéra le groupe d'un œil appréciateur.

— « Ce sont encore des débutants, » constata-t-il. « Ils en ont encore bien pour un an !... »

— « Si longtemps que cela ? » s'étonna Il-Ra, détachant son regard des anneaux aux couleurs vives qui semblaient le fasciner. « Je croyais qu'il ne s'agissait, en somme, que de développer des facultés existantes et... en sommeil ? »

Un cerceau toucha le sable, puis rebondit jusqu'aux hanches de la petite fille qui l'avait laissé tomber...

— « Comme la marche, mon cher, comme la marche ! Tous les hommes peuvent marcher, mais ils doivent apprendre peu à peu, et cela demande des mois ! Comme pour parler ! Comme pour écrire ! Dès que nos enfants tiennent à peu près sur leurs jambes, nous leur apprenons à se servir d'un cerceau et, après un an, un an et demi de pratique journalière, le résultat est atteint : ils volent en l'air, déplacent les objets à distance, lisent dans les cerveaux ou ferment leurs pensées aux indiscrets... Et cette découverte est un effet du hasard, songez-y ! C'était au siècle dernier, vers la fin des années cinquante. La mode vint d'Amérique, comme tant d'autres à cette époque décadente. Il était du dernier *moderne* alors de remuer les fesses avec le prétexte d'un cerceau. Ce fut un engouement, un rush, une manie... qui ne dura, ou plutôt faillit ne durer que deux ou trois ans. Une autre excentricité (si j'ose dire) s'apprêtait à détrôner celle-ci, quand le premier *cas* apparut ou, plus vraisemblablement, fut rendu public. Un garçon de Philadelphie, je crois, qui s'envola un beau jour en plein milieu d'une cour d'école. Comme si cela avait été un signal attendu, une épidémie se déclara, balaya l'Amérique, puis l'Europe, puis les autres régions du monde qu'avait gagnées la rage du cerceau... Vous dites ? »

— « Je pensais simplement, » fit Il-Ra. « Comment se fait-il que la... chose mit, comme vous le dites, deux ou trois ans à se manifester, alors que maintenant, en un an... ? »

— « C'étaient des adultes, Il-Ra, ou, au mieux, des enfants déjà âgés d'une dizaine d'années. Les facultés latentes en eux à leur naissance s'étaient atrophiées, et il leur fallut beaucoup plus de temps pour se réveiller qu'il n'en faut maintenant à celles de nos bambins ! »

— « Evidemment ! »

— « Et qui est-ce qui a fait une drôle de tête, hein ? Ce sont nos savants, nos médecins, nos biologistes, quand ils ont découvert la fonction véritable du plexus solaire, qu'il ne peut remplir que s'il est fortifié, développé par de patients efforts et des exercices physiques gradués et répétés, et, en tout premier lieu, par celui qui consiste à faire tourner un cerceau autour de la taille sans l'aide des mains. C'est tout un entraînement, toute une étude, maintenant : nous voilà loin du snobisme des premiers temps ! »

... Une horde indistincte perçait les brumes, s'ordonnait autour d'un maigre feu, vibrait en cadence...

— « Oui, vos ancêtres, comme les nôtres, connaissaient ces danses, Il-Ra. Je pense qu'il en a été de même pour eux que pour nous : ils ont cessé d'établir un rapport entre elles et leurs pouvoirs, ils les ont abandon-

nées et ceux-ci se sont éteints sans qu'ils en sachent la raison. Ainsi amoindris, n'ayant plus que leurs mains et un cerceau infirme, ils ont lentement édifié ce que nous appelons la « civilisation ». Certains, alors nommés par les autres « sauvages », les ont encore longtemps pratiquées, mais déformées, dépouillées de tout caractère utilitaire, puis y ont renoncé, découragés, vaincus par eux-mêmes plus encore que par la civilisation envahissante. Il n'a subsisté de tout cela qu'un vieux fonds de magie et de légendes, de souvenirs confus... » .

***

Ils regagnèrent la bulle à pas lents. Le pied de Jacques projeta quelques grains de sable sur le visage d'un bébé endormi. La mère les ôta avec la douceur d'un souffle.

— « Pourquoi marcher ? » songea-t-elle. « *Pourquoi LUI apprendre à marcher ?* »

---

■ ***Grands Prix de l'Humour Noir 1959.***

Les Grands Prix de l'Humour Noir : Xavier Forneret destiné à une œuvre littéraire, et Grandville destiné à une œuvre graphique, seront décernés à Paris, la veille de la Toussaint, à l'occasion du 150ᵉ anniversaire de la naissance du petit romantique bourguignon Xavier Forneret.

Pour y participer, il est indispensable de faire preuve d'une ***conception amère et buslesque de l'existence.***

Tous renseignements contre un timbre, à Jean Maton, 14, rue Paul-Lemesle, à Orléans (Loiret).

Le Grand Prix de l'Humour Noir Xavier Forneret a été fondé en 1954 à Dijon par Tristan Maya, à l'occasion du 70ᵉ anniversaire de la mort du petit romantique bourguignon Xavier Forneret (1809-1884), surnommé l'Homme Noir et considéré par les Surréalistes comme le véritable ancêtre de l'Humour Noir. Ses lauréats furent : Roger Rabiniaux, Jean Duperray, Ambrose Bierce, René de Obaldia et Léo Malet.

Le Grand Prix de l'Humour Noir Grandville a été fondé en 1957 à Paris par Tristion Maya, à l'occasion du 110ᵉ anniversaire de la mort du dessinateur lorrain Jean-Ignace-Isidore Gerard dit Grandville (1803-1847). Ses lauréats furent : Maurice Siné et Félix Labisse.

■ ***La science-fiction a toujours raison.***

Lorsque ***« Fiction »*** a publié dans son numéro 13 une nouvelle intitulée ***« La fin des haricots »***, par R. Bretnor, nous ne nous attendions pas à la voir se réaliser... Car il s'agissait dans cette nouvelle de la libération de l'énergie nucléaire à partir du modeste haricot ! Or ***« France et Vie »*** d'avril nous apprend que le Professeur Baranger, de l'Ecole Polytechnique (qui n'est pas un inconnu pour nos lecteurs : voir ***« Fiction »*** n° 65) a justement réalisé la même expérience fantastique !...

# Mr. Milton se met aux vers

(*Mr. Milton's gift*)

**par ROBERT ARTHUR**

*Robert Arthur, qui créa une des émissions les plus populaires de la radio américaine,* « Le mystérieux voyageur », *nous présente aujourd'hui une de ses histoires humoristiques agréablement fantastiques, racontées dans un club anglo-saxon* (1). *On y apprend que le don de faire de la poésie et célui de faire de l'argent, en général incompatibles, peuvent cependant se trouver réunis chez un même individu, mais avec quelles catastrophiques conséquences !*



C'EST aujourd'hui mon anniversaire (déclara Murchison Morks), et ça me rappelle justement une histoire que je pourrais vous raconter si je ne me sentais pas le gosier un peu sec... Merci, je veux bien. Ce sera un double-scotch avec un doigt de soda — rien qu'un...

Aaaah... Pour en revenir à cette histoire, elle aura le mérite de répondre à une question que vous vous êtes probablement maintes fois posée — et même si certains faits vous semblent un brin surprenants, vous verrez à la fin qu'elle constitue la seule explication possible.

Le héros de l'aventure, Horace Milton, avait trente-trois ans à l'époque : un brave garçon, bien tranquille, se mêlant uniquement de ses affaires, et qui était depuis huit ans l'époux follement épris de la très jolie Martha. Il besognait comme comptable pour un certain Mr. Springer, un bourreau de travail qui le retenait souvent sur ses livres jusqu'à une heure avancée.

Le soir en question, Mr. Springer avait gardé Horace beaucoup plus tard que d'habitude. Or, c'était également l'anniversaire de Martha, et ce fut la seule raison qui amena Milton à pénétrer dans « LA VIEILLE BROCANTE AUX SOUHAITS » : il désirait trouver un cadeau pour Martha. Jusqu'alors il avait toujours ignoré l'existence de cette boutique, mais il regagnait ses pénates par un itinéraire différent de l'accoutumée — et elle se trouvait là, sur son chemin, entre un terrain vague et un entrepôt.

A l'exception d'une faible lumière jaunâtre, on n'y voyait goutte. La lumière filtrait parcimonieusement à travers une vitrine poussiéreuse, permettant tout juste de deviner l'enseigne peinte sur le verre : « LA VIEILLE BROCANTE AUX SOUHAITS ». C'était du reste ce qui avait arrêté Horace au passage. Même pour une « brocante », son aspect laissait à désirer. Mais notre homme se trouvait presque rendu chez lui, Martha devait attendre

(1) Nous en avons déjà publié une dans notre numéro 60 : « *Un caractère négatif* ».

un gentil cadeau, les autres magasins du quartier étaient fermés — bref, Horace se décida à franchir le seuil de la boutique.

A peine entré, toutefois, il conclut qu'il s'était fourvoyé. Vue de l'intérieur, la boutique ressemblait moins à une « brocante à souhaits » qu'à l'antre d'un chiffonnier.

On distinguait dans un coin ce qui paraissait être un gros œuf, de la dimension d'une bourriche, au-dessus de quoi pendait une paire de vieilles pantoufles dont les talons étaient munis de petites ailes. Horace aurait juré qu'il venait de voir ces ailes s'agiter, mais ce n'était évidemment qu'une illusion née des ombres que faisait danser l'antique quinquet à huile accroché au plafond.

Il y avait bien d'autres choses encore, mais Milton ne put savoir au juste de quoi il s'agissait, car un riche assortiment de toiles d'araignées tapissait l'ensemble du bric-à-brac. Il en avait du reste suffisamment vu pour décider de porter sa clientèle ailleurs, quand un léger toussotement se fit entendre derrière lui.

Il se retourna d'un bloc et aperçut, de l'autre côté d'un long comptoir poussiéreux, le propriétaire de la boutique qui le regardait. Ce personnage ne devait guère mesurer plus d'un mètre vingt sous la toise, car ses yeux arrivaient à hauteur de l'estomac d'Horace. De bien drôles d'yeux, d'ailleurs. Immenses et tout ronds, ils brillaient d'un vif éclat jaune, comme ceux de ces diables lumineux que l'on fabrique avec une citrouille creuse. Ils animaient un visage tout en pointes, que le prolongement insolite de deux oreilles effilées faisait paraître encore plus exigu.

— « Bonsoir, Mr. Milton, » dit le petit homme, très aimable. Ses yeux clignèrent une fois, et la pointe d'une de ses oreilles remua. « Que puis-je pour votre service ? »

— « Euh... je jetais un coup d'œil, » marmonna Horace. « Je souhaiterais quelque chose pour ma femme, mais je ne vois rien qui puisse lui convenir. » Et il se mit en devoir de gagner la porte.

Toutefois, il n'y arriva pas — car un long bras mince venait de se tendre brusquement dans sa direction, s'allongeant comme s'il eût été de caoutchouc, l'attrapait par son manteau et le ramenait en arrière.

— « Voyons, monsieur ! » L'étrange personnage levait ses grands yeux brillants vers Horace. « Un souhait pour votre femme ? Mais parfaitement ! Est-ce une personne du genre horripilant ? Est-elle dépensière, bavarde, portée sur la lésine ? Ou bien êtes-vous fatigué d'elle, sans raison spéciale — ce qui est souvent le cas ? »

— « Mais... mais non, » bégaya Horace, « il n'est pas du tout question de cela. »

— « Peu importe, » rétorqua le petit homme en se frottant les mains avec un bruit rèche. « Cela ne regarde que vous. Nous avons ici tout ce que vous pouvez souhaiter. Sel d'antimoine, jus de ciguë, lacets de soie, essence de jusquiame — à vous de choisir ! Si toutefois vous me permettez un conseil, je ne saurais trop vous recommander ma Poudre de Perlimpinpin, Qualité Spéciale : un simple soupçon sur votre femme endormie — et aucun ennui par la suite ! »

— « Eh ! mais, pardon, » protesta Horace, indigné, « je ne désire rien de tout ça ! J'aime ma femme, moi. Elle se met un peu trop martel en tête pour me faire porter des bottes quand il fait mauvais temps, et elle pleure quand j'oublie sa fête ou son anniversaire — mais je n'ai aucune raison de me plaindre d'elle ! »

— « Prodigieux ! » Les yeux jaunes clignèrent deux fois. « Je ne me souviens pas d'un seul mari qui m'ait tenu un tel langage au cours des siècles ! Voilà qui demande réflexion. »

Et l'homme s'absorba dans une profonde méditation, durant plusieurs secondes, les yeux clos, son menton pointu dans une main. Puis il eut pour Horace un sourire épanoui :

« Mais bien sûr ! Vous souhaiteriez quelque chose qui soit pour votre femme un témoignage de votre affection ! Je m'étais trompé — et c'est bien naturel, car nous ne traitons d'ordinaire ce genre de souhaits qu'avec les jeunes mariés. Eh bien, dites-moi donc à quoi vous avez songé ? »

— « Oh... je souhaiterais quelque chose de très simple, » expliqua Horace, « quelque chose qui lui prouve mon amour en lui faisant plaisir... J'avais songé à un petit pot à crème en argent. »

— « Un petit pot à crème ? Mais, mon cher monsieur, je ne fais pas ce genre d'article ! Vous m'avez bien parlé de souhait, n'est-ce pas ? Eh bien, mais c'est de cela que je m'occupe, moi — de souhaits ! Allons, vous me donnerez bien une idée, voyons ? N'y a-t-il pas une chose que votre femme semble souhaiter le plus au monde ? Quelque chose dont elle soit particulièrement privée ? Ah ! soit dit en passant, appelez-moi donc Clarence : c'est mon nom. »

— « Ma foi... Mr. Clarence, » marmotta Milton, profondément ahuri, « ma femme désirerait surtout, je crois, que je me fasse un peu plus d'argent chaque mois. Je ne sais pas très bien m'y prendre pour solliciter une augmentation, et Mr. Springer est plutôt dur de conversation — alors, vous comprenez... »

— « Souhaiter faire de l'argent ! » Clarence se frotta les mains. « Allons, nous y voyons déjà plus clair ! Voilà ce qui lui plairait, hein ? Vous voir faire de l'argent ? »

— « Bien sûr, » acquiesça Horace, « mais c'est une chose qu'il me faudrait désirer à titre personnel, et... Attendez, je n'y suis plus. J'ai commencé par vous dire que je souhaitais acheter quelque chose pour ma femme... mais souhaiter faire un cadeau d'anniversaire et souhaiter se faire de l'argent, ça ne revient pas du tout au même. »

— « Bah ! Bah ! » répliqua Clarence, « un souhait est un souhait. Nous ne faisons ici qu'un seul article : l'article de qualité, garanti d'origine ! Et il va de soi que si vous réalisiez votre désir de faire de l'argent, votre femme ne pourrait mieux souhaiter pour son anniversaire. »

Horace sentait maintenant la tête lui tourner.

— « Mais comment lui expliquer que j'aie souhaité me faire... » Il poussa un gémissement. « Je ne me sens pas bien, il faut que je m'en aille. Vraiment. Je repasserai. »

Une nouvelle fois le bras jaillit vers Horace, et l'attrapa au revers de son manteau.

— « Fariboles ! » trancha le petit homme. « Tenez, avez-vous dix dollars ? »

— « Oui... » s'étrangla Horace, « oui, mais... »

— « En ce cas, marché conclu ! Topez ferme ! »

Il tendit une longue main fine, étrangement froide et sèche au toucher — et qu'Horace se trouva dans l'impossibilité de refuser. Alors, les yeux fermés, Clarence se mit à psalmodier :

*« Livres, shillings et deniers,*
*Dîmes, cents, dollars entiers,*
*Puisses-tu tout fabriquer,*
*Même s'il faut falsifier !*
*Abracadabra,*
*Et cætera. »*

« Et voilà ! » annonça le petit homme en rouvrant les yeux. « Ce sortilège suffit pour un souhait aussi facile à exaucer. Dix dollars, s'il vous plaît ? »

Tout éberlué, Horace produisit son portefeuille et compta l'argent.

— « Maintenant, » reprit Clarence, « vous avez droit à notre prime gratuite, offerte exceptionnellement cette année, le don gracieux à tout acheteur. Votre main encore une fois, je vous prie ? »

Milton fit mine de refuser, mais Clarence passa outre et de nouveau, paupières hermétiquement closes, il se mit à psalmodier :

*« Soir de Juin — Lune en son plein —*
*Pour ma belle — Tourterelle —*
*Soupir — Mourir.*
*Poète seras — Bientôt le sauras.*
*Abracadabra,*
*Et cætera. »*

Il rouvrit les yeux avec un sourire rayonnant :

« Et voilà ! Désormais, vous avez également le don de versification. C'est le seul qui m'a semblé convenir à vos noms. Horace et Milton ! Tous deux furent fameux en leur temps — et poètes. En tout cas, je suis très heureux de votre visite, vraiment. Je n'avais pas vu un seul chaland depuis je ne sais combien de temps, et j'étais presque décidé à fermer boutique pour m'installer ailleurs. Revenez me voir chaque fois que vous désirerez autre chose, j'ai ici le plus beau choix de l'hémisphère : bagout, musique, courage, double vue, optimisme, ponctualité — j'en passe, et des meilleurs ! Au plaisir de vous revoir, Mr. Milton ! »

Il y eut un rapide plongeon-révérence de la part du petit homme — et un instant plus tard Horace se retrouvait dans la rue, à se demander comment diable ce Clarence pouvait connaître son nom.

Il lui fallut d'ailleurs trois pâtés de maisons de distance pour reprendre vraiment ses esprits — trois pâtés de maisons, et aussi une station dans

un bar, histoire de s'en jeter un en vitesse (une seule bière, naturellement). Il décida de ne pas chercher à rentrer dans ses dix dollars, peu soucieux de reprendre contact avec le petit homme Clarence et la « VIEILLE BROCANTE AUX SOUHAITS ». Il n'en demeurait pas moins certain qu'il allait falloir cacher toute cette histoire à Martha.

Et lui trouver un cadeau.

*
* *

En fait, Horace n'eut pas de peine sur ce dernier point. Il y avait un magasin d'occasions tout à côté de chez lui, et il tomba sur le propriétaire au moment même où il bouclait la porte. Horace acheta donc le petit pot à crème en argent, et si bien astiqué qu'on n'aurait jamais cru qu'il avait déjà servi. Milton et le marchand furent toutefois légèrement surpris lorsque le premier eut demandé :

— « Je désire acheter un cadeau pour ma femme : pot d'argent ou sinon couteau à fine lame. »

Mais tous deux se bornèrent à un petit sourire forcé, mettant la chose sur le compte d'une pure coïncidence rythmique.

Où Horace commença à s'inquiéter, par contre, ce fut lorsqu'il offrit le petit pot à Martha, en ces termes tendres :

— « C'est un simple cadeau que je te fais, mon ange. J'espère qu'à tes yeux il n'aura rien d'étrange. Certes, ce petit pot n'est pas une folie, mais prouve que tu restes toujours ma chérie. »

Martha en demeura bouche bée — et lui, complètement abasourdi, se mit à l'unisson. Mais presque aussitôt Martha partit à rire en lui caressant la joue :

— « Tout-fou chéri, va ! Tu as même songé à joindre des vers à ton cadeau ! Je suis tellement heureuse que tu aies pensé à mon anniversaire ! Et je t'ai mijoté un bon petit dîner, exprès pour toi : rosbif, purée, petits pois, et une crème glacée pour dessert. »

Du coup, Horace donna libre cours à son enhousiasme :

— « Oh ! C'est là, ma chérie, un vrai festin de prince, mais peu fait pour m'aider à devenir plus mince ! Petits pois et purée... un rosbif délectable... Voilà qui donne faim, c'est à peine croyable ! Je sens que je m'en vais ce soir me voracer. Es-tu bien sûre, au moins, d'en avoir pris assez ? »

Le regard que lui dédia Martha fut bizarre — et la question qu'elle posa, lourde de soupçons :

— « Horace ? Est-ce que tu aurais bu ? »

— « Ivre ? » protesta-t-il. « Bien sûr que non, ma chère ! J'ai bu juste une simple bière ! »

— « Eh bien, tu as vraiment une drôle de façon de parler, ce soir. J'aimerais autant que tu t'arrêtes. »

— « Mais certainement, ma chérie... » Tout en parlant, Horace dépliait son journal et, à l'abri de cet écran, se calait dans son fauteuil préféré. « Ce n'était que taquinerie... »

Alors, plutôt que de risquer une autre rime, il se confina dans la page des sports. Mais son esprit n'y était pas du tout. Ses pensées retournaient

toutes à la « VIEILLE BROCANTE AUX SOUHAITS », et un affreux soupçon naissait en lui : se pouvait-il que Clarence ?... Mais non, c'était inimaginable ! Il se prit à murmurer :

— « Il ne peut pas, c'est impossible... me faire un coup aussi terrible... »

Puis, s'apercevant qu'il venait encore une fois de versifier, il prit le parti de serrer hermétiquement les lèvres.

Le repas fut pénible. Martha regardait son mari d'un drôle d'air — et de son côté, Horace réduisait ses réponses à de simples monosyllabes. Vers la fin du dîner, Martha était au bord des larmes. Elle affecta de faire disparaître le petit pot à crème en argent et alla se coucher dès la vaisselle expédiée, sans même souhaiter à son époux bonne nuit.

Horace ouvrit lugubrement les registres qu'il avait rapportés du bureau, dans le dessein d'y travailler. Il dévissa le capuchon de son superbe stylo suisse (cadeau de noces de Martha), un super-engin qui pouvait écrire noir, vert, bleu ou rouge à volonté. Jamais encore il n'avait vu son pareil autour de lui. Rien qu'à le sentir entre ses doigts, travailler était d'habitude un véritable plaisir. Mais pas ce soir-là. Ses pensées vagabondèrent.

Un moment donné il se surprit à manier les ciseaux de Martha, découpant sans but apparent de longs rectangles dans une feuille de papier à lettres. Derechef il fit effort pour se concentrer sur son travail, mais ses idées ne pouvaient décidément rester en place : elles revenaient toujours à « LA VIEILLE BROCANTE » et au petit homme Clarence, et Horace se demandait si, tout de même...

Et plus il ruminait les étranges événements de la soirée, plus il se trouvait abasourdi. Ses idées couraient, se bousculaient, dansaient la sarabande des souris-quand-le-chat-n'y-est-pas. Quand il retrouva enfin ses esprits, dans un sursaut, il s'aperçut qu'il était demeuré assis à ne rien faire un temps indéterminé, pendant que son stylo avait lui aussi battu la campagne, couvrant d'arabesques compliquées un des morceaux de papier qu'il avait découpés. Autant valait aller se coucher.

*
* *

Le lendemain, au petit déjeuner, la journée ne débuta pas aussi bien que de coutume — et pourtant Horace arrivait à table une excuse fleurie sur les lèvres :

— « Bonjour, bonjour, mon tendre cœur ! As-tu, j'espère, bien dormi ? Le temps paraît s'être éclairci. Et ton café... Mmm... quelle odeur ! »

Le sourire que Martha esquissait disparut de son frais minois. Les lèvres de la pauvrette se crispèrent, et pour toute réponse, une larme perla au coin de sa paupière.

Horace expédia café et tartines grillées, rafla chapeau et serviette, et se dirigea vers la porte. Comme il se retournait, selon la coutume, pour lui envoyer un baiser du doigt, Martha dit alors :

— « Faut-il vraiment que tu ailles travailler aujourd'hui, Horace ?

Enfin... je veux dire, il se pourrait que tu sois malade, et tu ferais peut-être mieux de voir le Docteur Phelps. Je croyais à une simple taquinerie de ta part, mais. . »

Très digne, il répondit :

— « Je ne souffre de rien, je me sens florissant, et je n'ai nul besoin d'absorber un calmant. Désolé d'avoir pu te causer du chagrin : mais tu ne saurais me comprendre. Me voici en retard un brin ! Excuse-moi : Springer a horreur de m'attendre. »

Et il se hâta de prendre la porte, cependant qu'un nouveau déluge noyait les yeux bleus de Martha. C'était affreux de la torturer à ce point — mais en admettant qu'il lui ait dit la vérité, n'aurait-elle pas alors été persuadée qu'il perdait les pédales, et ne se serait-elle pas fait deux fois plus d'idées noires ?

Dès qu'il fut arrivé au bureau, il entreprit d'oublier ses ennuis dans un travail acharné. Mais à peine avait-il ouvert ses registres que le téléphone sonna. C'était Martha :

— « Horace, mon grand chéri ! » soupirait-elle d'une voix tendre. « Si tu savais comme j'ai honte de m'être mise en colère contre toi... Mais aussi, quelle drôle de façon de me faire un si merveilleux cadeau ! »

Estomaqué, Horace ne put que demander :

— « Quoi ? Que... que dis-tu ? Répète, veux-tu ? »

— « Je dis que tu es un amour de l'avoir laissé sur le buffet pour que je l'y trouve après ton départ. Tu m'as fait voir combien j'ai été méchante, et toi si bon ! Je ne peux pas t'en dire plus maintenant, je file en ville ! »

Elle raccrocha, et Horace se passa une main sur le front. Il ne comprenait strictement rien aux paroles de Martha, mais ce n'était guère le moment d'y réfléchir : il avait du pain sur la planche, et Mr. Springer demanderait à voir les registres dès son arrivée. Horace se mit donc à l'ouvrage. Cette fois la chance fut avec lui : les totaux s'équilibrèrent facilement, et Mr. Springer n'apparut qu'aux environs de midi. Horace avait déjà terminé sa mise à jour des livres. Il demeurait assis, rêvant tout éveillé et laissant son stylo vagabonder lui aussi. Il bâtissait des châteaux en Espagne. Le jour viendrait où il se ferait de l'argent. Il devenait riche, et son premier soin était de partir avec Martha pour une seconde lune de miel. Ils faisaient le tour du monde, puis...

— « Milton ! »

Horace tressauta sur place. Mr. Springer en personne était debout à côté de lui, le dominant de toute sa hauteur, son long visage de poisson virant au rouge :

— « Cela fait cinq minutes que je vous appelle ! »

Horace rassembla ses registres en balbutiant :

— « Monsieur... vous prie de m'excuser. Je ne pensais pas traînasser... »

Suivi de Milton, l'important personnage regagna son sanctuaire, où Horace se borna à rester assis plusieurs minutes durant, pendant que son patron feuilletait les livres en émettant un grognement de loin en loin. Bientôt toutefois, Mr. Springer s'arrêta sur un article :

— « Willis et Cie... » grommela-t-il. « Pourquoi cet escompte de trois mille dollars en leur faveur ? »

Horace débita, sans réfléchir :

— « Je peux l'expliquer aisément, car c'est un simple cas de dédommagement — suite d'accident ferroviaire, où l'un de nos wagons fut réduit en poussière. La compagnie ayant remboursé le dégât, nous payâmes Willis et nul n'en fit un plat. »

— « Quoi ? » Les mâchoires de Mr. Springer béèrent. « Mais qu'est-ce que vous avez, Milton ? Auriez-vous bu ? »

— « Non, monsieur... » bégaya Horace — et il se tut avant d'avoir trouvé la rime.

— « En voilà une façon de parler ! »

Sur ce, Mr. Springer continua d'éplucher les livres, non sans glisser de temps en temps, du coin de l'œil, un regard méfiant vers Horace. Enfin il arriva au dernier feuillet.

— « Parfait, Milton, je... » commença-t-il — et sa bouche s'ouvrit, encore plus grande que la première fois. Les yeux en soucoupes, il regardait fixement la dernière page. Horace jeta un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule...

... Collé tout au bas du feuillet, il y avait un billet de cent dollars.

Ou plutôt non, pas collé : bel et bien dessiné ! Un seul côté du billet, naturellement — celui qui portait l'effigie de Benjamin Franklin. Mais sans aucun doute, il n'en avait pas moins l'air authentique.

Les yeux exorbités, Mr. Springer essaya d'abord de décoller les cent dollars. Puis il promena les doigts sur toute sa surface, et comprit enfin que la coupure faisait véritablement partie intégrante de la page.

— « Milton ! » rugit-il. « Qu'est-ce que cela signifie ? »

Il y eut, dans le gosier d'Horace, une boule qui se coinçait péniblement. Car il se rappelait, maintenant : il avait griffonné à l'aveuglette sur ce papier, tout en bâtissant ses châteaux en Espagne — et c'était à ce moment-là qu'il avait dû dessiner le billet. Seulement il s'agissait bel et bien d'un fac-simile parfait, où rien ne manquait — rien, pas le moindre paraphe — quoiqu'il l'eût dessiné au stylo !

— « Mais... je l'ignore absolument, » bégaya-t-il. « Il... il n'était pas là avant... »

Il ne sut jamais ce que Springer lui aurait répondu, car au même instant la porte du bureau s'ouvrit brusquement pour livrer passage à miss Perkins, la réceptionniste. Et miss Perkins semblait terrifiée.

— « Monsieur, il y a là deux messieurs qui veulent voir Mr. Milton, et... »

Mais les messieurs en question n'avaient pas attendu. Ils entraient sans cérémonie derrière miss Perkins — deux grands costauds taillés en armoires, avec des yeux de fouine et des mâchoires de bouledogues :

— « Service du Trésor, » annonça l'un d'eux. « Nous voulons parler à Horace Milton. On vient de piquer sa femme en train de passer un faux billet de cent dollars. Elle prétend qu'il le lui avait donné. »

— « En vérité ? » fit Mr. Springer. « Eh bien, voilà votre homme ! J'ai toujours pensé qu'il avait une tête de malfaiteur. Maintenant je vous prie de m'excuser — le temps que j'ordonne à mes experts de revoir tous ses comptes, de A jusqu'à Z. »

*
* *

Si bien qu'en un rien de temps Horace se trouva dans le pétrin jusqu'au cou, et complètement désemparé. Il va de soi que les deux flics n'allèrent pas le balancer comme ça, tout de go, au fond d'un cachot. Ils commencèrent par l'emmener dans un grand bâtiment sinistre — et là, il retrouva une Martha toute sanglotante.

— « Oh ! Horace... » gémit-elle. « Pourquoi as-tu fait cela ? Je t'ai dit que je désirais de jolies choses, mais je ne te demandais pas de devenir un faussaire. J'étais heureuse comme ça, pour sûr ! »

Et elle se remit à pleurer.

Après quoi, les deux gros méchants aux yeux de fouine se relayèrent pour interroger Milton. Mais Horace avait beau vouloir tout leur expliquer — le petit homme Clarence, la « VIEILLE BROCANTE » — à chaque tentative, sa bouche s'ouvrait sur une kyrielle de rimes sonores. Bref, vous pouvez imaginer le résultat.

— « Nous sommes tombés sur un cinglé ! » finit par dire l'un des costauds, écœuré. « Il n'y a aucune « BROCANTE AUX SOUHAITS » dans l'annuaire téléphonique, et nos gars n'ont pu dénicher aucune boutique de ce nom dans le secteur indiqué. Ce type va nous flanquer la migraine plus sûrement qu'un litre de bourbon. Mets-le en cabane avec 24 heures pour réfléchir. On reprendra l'interrogatoire après. Je sens que les horribles vers qu'il me dégoise me rendent maboul ! »

Ils lui permirent une dernière entrevue avec Martha avant de l'emmener.

— « Tout est ma faute, mon chéri, c'est pour moi que tu as fait tout cela ! ». Martha sanglotait, se cramponnait à Horace, et ses larmes détrempaient les plis de son veston. « Mais peu m'importe ce que tu as fait, je t'aime, je resterai à tes côtés. S'il le faut, je te suivrai jusqu'à Alcatraz ! Mortimer Flugle, l'avocat d'assises, est le cousin du mari de ma sœur, et je vais sur-le-champ lui demander de s'occuper de toi. »

Cette preuve d'amour que lui donnait Martha remonta Horace pour un temps. Mais quand il se retrouva seul dans une cellule aux murs nus, son moral retomba au trente-sixième dessous. Il était en plein marasme, il s'en rendait bien compte.

La veille au soir, il avait griffonné avec son stylo sur une feuille de papier — mais le diable, c'est qu'il n'avait pas fait de simples arabesques : à son insu, sa main avait dessiné à la perfection un billet de cent dollars.

Au bureau, ensuite, il s'était de nouveau abandonné à ses rêveries tout en griffonnant — et cette fois, sa main avait reproduit une seule face du même type de billet sur le registre de Mr. Springer. Tout cela, à cause de cette incantation saugrenue que le petit homme Clarence avait psalmodiée le soir précédent :

« *Livres, shillings et deniers,*
*Dîmes, cents, dollars entiers,*
*Puisses-tu tout fabriquer,*
*Même s'il faut falsifier...* »

— « Ohé, Milton ! » C'était la voix du surveillant qui l'appelait. « Une visite pour vous. Votre bavard. Dix minutes, Maître. »

La porte de la cellule s'ouvrit, se referma, et Horace se trouva en tête à tête avec le cousin du mari de la sœur de Martha. Grand et puissamment ventru, Mortimer Flugle avait un quadruple menton, et son visage rose était agrémenté de lunettes à fine monture noire. Il ne se contentait pas de respirer la bienveillance, il l'irradiait.

— « Eh bien, Milton, eh bien ? Faux billets, hein ? Et des faux bougrement habiles, me suis-je laissé dire. Bon ! Si vous m'expliquiez la chose un peu ? »

Horace eut un haussement d'épaules et un soupir lugubres :

— « C'est un don que j'ai acheté... pour être riche à volonté. Mais je n'aurais pas dû m'y fier, car cet argent est versifié... Non, je veux dire « falsifié », Non, je... »

Il s'interrompit, car Flugle le regardait fixement avec une expression bizarre.

— « Vous êtes tout sens dessus dessous, » susurra l'avocat d'une voix apaisante. « Voyons, si vous essayiez encore une fois, en reprenant depuis le début ? »

Horace aspira une ample gorgée d'air :

— « Je voulais acheter pour ma femme un cadeau... quelque chose de bien, qui lui semblerait beau. Et n'ayant pas voulu revenir les mains vides, je fus pris par malheur à ce piège perfide. Clarence m'avait dit : « Vous serez milliardaire, » mais je ne pensais pas devenir un faussaire... »

Il s'interrompit derechef : Mortimer Flugle s'écartait de lui à reculons.

— « C'est bon, Milton, c'est tout à fait très bien, » dit-il précipitamment. « Vous êtes bouleversé, cela va de soi... Voyons, si je comprends bien, vous prétendez avoir dessiné ce faux billet avec votre stylo. Et si vous me montriez comment vous avez fait, sans plus ? Cela me permettrait de savoir à quel point l'accusation est solide. Je vous ai justement apporté du papier aux dimensions exactes, et... »

La mine d'Horace lui coupa le sifflet.

« Oui... oui, bien sûr... » bafouilla-t-il, le dos collé contre la porte de la cellule. « Procédons alors de cette façon : vous me couchez toute l'histoire par écrit pendant que je vais faire un brin de causette avec les gardiens. Je reviendrai d'ici une demi-heure environ, et nous dresserons notre plan de campagne. »

Il lui mit de force quelques feuillets dans les mains, appela le surveillant et s'empressa de sortir. Horace ne lui en tint pas rigueur. Il prit son stylo. Ecrire ? Mais à quoi bon ? Qui consentirait à le croire ? Et à qui d'autre pouvait-il se confier ? Tout ce qu'il pouvait faire était de plaider coupable,

de partir pour Atlanta ou Leavenworth — voire Alcatraz... Pendant qu'il serait en prison, le sortilège cesserait peut-être...

... Il avait déjà accompli (en pensée) la moitié de sa peine, quand la porte s'ouvrit de nouveau sur Flugle.

— « Eh bien, ça y est ? On a tout mis ? » s'enquit-il en prenant la feuille oblongue des mains d'Horace. « Voyons donc rapidement... »

Le reste de sa phrase se perdit dans un son étranglé. Quelque chose qui ressemblait à « *Hourk !* ». Ses yeux écarquillés s'approchèrent tout près du papier — puis revinrent à Horace. Il respirait à grands coups.

— « Ainsi, c'est donc vrai ? Vous disiez un don, Milton, mais c'est bien plus qu'un don... c'est du génie, du pur génie ! »

— « De quoi voulez-vous parler, mon cher ? Pourquoi bramez-vous comme un cerf ? »

Ignorant l'insulte, l'avocat montra le papier :

— « Mais de ça, mon vieux, je veux parler de *ça* ! »

A la vue du feuillet, Horace devint légèrement vert. Pendant qu'il s'était abandonné à sa triste rêverie, il avait transformé en billet de cent dollars une des feuilles préparées par l'avocat !

Il tenta de le lui arracher des mains, mais Flugle empocha soigneusement la coupure :

— « Voyons, Milton, tranquillisez-vous, » ronronna-t-il. « Je n'en dirai mot à personne. En revanche, je vais vous faire immédiatement libérer sous caution, même si ça doit me coûter 25 000 dollars. Il faut que nous envisagions sérieusement comment tirer parti de ce don que vous possédez, Milton, il le faut ! »

Et c'est ainsi qu'une heure plus tard Horace Milton se retrouvait en plein centre de la ville, dans l'auto de Flugle. C'était l'avocat qui conduisait, et Horace n'aimait pas du tout l'éclat de son regard.

— « Je ne cherche pas à savoir comment vous faites, » disait Flugle. « Comment, à l'aide d'un simple stylo, vous pouvez reproduire en un clin d'œil un billet capable de mystifier les sbires du Trésor eux-mêmes — ça, c'est votre secret. Mais vous avez là un talent — que dis-je, un génie ! qui demande à être convenablement guidé.

» C'est la qualité du papier qui vous a trahi. Or, il se trouve précisément qu'un de mes autres clients a eu lui aussi de petits ennuis avec le Trésor. Mais lui, ce n'était pas à cause du papier, c'était le dessin...

» En ce cas, ai-je pensé, pourquoi ne vous mettrais-je pas tous deux en rapport ? Ce garçon dispose d'un très joli stock de papier, et vous... ma foi, vous avez ce qu'il faut pour lui donner quelque valeur. Je n'ai pas à savoir ce que vous ferez sur le plan professionnel une fois que je vous aurai présentés, mais je puis vous prédire une réussite extraordinaire. Et vous n'oublierez pas, j'espère, que c'est Mortimer Flugle qui vous a fait vous rencontrer.

» Quant à vos ennuis actuels, j'ai déjà prévu trois lignes de défense différentes, et nous pourrons toujours nous rabattre sur la thèse du dérangement cérébral. S'il le faut, nous n'aurons qu'à vous laisser

commencer l'histoire de votre petit homme Clarence. Ce sera du tout cuit ! »

Flugle posait une large main rassurante sur le bras d'Horace, mais à vrai dire celui-ci ne l'écoutait pas. L'auto venait en effet de s'engager dans une rue proche du domicile de Milton — une rue sale et mal éclairée — et notre héros apercevait soudain une boutique dont l'aspect lui semblait familier. Quand ils furent à sa hauteur, il sut qu'il ne se trompait pas : c'était bien l'enseigne peinte sur la vitrine — « LA VIEILLE BROCANTE AUX SOUHAITS » — et une seule lumière filtrait parcimonieusement de l'intérieur, à peine visible. Horace s'écria :

— « Stop, Flugle, c'est le magasin ! Freinez donc, Maître Pathelin ! »

— « Quoi ? » Surpris, l'avocat arrêtait sa voiture. « Qu'est-ce qu'il y a, Milton ? »

Horace ne s'attarda pas à lui faire des phrases — ou des vers. Il ouvrit la portière, et sauta sur le trottoir.

— « Milton ! » gémit plaintivement Flugle. « Revenez, Milton, j'ai payé votre caution de ma poche ! »

Mais Horace était déjà à mi-chemin de la boutique, porté par les ailes du désespoir. Il atteignit enfin « LA VIEILLE BROCANTE », entra en trombe, et ne s'arrêta pile qu'une fois dans l'obscurité poussiéreuse du magasin :

— « Clarence, montrez-vous, si vous ne voulez pas que je commence à faire ici le branle-bas ! »

Deux yeux de diable lumineux surgirent de derrière le comptoir et clignèrent l'un après l'autre à l'adresse du visiteur :

— « Bonsoir, » fit le petit homme Clarence. La pointe de son oreille droite remua deux fois. « Tiens, mais c'est Mr. Milton ! Un autre souhait, Mr. Milton ? Hélas ! Dire que vous tombez juste au moment où je ferme boutique pour m'installer ailleurs... »

— « Non, non, reprenez-les, » s'écria Horace, « c'est tout ce que je veux ! Je peux m'accommoder de vivre besogneux, mais débarrassez-moi du pouvoir infernal de ces rimes, de tous ces vers de carnaval, et de ces faux billets que je fais au stylo ! Je suis dans un gâchis qui n'est pas rigolo ! »

— « Je regrette, » répondit Clarence d'un ton ferme, « mais cela m'est impossible. Nous ne reprenons jamais un article vendu. Si je ne m'en tenais pas à cette règle, chacun chercherait toujours à récupérer son argent. Vous savez comme sont les gens — jamais contents. »

A ces mots l'excitation d'Horace ne fit que croître et embellir. Il essaya de faire comprendre à Clarence qu'il n'était pas venu réclamer son argent, mais qu'il désirait seulement rendre les dons reçus. Toutes ses explications fusaient en vers ronflants, en rimes sonores, et sous le coup de la déception il en arrivait presque à hurler. Il dut même se laisser aller à quelques paroles inconvenantes, car Clarence se redressa de toute sa petite taille en rétorquant qu'il lui était impossible de reprendre aucune marchandise : il fermait boutique pour manque de clientèle, il venait tout juste de finir ses emballages, et il ne lui restait plus la moindre place disponible dans ses caisses.

— « Je vais prospecter le XVI[e] siècle, » déclara-t-il. « Les gens y auront davantage confiance en mes articles. Personne ne m'a pris au sérieux, dans ce siècle où vous êtes — excepté vous, et encore, vous n'êtes pas content. Adieu donc, Mr. Milton ! »

Jetant un coup d'œil à la ronde, Horace put constater que le petit homme ne mentait pas : à l'exception de plusieurs caisses d'emballage déjà clouées, et d'une dernière que Clarence n'avait plus qu'à boucler, la boutique était vide. Alors Clarence se mit en devoir de clouer ce dernier couvercle. Plus désespéré que jamais, Horace se fit suppliant. Enfin il sut si bien plaider sa cause, et en vers tellement déchirants, que le petit homme s'amadoua :

— « Entendu, » dit-il, « je consens à échanger un de vos souhaits contre un autre à votre choix — et c'est bien pour vous êtes agréable ! Mais il m'est impossible de vous échanger les deux, encore moins de vous les reprendre. Vous êtes mon premier client depuis je ne sais quand, et si je me présente à la maison mère sans une seule vente à mon actif, je risque de ne pas obtenir une autre chance. C'est la seule transaction que je peux vous proposer, et en faisant une entorse aux règlements. A présent dites-moi le don auquel vous renoncez, et celui que vous souhaitez à sa place ? »

Horace n'eut même pas à tergiverser. Il déclara qu'il gardait la versification et rendait la falsification : quelles que soient en effet les pensées intimes des gens, on ne peut vous fourrer en prison pour la seule raison que vous vous exprimez en vers. Il formula ensuite le souhait qu'il voulait en échange, et Clarence lui prit la main en psalmodiant :

*Echanger n'est pas un vol.*
« *Pil pal, pol,*
*Abracadabra,*
*Et cætera.* »

« Voilà chose faite, » assura-t-il. « Et ne vous inquiétez pas de ce qui vous est arrivé aujourd'hui : du moment que le don cesse d'agir, ses effets cessent de même. Adieu, Mr. Milton. »

Quand Horace passa en justice, il n'existait plus la moindre preuve contre lui — rien qu'une feuille de papier strictement vierge dont personne n'aurait songé à admettre qu'elle avait pu être un faux billet de cent dollars.

Le juge prononça donc sa relaxe, non sans toutefois une sévère mercuriale préalable qu'il accepta sans piper mot. En fait, et dès l'instant où il était sorti de la « VIEILLE BROCANTE » pour la seconde fois, il n'avait guère ouvert la bouche que pour manger. Quoi qu'on lui dît, il se bornait à sourire pour toute réponse.

Il n'a plus éprouvé aucun ennui depuis lors, et il se peut même que vous le connaissiez : un garçon d'allure très sympathique, avec un brin de calvitie et une très séduisante épouse qui se charge à elle seule d'entretenir la conversation quand ils sortent ensemble. La raison de cette der-

nière particularité est que, lorsqu'il sut qu'il devait garder son lyrisme, Horace souhaita également le don de mutisme.

Et les deux vont assez bien ensemble — sauf à la maison, où Martha s'est pleinement accoutumée à l'entendre commenter les nouvelles du jour en couplets ou quatrains. En fait, écouter Horace analyser les chances de l'équipe de Brooklyn dans le championnat de base-ball ne manque pas de donner l'impression d'une certaine grandeur épique.

D'ailleurs Martha serait dans tous ses états s'il venait à changer, car elle a vite compris que ses talents pouvaient servir à des fins commerciales. Elle ne l'a donc pas laissé reprendre son état de comptable. Elle l'a orienté dans une nouvelle voie, si bien qu'il est en passe de devenir millionnaire.

*
* *

Quelle voie ? (Murchison Morks contemplait son verre vide. Quand celui-ci eut été de nouveau rempli, il nous regarda d'un œil étonné). Mais, je pensais que vous aviez deviné ! C'est en recevant ce matin une carte de souhaits pour mon anniversaire que je me suis rappelé l'aventure d'Horace. Vous connaissez bien ce genre de carte, voyons ? Cartes d'anniversaire, cartes de Noël, cartes pour la Fête des Mères, cartes pour les amoureux, et que sais-je encore ? Il vous est certainement arrivé plus d'une fois de vous demander qui diable pouvait bien composer les vers de mirliton qui y sont reproduits ?

Eh bien, c'est lui, Horace Milton ! La prochaine fois que vous recevrez une de ces cartes, vous n'aurez qu'à lire à haute voix le message qu'elle vous apporte. Vous comprendrez tout de suite que personne au monde ne saurait commettre de tels vers de son plein gré : il faut en posséder *le don.*

(Et de l'air d'un homme assoiffé d'avoir parlé, Morks vida son verre.)

(*Traduit par René Lathiere.*)



# Les prospecteurs

(*Wildcat*)

**par POUL ANDERSON**

*En guise de contraste avec la fantaisie de ses deux dernières histoires dans « Fiction »* (« Sus à la Salamandre » *et* « Les fauteurs de paix »), *voici un Poul Anderson dramatique et réaliste, que nous considérons personnellement comme exemplaire : un texte achevé, solide, qui semble indiquer que l'auteur est en voie de mûrir.*

*Un nouvel aspect du thème du voyage temporel dans la préhistoire, un pamphlet violent contre la société actuelle des États-Unis, le problème intime d'un homme qui se sent pris dans les rouages d'une organisation arbitraire, un paradoxe du temps à l'échelon planétaire en guise de conclusion, tels sont les principaux éléments qui fournissent la trame de ce récit par ailleurs remarquablement conté. Nous aimerions avoir l'avis de ceux qui en général n'aiment pas Poul Anderson.*



IL pleuvait encore. Une pluie chaude et lourde tombant d'un ciel invisible. L'air était poisseux d'humidité. Herries ne voyait rien, sinon la haute masse des derricks qui se découpait à un mille de là dans l'éblouissante lumière du projecteur, n'entendait rien, sinon le bruissement des pompes. Dans le lointain monta le hurlement d'un brontosaure dont le tonnerre roula longuement dans la nuit.

Les bottes de l'homme éveillaient un son caverneux à chaque pas. Sous le caban huilé, ses vêtements étaient à tordre tant ils étaient saturés de sueur, et la pluie qui ruisselait le long de son chapeau s'infiltrait sous son col. Il jura d'une voix lasse en posant le pied sur l'appontement.

De la lumière filtrait entre les jointures des panneaux détrempés de la cabine de l'allège. Herries vit juste à temps le cou reptilien se dresser au-dessus de la main courante pour se rabattre sur lui. Il recula, empoigna la Magnum qu'il portait à l'épaule. Avec un sifflement monstreux, le plésiosaure se laissa choir dans l'eau. Cela fit le bruit d'une pièce d'artillerie.

Herries épaula. La balle fit mouche, s'enfonça dans le corps allongé et luisant de la bête dont le cri rauque meurtrit les tympans du tireur.

Il y eut un tambourinement de pieds sur le wharf. C'étaient les deux gardes qui, lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de Herries, commencèrent à faire feu, visant l'eau noire. La porte de la cambuse s'ouvrit, dessinant un long rectangle jaune où se découpait une silhouette ; le bégaiement sénile d'une mitraillette s'égrena dans la nuit.

— « Ça va comme ça ! » brailla Herries. « Cessez le feu ! »

Le silence retomba. Pendant un instant, il n'y eut d'autre son que le crépitement mat de l'averse. Puis, à distance, le brontosaure mugit encore et l'eau s'anima de claquements et de bouillonnements.

— « Il est parti, » dit Herries. « A moins que ses copains ne soient en train de lui récurer le cuir. » Une colère froide montait en lui, il empoigna le garde le plus proche par le revers de son vêtement : « Combien de fois faudra-t-il vous répéter qu'un porteur de grenades doit se tenir à proximité de chaque passerelle, hein ? »

— « Je suis désolé, monsieur. » Herries était corpulent ; l'autre levait vers lui un visage blanc d'effroi dans la lueur blême de l'électricité. « J'avais juste été jeter un coup d'œil jusqu'à la... »

— « Vous n'avez pas à quitter votre poste. Et si vous sautez, je m'en fous ! C'est quand même fort de café que vous ne sachiez pas encore que notre présence attire ces bestioles ! Elles ont déjà enlevé deux hommes sur ce chantier. Un peu plus, et, cette nuit, cela aurait fait trois. Si vous voyez quoi que ce soit qui vous paraisse suspect, vous dégoupillez une grenade et vous la flanquez dans l'eau, c'est compris ? Encore une négligence comme celle-là et je vous balance... Et puis, non ! » Il s'arrêta et un sourire dépourvu de gaieté distendit ses lèvres. « Ce n'est pas un châtiment assez grave, hein ? Une semaine au forage au régime du pain sec. »

Le second garde se rebiffa:

— « Attention, Mr. Herries ! On a des droits. Le syndicat... »

— « Votre précieux syndicat se trouve à cent millions d'années dans l'avenir, » aboya l'ingénieur. « Il a été spécifié que le travail était dangereux, que le personnel serait soumis à la loi martiale et que j'aurais tous pouvoirs pour faire respecter la discipline. C'est tout. Et tâchez de vous en souvenir. »

Il tourna les talons et s'élança le long de la traversine qui permettait d'accéder à l'allège. Ses pas résonnèrent sur le pont. Il ouvrit la porte de l'habitacle que les occupants avaient rabattue, le premier émoi passé, entra et retira son ciré.

Sous une ampoule déversant sa lumière crue, quatre hommes faisaient un poker. Dans la pièce, petite et en désordre, flottait une brume, moitié fumée de tabac, moitié brouillard jurassique. Allongé sur une couchette, un cinquième personnage était en train de lire. De fracassantes photos de pin-ups tapissaient les murs. Olson qui battait les cartes leva le nez :

— « Vous l'avez échappé belle, patron, » fit-il avec un détachement bien feint. « Vous en faites une petite ? »

— « Pas tout de suite. Je suis un peu dans les cordes. »

La lassitude faisait s'affaisser les muscles du visage massif de Herries.

Il fit un geste de la tête à l'attention de Carver qui arrivait d'une mission de prospection dans le nord. « On a encore eu un derrick bousillé aujourd'hui. »

— « Sans blague ? Que s'est-il passé ce coup-là ? »

— « C'est la saison des amours... » Il attira une chaise, s'assit et entreprit de retirer ses bottes. « Comment peuvent-ils distinguer une saison d'une autre ? Ça je n'en sais rien ! Peut-être parce que les jours n'ont pas la même durée ? Toujours est-il que les brontosaures n'ont plus peur de nous.

Ils deviennent cinglés. Ils ont l'audace de venir rôder jusqu'ici, maintenant, et ils chargent tout ce qui se trouve sur leur chemin, y compris les barrières électrifiées. A la date d'aujourd'hui, ils nous ont flanqué en l'air trois installations. Et un homme. »

Carver leva un sourcil. Son teint chocolat faisait les frais d'une plaisanterie aussi désabusée qu'éculée, consistant à déclarer que les nègres avaient bien meilleure mine que les blancs : ces derniers pourraient passer toute leur vie au grand air, dans cette ère au ciel bouché, ils conserveraient toujours leur teint de papier mâché.

— « Vous n'avez pas essayé de les abattre ? »

— « Vous avez déjà essayé d'abattre un brontosaure à coup de fusil, vous ? » jeta Herries. « On peut les asticoter un peu avec une mitrailleuse ou un bazooka — juste assez pour les éloigner ; mais comme ils sont moins malins qu'un régiment de poules, ils fichent le camp dans n'importe quelle direction. Résultat : cela fait autant de gâchis que leurs ébats. »

Sa botte gauche fit un bruit sourd en tombant. « J'ai demandé deux obusiers atomiques. Seulement ma demande doit suivre la filière. La filière ! » La rage s'empara de lui. « Cinq cents êtres humains sont là, coincés dans ce monde de cauchemar. Et il faut que nos commandes passent par la filière ! »

Olson donna les cartes. Polansky jeta un regard glacé vers l'homme étendu sur la couchette.

— « C'est vous le manitou, Symonds, » dit-il. « Pourquoi diable ne tirez-vous pas un peu les pieds de l'illustre Compagnie Transtemporelle des Pétroles ? »

— « Tu parles ! » rétorqua Carver. « Ce qui compte, c'est le paternel et omniscient Gouvernement des Etats-Unis. Pas votre avis, Symonds ? »

Impossible d'obtenir un élan spontané de Symonds. C'était un magnétophone humain, seulement capable de réciter le point de vue officiel le dernier en date. Il abandonna son livre et s'assit. Herries nota que le volume était un ouvrage de Marc Aurèle. Et en latin, qui plus est !

Symonds observa Carver par-dessus ses lunettes à monture d'acier et laissa tomber d'une voix désolée :

— « Je ne suis qu'un gestionnaire et un intendant. En fait, un chef de bureau. C'est Mr. Herries le responsable des opérations. »

Un petit homme recroquevillé. Un visage gris et étroit, sous des cheveux gris et droits. Même ici, il portait une chemise à col dur et une cravate sombre. Une des choses les plus pénibles à supporter, chez Symonds, était son nez qui se plissait chaque fois qu'il ouvrait la bouche.

— « Responsable ! » Herries projeta avec adresse un jet de salive dont la parabole vint mourir dans le crachoir. « Oh ! Bien sûr ! J'ai la haute main sur les prospecteurs, sur les foreurs, sur tout le monde y compris le cuistot. Mais qui s'occupe de la bureaucratie ? Des rapports, des livres de comptes, des demandes ? C'est vous ! » Sa seconde botte dégringola sur la planche. « Je ne veux pas du titre de patron si je ne peux obtenir ce dont j'ai besoin pour défendre mes gars. »

Quelque chose heurta l'allège qui oscilla ; les jetons des joueurs tressau-

tèrent sur la table. Comme aucun appel ne vint des surveillants de chantier, Herries négligea l'incident. Ce devait être quelque géant aquatique. Hormis les plésiosaures et les brontos, chahuteurs mais sans malice, les gros dinosaures que l'on risquait de rencontrer n'étaient pas dangereux. Certes, ils pouvaient vous écraser sans penser à mal mais, pour la plupart, ils étaient de nature pacifique ; d'ailleurs, il était facile de brûler la politesse à ceux qui, d'aventure, ne l'étaient pas. Les pertes en vies humaines avaient surtout pour responsables des carnivores de moindre taille : d'une stature comparable à celle d'un homme, ils dardaient à l'improviste hors d'un fourré ou d'une fondrière leur crâne épineux. Ces reptiles avaient la vie solidement accrochée au corps : même blessés à mort d'un coup de fusil à éléphants, ils jetaient encore feu et flammes pendant des heures. C'était à cause d'eux si l'on dormait sur des allèges et si l'on se trouvait de la sorte enchaîné au littoral boueux de ce golfe qui, un jour, serait l'Oklahoma.

— « J'envoie vos commandes, bien sûr, » dit Symonds de sa petite voix sèche. « Le bureau des prévisions assure leur transmission. »

— « Je l'aurais juré, » murmura irrévérencieusement le jeune Greenstein.

— « Je ne mérite aucun blâme, » insista Symonds.

*Je me le demande...* Herries braqua sur lui un regard menaçant. Ce type-là avait ses entrées quelque part. Cela crevait les yeux. Quelqu'un qui ne serait, comme il le prétendait, qu'un simple fonctionnaire, ne serait pas à tout bout de champ convoqué à Washington pour participer à des conférences indéterminées en compagnie de personnages indéterminés. Mais alors, quelle était sa mission ?

Etait-ce le poulain d'un quelconque politicien ? Non... En dépit de la haute paye, l'entreprise n'était pas une sinécure pour politicien. Le F. B. I. ? Peu vraisemblable... toutes les vérifications avaient été faites et refaites, dans le futur, par les services de la sécurité. Alors ? Un homme de confiance de la bureaucratie ? Cela, c'était plus probable. Symonds était là pour s'assurer que le pétrole était pompé, que les dinosaures étaient tenus en respect, que cette jungle, hideuse et luxuriante, était contenue, conformément à la dernière virgule de la dernière circulaire d'application du Quartier Général.

Le petit homme poursuivit : « On vous a officiellement averti que toutes les armes lourdes sont nécessaires là-haut. La situation internationale est critique et vous devriez être heureux de vous trouver à l'abri dans le passé. »

— « Chaleur, alligators format économique et pas de femme avant cent millions d'années ! » grogna Olson. « Entendre des trucs pareils ! Il y a de quoi se mettre en boule. Quel est l'abruti qui a fait cette donne ? »

— « Toi, » dit Polansky. « Deux cartes pour moi. Et tâche qu'elles soient bonnes ! »

Herries se dépouilla des vêtements enveloppant son corps velu et se glissa dans la cabine de douches au fond de la cambuse sans en refermer la porte, pour pouvoir entendre la conversation. Un patron est toujours un homme seul. Peut-être aurait-il mieux fait de se marier quand il en avait la possibilité ? Seulement, s'il s'était marié, il ne serait pas ici aujour-

d'hui. A l'exception de Symonds, qui était veuf (et, en tout état de cause, était un homme du Gouvernement plutôt qu'un homme de la Compagnie), la Transtemporelle des Pétroles avait exclusivement embauché de jeunes célibataires pour ce chantier.

— « Marrant de parler de situation internationale, » remarqua Carver. « Mince ! Il n'y aura pas de situation internationale avant je ne sais combien de périodes géologiques... »

— « L'effet d'inertie confère au concept de simultanéité une approximation suffisante pour qu'il soit valide, » déclara Symonds avec pédanterie. L'habitude qu'il avait toujours de faire de savantes conférences aux ingénieurs sur leurs propres spécialités l'avait fait prendre en grippe par les techniciens. « Si nous passons un an dans le passé, un an se sera également écoulé dans notre temps d'origine. Nous nous en apercevrons à notre retour. Il ne saurait en être autrement, puisque le projecteur opère uniquement à partir du point où il... »

— « Oh ! Ça va comme ça, » jeta Greenstein. « Moi aussi, j'ai lu le manuel d'orientation. » Il attendit que tout le monde fût servi et fit glisser ses jetons avant d'ajouter : « Ça me botterait d'être un peu plus près, quand même. Avec Cléopâtre, par exemple. »

— « Impossible, » observa Symonds. « Toujours en raison de l'effet d'inertie. Pour expédier un corps dans le passé, le projecteur doit lui conférer une telle dose d'énergie que la distance-temps minimum que nous pouvons couvrir est celle que nous avons précisément franchie pour arriver ici, soit cent un millions trois cent sept mille années et des poussières. »

— « Pourquoi ne pas pousser de pointes dans l'avenir ? Dans cette direction, il n'y a pas de résistance entropique. Enfin... je suppose que là aussi il existe un effet d'inertie — mais il serait beaucoup plus faible. On pourrait aller dans l'avenir... »

— « Par bonds d'un siècle, d'après le manuel, » renchérit Polansky.

— « Alors, pourquoi ne jette-t-on pas un coup d'œil sur le vingt et unième ? » interrogea Greenstein.

— « D'après ce que j'ai cru comprendre, il s'agit là d'informations confidentielles. »

Le ton de Symonds aurait permis de supposer que Greenstein avait proféré une inimaginable obscénité.

La tête de Herries apparut hors de la cabine de douche.

— « Bien sûr, c'est confidentiel ! Ils mettraient l'étiquette « Secret d'Etat » sur n'importe quoi ! Mais servez-vous donc de votre tête si vous voulez savoir pourquoi le passage dans le futur est impraticable. Supposez que vous fassiez un bond d'un siècle dans l'avenir. Comment feriez-vous pour ramener vos informations ? Le projecteur vous éjecterait cent millions d'années en arrière, moins la distance-temps que vous auriez parcourue dans le futur. »

Symonds se replongea dans son livre avec l'attitude du monsieur outré qu'on ait pu élever la voix après qu'il eut proféré le mot tabou.

Greenstein hocha le menton :

— « Ouais... je vois ! »

C'était une jeune recrue venue un mois plus tôt prendre la place d'un type qui avait disparu au fond d'un marécage dissimulé sous les herbes. Auparavant, comme la plupart des gens, il ne se doutait même pas de l'existence du voyage dans le temps. Et, depuis son arrivée, il avait été trop occupé pour réfléchir à toutes les implications de la translation temporelle.

Pour Herries, c'était une vieille histoire. Une histoire usée jusqu'à la corde.

— « Je suppose, » dit-il, « qu'ils ont fait la tentative d'envoyer une expédition cent millions d'années dans le futur pour la faire revenir la semaine même de son départ... Ne me demandez pas ce qu'elle a découvert : secret et archi-confidentiel... A Brûler Avant d'Ouvrir. »

— « Moi aussi, j'ai pensé à cela, vous savez, » laissa tomber Polansky d'une voix songeuse. « Pourquoi sommes-nous ici, nous autres ? D'accord : le pétrole est indispensable à la défense nationale, et cœtera. Mais je trouve que c'est l'armée américaine, si elle avait été astucieuse, qui aurait dû rappliquer ici, traverser l'océan et s'installer à l'emplacement des futures nations ennemies. Ç'aurait été un revolver braqué contre leur cœur ! »

— « Théorie séduisante, » répondit Herries. « Moi aussi, j'y ai rêvé. Seulement il n'existe qu'un seul projecteur central pour stimuler les projecteurs secondaires. Sa construction a demandé à peu de choses près tout le stock de certains minéraux rares existant à la surface du globe. Sa capacité est limitée. Envoyer des troupes dans le passé serait une opération longue et peu pratique. De plus, moi qui n'appartiens pas à la Sécurité, je ne me fais pas d'illusions et je ne prétendrais pas que Moscou ignore la translation temporelle. Le Kremlin a sûrement adressé à la Maison Blanche un ultimatum secret : « Si vous commencez à envoyer du matériel, nous frappons de toutes nos forces. » A part cela, comme c'est dans notre espace territorial (ou ce qui le sera un jour) que nous pompons le pétrole, ils ne se sentent pas les reins suffisamment solides pour en faire... euh... un *casus belli*. »

— « C'est comme nous : leur base satellite, au vingtième siècle, ne nous a pas paru dangereuse au point de mériter qu'on se lance dans la bagarre, » renchérit Greenstein. « Bien que j'aie la vague idée que notre présence ici explique pourquoi on a accepté la neutralisation de la Lune. Toujours l'équilibre des forces... »

— « Je me demande combien de temps il pourra se maintenir, » murmura Polansky.

— « Pas longtemps, » lui répondit Olson. « Relis donc ton Histoire. »

Herries s'attardait sous la douche. Il n'y avait pas de restriction sur l'eau chaude ; c'était toujours cela... La Compagnie leur avait fourni une pile atomique. Mais, se disait-il, la civilisation et la guerre reposent toujours sur le pétrole. Et, là-bas, le pétrole manquait terriblement.

Le temps est paradoxal, méditait-il. Les savants avaient affirmé qu'il était d'une absolue rigidité. Peut-être — mais ce serait un secret à emporter dans la tombe — les types de l'espionnage avaient-ils tenté de vérifier cette théorie ? S'étaient-ils introduits dans un passé historique (Herries soupçonnait que c'était faisable à condition d'user de moyens détournés qui consom-

maient des quantités fabuleuses d'énergie) afin d'empêcher la Révolution Bolchevique d'éclater ? Si tel avait été le cas, ils avaient échoué. On pouvait explorer le passé et le futur, mais on ne pouvait modifier ni l'un ni l'autre. Et des employés de la Transtemporelle des Pétroles avaient trouvé la mort une éternité avant leur naissance... Mais si la Compagnie n'avait fait irruption dans le passé pour ravir le pétrole, le futur n'aurait pas connu un tel manque de carburant. Un avenir qui était lui-même sa propre cause...

Primordial, le pétrole ! La théorie de Hogle semblait justifiée : ce n'était pas les dinosaures qui avaient formé les hydrocarbures en se décomposant. Non : le pétrole existait depuis toujours. C'était le ciment qui assemblait les planètes.

Et, songea Herries, le ciment qui l'emprisonnait à son tour. Il tendit la main vers le savon.

*
* *

Les heures passaient tandis que la terre maussade tournait sur elle-même ; au-dessus des vastes plans d'eau brune rampa l'aube. Ce n'était pas le jour au sens où l'entendent les hommes : le ciel était un linceul de plomb et, sous le brouillard immuable, glissaient, noirs et sales, les nuages gorgés de pluie.

Herries s'était levé tôt : une livraison était prévue aujourd'hui. Il s'immobilisa devant la porte du mess et laissa son regard se perdre un moment sur la plage fangeuse, les quelques hectares de terre défrichée, les bâtisses préfabriquées, les derricks lugubres parqués derrière le réseau électrifié qui constituaient tout le paysage. L'automation permettant d'économiser des milliers d'ouvriers, cinq cents hommes suffisaient à tout. Le chantier n'était qu'une faille imperceptible, une éraflure sur le mur noir, le mur terrifiant de la jungle. Les arbres n'étaient cependant pas totalement étrangers : à côté de végétaux archaïques et grotesques (fougères et muscidées à l'aspect macabre) poussaient, clairsemés, cycas, sequoias, ginkos, prototypes du chêne, du saule et du bouleau. Mais Herries regrettait l'absence de fleurs sauvages.

Une équipe munie de machines était en train de réparer la barrière que le brontosaure avait défoncée la veille, le puits qu'il avait endommagé, s'attaquait aux lianes et aux plantes rampantes obstinées dont il fallait sans fin repousser les assauts. Un convoi de wagons chargés, remorqué par un tracteur, se traînait sur le sol rouge et vierge. Dans l'air bourdonnait l'hélicoptère affecté à la détection des brontosaures. C'était la seule chose qui volât. Il y avait eu une colonie de ptérodactyles aux environs mais on l'avait liquidée depuis plusieurs mois déjà. Si l'on va au fond des choses, l'homme est encore le plus sinistre de tous les animaux.

Greenstein rejoignit Herries. Le nouvel assistant était un garçon de bonne taille, élancé ; sa chevelure était brune et bouclée et il avait un visage désarmant d'adolescent. Une chemise de sport bleue flottait au-dessus de son treillis enfoncé dans les bottes. Il était un peu comme un défi lancé à cet univers morne.

— « Cigarette ? »

— « Merci. »

Herries accepta le cylindre de tabac sans cesser de fixer les derricks. Les pinceaux des projecteurs allaient et venaient, montaient et descendaient. On aurait dit une copulation sans fin. On pouvait peut-être s'accoutumer aux forêts pluvieuses du Jurassique, finir même par leur reconnaître quelque obscure beauté, car, malgré tout, c'était vivant. Mais ce champ demeurerait à jamais hideux. Il était mort. Il suçait la vie des hommes.

« Comment va, Sam ? » demanda-t-il quand il eut senti la caresse du tabac sur son palais.

— « Bien. Je commence à prendre le pli. Mais, bon Dieu, ça fait plaisir de penser que c'est aujourd'hui le jour du courrier ! »

Ils quittèrent le porche et, côte à côte, prirent la direction de la station de réception. La boue s'écrasait sous leurs pas avec un bruit liquide. La piste était bordée de touffes de quelque chose qui ne pouvait être de l'herbe. C'était trop pâle. Trop charnu. Il faudrait que l'équipe d'entretien flanque cela en l'air. Sinon, d'ici une semaine, tout le chantier serait submergé sous cette marée végétale.

— « Une petite amie, hein ? Ça fait fichtrement long entre les lettres ! »

Greenstein rougit. Et hocha vigoureusement le menton :

— « Dans deux ans, quand mon contrat sera terminé, nous nous marierons. »

— « La plupart des gars d'ici font les mêmes projets. Haute paye, beaucoup d'économies, une expérience précieuse : vous serez paré pour la vie, c'est sûr. »

Une vie qui risquait d'être courte ! Herries ravala le commentaire qu'il avait sur le bout de la langue.

La solitude, c'est épuisant pour les nerfs. Qui l'attendait, lui, dans le futur ? C'était aussi bien comme cela, se répétait-il pendant les nuits sans fin. Déjà assez difficile de trouver le sommeil sans avoir encore à s'inquiéter pour une femme lorsqu'on vit à l'âge de la bombe au cobalt !

— « J'ai une photo d'elle, si vous voulez la voir, » proposa timidement Greenstein.

Déjà il avançait la main vers son portefeuille. Un sourire désabusé étira la bouche de l'ingénieur en chef.

— « Sur votre... cœur, hein ? »

Le garçon cilla, leva la tête et éclata de rire. Cela faisait longtemps qu'un rire aussi joyeux n'avait retenti sur le chantier. La photo était celle d'une fille au visage agréable. Une fille qui n'avait rien d'extraordinaire.

Au loin, sur le marais, quelque chose poussa un hululement de sirène et s'ébattit.

Impulsivement, Herries interrogea son compagnon :

— « Sam, que pensez-vous de cette opération ? »

— « Hein... Eh bien, c'est... c'est un travail intéressant. Et les gars sont sympathiques. »

— « Y compris Symonds ? »

— « Oh ! Il croit bien faire. »

— « S'il ne pieutait pas avec nous, l'existence pourrait être plus agréable. »

— « Ce n'est pas sa faute s'il est vieux. »

Herries dévisagea le jeune homme.

— « Vous savez que vous êtes le premier de la Période Jurassique à dire un mot gentil sur le compte d'Ephraïm Symonds ? C'est une chose que j'apprécie. Je préfère ne pas vous dire si je partage ou non vos sentiments. Mais j'apprécie ! »

A chaque pas ses bottes s'enfonçaient un peu plus dans la vase et se faisaient plus lourdes. « Vous n'avez toujours pas répondu à ma première question, » reprit-il après un moment de silence. « Je ne vous ai pas demandé si le travail vous plaisait, mais ce que vous en pensiez. Quel est votre avis sur sa raison d'être? Nous avons ici, à portée de la main, toutes les réponses aux questions que la science s'est posées — se posera — pendant des siècles ! Et pourtant, hormis deux paléobiologistes mal équipés qui ne sont pas autorisés à publier leur découverte, nous ne faisons rien de plus que violenter la terre en une époque où elle ne nous avait même pas encore conçus... »

Greenstein marqua une hésitation avant de répliquer avec une froideur inattendue :

— « Vous devenez trop psychanalytique pour moi. »

Herries gloussa. Subitement le jour lui parut plus animé.

— « Soit. Je vais paraphraser la question que Joë Polansky a posée cette nuit : croyez-vous que le refus de nous fournir des engins atomiques — alors que le travail que nous faisons ici a une certaine importance potentielle pour ceux de là-haut — est définitif ? »

Greenstein réfléchit un instant.

— « Non, » finit-il par admettre. « Ils temporisent en attendant de trouver quelque chose de mieux. »

— « C'est toujours le même refrain depuis le début. Et rien n'a été fait. Il est d'ailleurs peu probable qu'on fasse quoi que ce soit. Ole Olson décrit ainsi la situation internationale : une force maléfique et irrésistible affrontant toujours le même obstacle, stupide et immuable. »

— « Olson emploie un langage très extrémiste. Mais dites-moi un peu ce que vous voudriez que les nôtres puissent faire ? »

— « Si seulement je le savais ! » soupira Herries. « Excusez-moi. Nous évitons autant que possible de parler politique, ici. Nous sommes des « évadés » dans tous les sens du terme. Mais, à parler franc, je sonde les nouveaux arivants. Ce que je viens de faire avec vous. C'est qu'en dépit de ce qu'on pense à Washington, le *nihil obstat* de la Sécurité ne suffit pas pour le genre de travail que nous faisons ici. »

— « Et j'ai réussi à passer l'examen ? »

Le ton de Greenstein était un rien trop insouciant.

— « Bien sûr. Pour le moment. Peut-être le contraire eût-il été préférable pour vous. Le point crucial, aujourd'hui, n'est pas de savoir s'il faut tolérer le « neutralisme privilégié » ou je ne sais quel dernier slogan à la mode. C'est ceci : m'ont-ils débloqué l'armement que j'ai demandé ? »

La silhouette du bloc de réception se profila devant eux : un long hangar de tôle ondulée qu'écrasait la masse des réservoirs éclairés devant lesquels il se dressait. Des réservoirs que l'ingénieur savait être pleins : leur contenu serait aujourd'hui même déversé dans l'avenir. Ou, si l'on préfère une description plus exacte : la petite unité temporelle serait mise en circuit et le gigantesque projecteur central établi dans le vingtième siècle « sucerait » tout le liquide. En échange, de la nourriture, des outils, des armes, du matériel et du courrier arriveraient au chantier. Pourvu qu'il y ait au moins un obusier... et pas de grosses « huiles » ! Ce Sénateur qui était venu quelques mois plus tôt...!

Devant l'horrible nudité des réservoirs, des pompes et du hangar, Herries, l'espace d'une seconde, vit le paysage se distendre soudain dans le temps. Abandonné, une fois les puits à sec. Les derniers vestiges de la présence des hommes rongés par la pluie, rongés par la jungle. Alors viendraient les mers. Qui se retireraient. La terre ferait sa réapparition — d'abord une plaine froide écorchée par des vents de glace — puis la chaleur viendrait... et les années perdues iraient s'accumulant jusqu'à ce que le projecteur fût inventé, que l'énorme machine s'érigeât en ce lieu même. Et après ? Herries répugnait à imaginer ce qui pourrait advenir ensuite.

Symonds était déjà à pied d'œuvre. Il émergea de l'édifice comme un lapin hors de son terrier, un manifeste codé à la main, un crayon derrière l'oreille.

— « Bonjour, Mr. Herries. »

Comme d'habitude, sa voix gourmée reflétait toute l'importance que le personnage s'attribuait.

— « Bonjour. Tout est prêt ? »

Herries entra pour se rendre compte personnellement de l'état des préparatifs. Un tambourinement naquit sur le toit métallique : la pluie recommençait. Les techniciens étaient à leurs postes, prêts à agir. Dehors, on voyait s'approcher un par un les hommes qui s'amassaient devant la porte. C'était le jour du courrier : le travail s'en ressentirait.

Herries plaça le sac postal à destination du futur à l'endroit prévu. Encore une minute, disait son chronomètre.

— « Attention à la manœuvre ! »

A l'instant précis, l'air s'emplit d'un sifflement amorti et il y eut comme une vague pulsation lumineuse. Les jauges s'animèrent, les pompes tapèrent, aspirant le pétrole brut à travers un tuyau dont l'extrémité béante débouchait dans la bâtisse. Rien n'en sortait. Bien. Tout était en ordre. L'autre bout du tuyau était à des millions d'années dans le futur. Le sac postal s'évanouit avec un bruyant déplacement d'air. L'ingénieur quitta la station.

— « Euh... excusez-moi... »

Il se retourna précipitamment. Ses nerfs commençaient à être trop tendus.

— « Oui ? » grogna-t-il.

C'était Symonds :

— « J'aimerais vous voir un moment. Seul à seul. »

Ce n'était pas une requête mais un ordre : les yeux pâles, tapis derrière les verres, le disaient éloquemment.

Herries eut un bref signe d'assentiment ; il s'emporta contre les hommes qui perdaient leur temps à traîner du côté du hangar, alors que le fret attendu n'arriverait pas avant plusieurs heures, et, Symonds sur ses talons, se dirigea vers la véranda latérale installée contre la station. Il y avait là quelques tabourets. Tirant sur son pantalon de treillis comme s'il portait un habit de soirée, Symonds s'assit avec affectation, les mains posées bien à plat sur les genoux.

— « Nous attendons aujourd'hui une livraison spéciale, » dit-il. « Je n'étais pas autorisé à vous en parler avant le dernier moment. »

Les lèvres de Herries se retroussèrent :

— « Prévenez donc la Sécurité que le Kremlin ne sera pas construit avant cent millions d'années. Ils ne sont peut-être pas au courant. »

— « On peut mettre dans une lettre ce que l'on sait. »

— « N'importe comment, le courrier est censuré. Nos amis, nos parents croient que nous travaillons quelque part aux fins fonds de l'Asie. » Herries cracha dans la boue. « Et dans un an un premier contingent de travailleurs doit être rapatrié. Qu'est-ce que vous allez en faire ? Les fusiller à mesure qu'ils réapparaîtront, pour qu'ils ne puissent parler dans leur sommeil ? »

Symonds n'avait pas assez d'humour pour reconnaître l'ironie au passage. Il pinça les lèvres avant de déclarer :

— « Certaines choses doivent être tenues secrètes quelques mois seulement. Mais, durant cette période, le secret est impératif. »

— « Bon... bon... Qu'est-ce qui doit arriver aujourd'hui ? »

— « Je ne suis pas autorisé à vous le dire. Sachez simplement que la moitié de la cargaison sera constituée de caisses marquées « *Ultra-Secret* ». Ces caisses resteront dans le hangar. Elles seront gardées jour et nuit par des hommes en armes. » Symonds sortit une feuille de papier : « Voici la liste des gardes désignés pour cette mission. Chacun devra fournir huit heures de surveillance par semaine. »

Herries examina les noms. Il en identifia quelques-uns.

— « Courageux, discrets et abonnés à la *National Review* depuis sa fondation, » murmura-t-il. « Les chouchous du professeur. Parfait. Sauf qu'il va me falloir amputer mon programme de prospection. A moins qu'on se passe d'eux, sans rien changer au plan de garde, quitte à sacrifier quelques vies humaines de plus. »

— « Je ne pense pas que vous en serez réduit là. Laissez-moi achever. Vous recevrez des instructions au courrier, tout à l'heure, mais je veux vous mettre d'ores et déjà au courant. Un bâtiment doit être monté dans les délais les plus brefs ; les caisses y seront entreposées dès que sa construction sera terminée. Les plans sont dans mon coffre ; en gros, l'installation doit être climatisée, à l'épreuve de l'effraction et suffisamment robuste pour résister à tous les hasards.

— « Fichtre ! Il faut du béton armé pour cela ! »

— « Le matériel nécessaire sera mis à votre disposition. »

Le regard de Symonds, au lieu de se poser sur son interlocuteur, fixait la jungle par delà l'horizon brouillé de pluie. Sa physionomie pincée ne trahissait nulle émotion ; un reflet de lumière jouait sur ses verres. On eût dit un aveugle.

— « Bon Dieu de bois ! » Herries jeta sa cigarette qui partit à la dérive des ruisselets de boue. La touffeur de l'atmosphère l'enveloppait comme une couverture. « Mais le travail ? Les machines, les... Comment veut-on que la prospection se développe si... »

Symonds coupa net la protestation :

— « Provisoirement, le programme d'extension sera interrompu. Vous vous bornerez à poursuivre les opérations courantes avec des équipes réduites. La majorité des travailleurs doit être affectée à la construction. »

— « *Hein ?* »

— « La clôture doit être agrandie et renforcée. De nouveaux magasins destinés à abriter le matériel qui nous sera expédié devront être édifiés. Nous aurons besoin d'allèges supplémentaires afin de loger cinq cents nouveaux arrivants, ce qui implique évidemment la mise sur pied d'infirmeries, de salles de repos, de cantines, de buanderies et autres commodités. »

Herries se leva et dévisagea son vis-à-vis avec l'expression d'un homme qui vient de recevoir un coup de matraque. Des éclairs faiblement lumineux striaient le ciel.

Le pire était que Symonds n'essayait même pas de prendre une attitude arrogante : il parlait comme un maître d'école.

— « Ce n'est pas possible ! » haleta l'ingénieur après un long silence. « Ils ne veulent quand même pas établir cette base militaire dans le Jurassique ! »

— « Le but de l'opération est tenu secret. »

— « Ouais. Bien sûr. Confidentiel et urgent ! Debout, consciencieux citoyens de la démocratie ! Votez pour des opérations dont la nature est tenue secrète afin que vos dirigeants — des dirigeants dont le nom et les fonctions sont secrets — puissent... Quel merdier ! » Herries avala péniblement sa salive. Ses poings se serrèrent mais il n'en avait conscience que par le battement de ses artères. « Je vais là-haut. Je pars pour Washington élever une protestation personnelle. »

— « C'est interdit, » répliqua Symonds d'une voix incisive. « Relisez votre contrat : vous êtes soumis à la loi martiale. Evidemment, » ajouta-t-il sans que son timbre variât, « évidemment, vous pouvez envoyer vos recommandations par écrit. »

Herries conserva quelques instants l'immobilité. Un bulldozer détérioré se dressait, abandonné, de l'autre côté de la clôture ; les lianes l'avaient presque entièrement recouvert et une famille de marsupiaux y avait élu domicile. De lointains ancêtres à lui, qui sait ? Un de ces jours, il les descendrait au 22 long rifle.

— « Je n'ai pas le droit de savoir quoi que ce soit. Bon ! Mais la curiosité est-elle autorisée ? Cinq cents hommes de plus, cela n'est guère. Je suppose qu'avec quelques avions et le matériel voulu, mille hommes

pourraient truffer de bombes atomiques l'emplacement des futures villes de l'ennemi. Peut-être pas, au fait... Nous ne pourrions les localiser sans quelques observations astronomiques préalables, et le ciel est couvert en permanence. Alors, reste la solution de les piéger avec des engins de destruction massive. Quelques petites bombes au cobalt feraient l'affaire. Mais il existe bien au vingtième siècle assez de missiles pour les lancer. Alors, je ne comprends pas... »

— « Vous serez mis au courant en temps voulu. Le Gouvernement doit, à l'heure présente, faire face à un certain nombre de nécessités d'ordre militaire. »

— « Tiens ! » Herries croisa les bras et s'accota au pilier maintenant le toit. Le pilier vacilla légèrement. Boulot saboté, monde saboté, destinée sabotée ! « Nécessité d'ordre militaire ! Tu parles ! Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour avoir sous la main un de ces officiels à l'œil fouineur ! Rien qu'une semaine, histoire de le mettre, lui et son précieux visa de sécurité, en présence d'un brontosaure en rut ! Seulement, ce à quoi je dois m'attendre, c'est à une nouvelle visite du Sénateur Tête-de-Lard, celui qui m'a tenu la jambe deux jours de rang à se balader dans tous les azimuths en s'inquiétant des possibilités de culture. *De culture !* »

— « Le Sénateur Wien représente un Etat agricole. Il est normal qu'il s'intéresse à... »

— « ... à ce que *personne* ne fasse pousser et n'envoie là-haut de denrées alimentaires, ce qui aurait pour résultat de faire baisser les prix de détail de l'alimentation ! Et les gens auraient la possibilité de s'offrir un beefsteack une fois de temps en temps ! Je parie que ça nous a coûté mille heures de travail, rien que pour effectuer ses analyses de sols et pour lui dire que... oui ! avec le matériel voulu, la terre était effectivement exploitable. Je suis peut-être injuste. Le Sénateur fait aussi partie de la Commission des Affaires Militaires, n'est-ce pas ? C'est peut-être à ce titre qu'il est venu nous inspecter, et nous allons recevoir bientôt des directives nous enjoignant de planter nos petits Jardins de la Victoire ! »

Les lèvres de Symonds se plissèrent avec pudibonderie :

— « C'est presque un discours subversif ! Le Sénateur est un grand homme d'Etat. »

Un instant, Herries revit le visage du parlementaire. Le visage le plus vieux, le plus soucieux qu'il eût jamais vu. Quelque chose, chez cet homme qui, dix ans durant, s'était battu pour une paix honorable, quelque chose avait... sauté. Savoir que la paix n'existe pas, ne peut exister, c'est une sorte de mort, pour un homme. Et le Sénateur avait organisé son Union du Monde Libre, dans le but d'armer sa patrie. Herries sentit fondre sa colère et se surprit à plaindre le Sénateur Wien. Et le Président. Et le Commandant en chef. Et le Secrétaire d'Etat. Leur tâche devait ressembler à ces cauchemars où vous vous voyez en train d'étrangler votre mère sans pouvoir empêcher vos doigts de se serrer autour de sa gorge. Chasser le dinosaure est encore plus facile.

Il s'apitoya même sur Symonds jusqu'au moment où, lui ayant demandé

si sa demande d'armement avait été enfin acceptée, l'autre lui eût répondu : « Certainement pas. » Alors, Herries cracha aux pieds du fonctionnaire et sortit sous la pluie.

*
* *

Après avoir pris les dispositions voulues pour la mise en place du matériel et la rotation des gardes, Herries renvoya ses hommes. Ce qui arrivait était sans précédent et suscitait des murmures d'inquiétude ; mais c'était le jour du courrier, après tout, et la population du camp ne se creusa pas bien longtemps la cervelle. Herries ne parlerait pas des nouveaux ordres avant le lendemain. Il prit les magazines et les journaux auxquels il s'était abonné (personne, là-haut, ne se souciait « maintenant » de lui écrire) et nonchalamment se dirigea vers l'allège de l'état-major pour lire un peu.

Le vingtième siècle était encore plus moche qu'il ne l'était le mois précédent. Les nations que l'orgueil chatouillait n'avaient plus de voies de retraite. La guerre qui se déchaînait dans le Proche-Orient approchait d'un tournant décisif et aucune des grandes puissances ne pouvait le tolérer. Et si on se retrouvait bloqué au cœur du Jurassique ? songea Herries. Une seule explosion suffirait à détruire le projecteur central. Cinq cents hommes et pas une femme, isolés dans un univers de reptiles ! Il préférait encore le monde à venir, bombe au cobalt et la suite y compris !

L'atmosphère qui régnait sur le chantier après le déjeuner était quasi dominicale. Les hommes, étendus sur leurs couchettes, lisaient et relisaient leur courrier. Herries partit en tournée d'inspection : machines, cuisine, infirmerie reçurent sa visite.

— « O'Connor pourra sortir demain, » lui annonça le Dr. Yamaguchi. « Vous pourrez lui confier de petits travaux. Mais lorsqu'à l'avenir il verra une excavatrice foncer sur lui, qu'il s'écarte ! »

— « Qu'avez-vous comme malades, aujourd'hui ? »

— « Des broutilles, comme d'habitude, » fit le médecin en haussant les épaules. « Je n'aurais jamais pensé que les conditions d'hygiène seraient aussi favorables au milieu de ces marais. Les germes infectieux des mammifères placentaires ne sont pas encore apparus à ce stade de l'évolution, j'imagine. »

Lorsque Herries sortit de l'infirmerie, il se fit agrafer par un des trois aumôniers du camp, le Père Gonzalès.

— « Pouvez-vous m'accorder une minute ? »

— « Bien sûr, mon Père. Que puis-je faire pour vous ? »

— « J'aimerais qu'on mette sur pied quelques équipes de football. Nous manquons de distractions. Ce n'est pas un endroit sain pour les hommes, ici. »

— « Le toubib me disait à l'instant que... »

— « Oh ! je sais. Pas de grippe, pas de malaria. Oui. Mais l'homme n'est pas simplement un corps. »

— « Il y a des moments où je me le demande, » murmura Herries.

« Je viens de jeter un coup d'œil sur les derniers titres des journaux. Les dinosaures étaient plus malins que nous. »

— « Nous sommes capables de faire à peu près n'importe quoi. Aujourd'hui — je veux dire au vingtième siècle — nous réussissons fort bien en ce qui concerne le mal. Si l'occasion s'en présentait, nous ferions le bien avec autant de brio. »

— « Qui nous refuse cette occasion, sinon nous-mêmes ? Aussi, je me demande si nous sommes vraiment capables de faire le bien. »

— « Peut-être les réultats auxquels nous sommes parvenus sont-ils peu heureux, » dit le prêtre. « Et pourtant, il y a quelque chose de sublime jusque dans les plus effrayants d'entre eux. Pensez au projecteur temporel, par exemple : si les esprits aptes à réaliser une chose semblable dans le métal se tournaient seulement vers les problèmes humains, que ne pourrions-nous espérer ! »

— « Oui, mais tout se passe comme si c'était là l'invention qu'une intelligence qui n'a pas atteint sa maturité devait réaliser en premier. »

— « En premier ? »

Herries leva les yeux vers le ciel tapissé de vapeurs. Un souffle de vent fétide glissa sur sa figure.

— « Au-delà de ces nuages, il y a des étoiles. Et presque toutes possèdent des planètes. J'ignore comment fonctionne le projecteur, mais un peu de calcul différentiel vous montrera que voyager dans le passé équivaut à atteindre temporairement une vitesse infinie. En d'autres termes, la loi fondamentale sur quoi se fonde le projecteur transcende la théorie relativiste. Si le projecteur temporel est possible, l'astronef qui mettra quelques jours, peut-être quelques minutes, quelques secondes à rallier une étoile, l'est également. Si nous étions sains d'esprit, mon Père, croyez-vous que nous nous serions laissé obnubiler par un peu de pétrole et le mince avantage stratégique qu'il implique au point de plonger dans le passé afin d'en trouver, toutes affaires cessantes ? Bien sûr que non ! Nous aurions commencé par inventer l'astronef — nous nous serions envolés à destination des étoiles. Où il y a de la place. De la place pour être libre. Et pour *grandir*. Le projecteur temporel ne serait venu qu'ensuite. Et ç'aurait été un instrument destiné à la recherche scientifique... »

Il se tut, embarrassé. « Excusez-moi, » dit-il en souriant gauchement. « Les sermons sont plus votre partie que la mienne. »

— « Ce que vous avez dit ne manque pas d'intérêt. Mais vous vous laissez trop aller à broyer du noir. Vous n'êtes d'ailleurs pas le seul, ici. Même si les hommes n'ont pas d'attaches là-haut — et il fut sage de choisir des hommes dépourvus de liens d'affection — ils savent de quoi sera fait l'avenir qui s'annonce. Je voudrais les arracher à leur obsession. Si nous pouvions recevoir davantage d'équipement sportif... »

— « Soyez tranquille. Je vais voir ce que je pourrai faire. »

— « Evidemment, » reprit le prêtre, « le problème est avant tout philosophique. Ne riez pas. Vous avez vous-même sacrifié à la philosophie, bien que vous vous targuiez d'être un individu ordinaire et sans imagination. Vos prospecteurs n'ont peut-être jamais entendu parler d'Aristote :

ce sont quand même des penseurs, à leur façon. Pour ma part, je crois que cette hérésie qui consiste à voir dans le temps un cadre linéaire, fixe et rigide, est la racine même de leur angoisse, qu'ils le sachent ou non. »

L'ingénieur haussa ses épais sourcils couleur de sable :

— « Hérésie, dites-vous ? Mais c'est prouvé. C'est la base même de la théorie qui a permis de construire le projecteur. Ça, en tout cas, je le sais. Comment serions-nous ici si le Mésozoïque n'était pas aussi réel que le Cénozoïque ? Si tous les temps coexistent, il faut qu'ils soient tous figés, inaltérables. Chaque instant n'est que le passé immuable d'un autre instant. »

— « Peut-être, mais nous sommes doués du libre arbitre. La volonté humaine est elle-même un des maillons de la chaîne causale. Je soupçonne ce fatalisme irrationnel d'être la principale raison de la faillite de notre civilisation du vingtième siècle. Si nous croyons que notre avenir est immuable, que chacun de nos actes est prédéterminé, que nous sommes condamnés d'avance, à quoi bon essayer de lutter ? Seulement, si nous avions réellement foi en nous-mêmes, nous nous mettrions en quête d'une solution. Et nous la trouverions. »

— « Peut-être... » répondit Herries, mal à son aise. « Bon. Dressez-moi la liste du matériel que vous désirez et je passerai la commande par le prochain courrier. »

« Y aura-t-il un prochain courrier ? » se demandait-il en s'en allant.

*
* *

Une petite foule se bousculait devant la salle de jeux et il s'approcha pour voir ce qui se passait. Pas question de laisser les hommes se communiquer leurs doutes et leurs terreurs : cela eût compromis le succès même de l'opération. « Ne nous leurrons pas de mots, je ne peux simplement leur permettre de penser, » se dit-il avec une amère franchise.

Mais, sur le fond sonore du bruissement subtilement étranger des feuilles, du lointain beuglement d'un saurien géant, ce fut la musique d'une guitare qui s'éleva soudain. Les cordes frémissaient sous la caresse de doigts habiles tandis qu'une voix juvénile lançait une chanson au vent.

Herries distingua derrière les têtes le chanteur, alangui sur son banc ; c'était Greenstein. Des encouragements appréciateurs fusaient de l'auditoire.

Le chant s'acheva. Greenstein se redressa et s'étira :

— « Salut, chef ! »

Des visages durs, tannés, convergèrent vers Herries et un murmure de bienvenue courut autour de lui. Il était aimé, il le savait, autant qu'un chef puisse l'être... c'est-à-dire peu. Un meneur d'hommes peut inspirer la confiance, susciter la loyauté, mais pas l'amour humain. Sinon, ce n'est plus un meneur d'hommes.

— « Pas mal du tout, Greenstein. J'ignorais que vous sachiez jouer. »

— « Je n'avais pas amené ma poêle à frire parce que je n'avais pas la

moindre idée de l'endroit où j'atterrirais. Mais j'ai écrit chez nous pour qu'on me l'envoie. Elle est arrivée tout à l'heure. »

Un foreur aux muscles noueux fendit la foule :

— « Faut que tu fasses partie du comité des fêtes. »

Herries reconnut Worth, un des patriotes professionnels qui monteraient la garde devant les caisses de Symonds. Pas un mauvais bougre, en fait, à condition de faire abstraction de ses opinions mortellement ennuyeuses.

Greenstein laissa tomber un mot grossier.

— « Les comités, j'en ai jusque-là ! On a tellement l'habitude de se rassembler en troupeaux, au vingtième siècle, qu'on ne peut même plus rigoler un peu sans constituer un comité ! »

Worth eut l'air vexé mais ne releva pas l'attaque. La pluie se remit à tomber. Doucement.

— « T'as raison, » intervint un certain Joe, dit Aile de Condor. « Cessons de nous prendre tellement au sérieux. T'en pousses une autre ? »

— « Non. Pas sous la pluie. »

Greenstein rangea l'instrument dans son étui et le groupe commença à se disperser, les uns gagnant le hall, les autres prenant la direction de leur allège. Herries traîna un peu, retardant le moment où il se retrouverait en tête à tête avec lui-même.

— « Il faudrait peut-être réfléchir quand même à cette histoire de Comité. Vous avez probablement raison de penser ce que vous pensez, mais nous sommes dans une situation particulière. Il faut tout bonnement que nous disions aux types : c'est maintenant le moment d'être heureux. Sinon ils ne le seront jamais. »

Greenstein fronça le sourcil.

— « C'est peut-être vrai. Mais quelqu'un a-t-il jamais eu l'idée de repartir de zéro ? Ou de désapprendre toutes ses sales habitudes ? »

— « Comment espérer y arriver dans le cadre d'une société pourrie ? Et comment s'en évader ? »

Greenstein lui lança un long regard.

— « Comment diable avez-vous pu obtenir ce poste ? Vous parlez comme un homme à qui la Sécurité refuserait un emploi supérieur à celui d'adjoint à la plonge dans un restaurant ! »

Herries haussa les épaules.

— « J'ai toujours haï le totalitarisme, davantage encore que notre succédané de démocratie. J'ai fait deux guerres d'importance secondaire et... Cela n'a pas d'importance. Si je posais ma candidature maintenant, je n'obtiendrais sans doute pas le poste. Cela fait un an que je suis ici. Et ce régime, pendant un an, ça vous fait changer ! »

— « Il faut croire, » murmura le jeune Greenstein en louchant vers la jungle.

— « Quoi de neuf au pays ? » demanda l'ingénieur pour changer de conversation.

Les yeux du garçon pétillèrent.

— « Sensationnel ! Miriam — mon amie, vous savez — c'est une artiste et elle a eu un engagement pour... »

Le haut-parleur émit un crachottement et une voix métallique retentit sur tout le camp, perçant le rideau de pluie :

« Attention !... Attention !... Hélicoptère à terrain, attention ! Gros dinosaure bipède en vue à environ deux milles nord-nord-est. Se dirige vers le chantier. Allure rapide. »

Herries cracha un juron et s'élança coudes au corps, suivi de Greenstein. Les sillons laissés par leur bottes à l'endroit où ils s'étaient tenus se remplirent d'eau.

— « Qu'est-ce que c'est ? » interrogea Greenstein.

— « Sais pas encore... il pourrait s'agir d'un carnivore... vraiment malabar. » Herries s'engouffra dans l'appentis servant de Q. G. Toute une série de leviers s'alignaient à proximité de son bureau personnel. Il en rabattit un et la sirène d'alerte retentit. « Je ne vois pas pourquoi un bipède s'amènerait sur nous. A moins qu'il ne soit attiré par l'odeur du sang du bestiau qu'on a repoussé hier. Avec les petits carnivores, on ne risque rien. La clôture sous tension les tient en respect, mais je doute qu'elle puisse faire de l'effet sur un dinosaure. Sinon en le rendant fou furieux. Suivez-moi. »

Les jeeps sortaient déjà des garages. La vase giclait à chaque tour de roue, dégouttait des garde-boue. La pluie tombait plus drue à tel point que la forêt, au-delà de la clôture, s'estompait. La vapeur en volutes montait du sol. Squelette d'un vautour guettant le squelette d'une armée, l'hélicoptère planait à la verticale des derricks, et l'aboiement des sirènes emplissait l'air épais.

— « Vous savez conduire ces charrettes ? » demanda Herries.

— « J'en ai conduit dans l'armée. »

— « Bien. Nous allons prendre celle de tête. Objectif : arrêter l'animal avant qu'il atteigne les puits. »

L'ingénieur franchit la portière d'un bond et s'installa sur le siège de droite. Les coussins plastiques étaient détrempés. Une mitrailleuse lourde était montée sur le capot et un micro se balançait à portée de la main. Greenstein démarra, suivi par cinq autres véhicules. Ridicules fourmis qui se perdaient dans l'étendue ruisselante, le reste des hommes s'éparpilla, chacun regagnant le poste qui lui était dévolu. Il fallait défendre les installations vitales.

La barrière nord livra passage aux voitures qui soulevaient des geysers de boue. Elles suivirent une piste de quelques mètres de large, puis le rempart de la jungle dressa ses noirs, ses bruns, ses pourpres, ses verts et ses jaunes. Le long de la clôture, on voyait çà et là, émergeant de la fange, luire un os, vestige d'une bête abattue par les gardes ou électrocutée. De façon assez incongrue, Herries s'étonna que les horribles dinosaures carnassiers, rôdant et gambadant à la ronde, ignorent ces cadavres, alors que ceux-ci attiraient suffisamment d'insectes nécrophages pour être réduits à l'état de squelette en l'espace d'une journée. Les reptiles n'aimaient pas la charogne, voilà tout. Pourtant, l'odeur du sang était un appel impérieux pour eux...

— « Poussez davantage vers l'est, » dit la voix du radio de l'héli-

coptère. « Voilà. Vous y êtes. Stop. Face à la forêt. Il va émerger d'ici une minute. Bonne chance, chef. Le prochain coup, donnez-moi quelques bombes et je me chargerai de faire leur affaire à ces bougres-là tout seul. »

— « Nous n'avons pas été pourvus d'armement lourd, vous le savez bien. »

Herries passa sa langue sur ses lèvres desséchées ; son pouls battait la chamade. Personne n'avait encore affronté de tyrannosaures.

Les jeeps se déployèrent en ligne et, pendant un moment, tout demeura immobile. Il n'y avait que les essuie-glaces à s'agiter. Puis le sous-bois parut s'effondrer. Et le monstre fut sur eux.

C'était vraiment un tyrannosaure, songea vaguement Herrier. Un de ses proches parents, en tout cas. Il s'élança en un bond que son poids énorme rendait malhabile. Cette gaucherie, les paléontologistes l'avaient prévue ; certains même en avaient déduit que le tyrannosaûre devait avoir été une sorte de gigantesque hyène dévoreuse de cadavres. Mais ils avaient oublié qu'à l'instar du serpent ou du crocodile cénozoïque, il était trop stupide pour distinguer la proie morte de la proie vivante ; que les brontosaures qu'il chassait étaient plus maladroits que lui ; que la seule élongation de sa foulée lui permettait de se déplacer à une vitesse impressionnante en terrain nu.

Herries vit se balancer dans l'air, à trois fois la hauteur d'un homme, une gueule aplatie ; la queue du monstre s'achevait à plus de treize mètres de là. Des écailles irrégulières, gris acier, miroitaient sous la pluie qui ruisselait et formait des cataractes le long des flancs, du cou tortueux et des membres antérieurs étrangement réduits de la bête dont les mâchoires claquaient sans raison, dont la panse ballonnée tressautait à chaque enjambée. Et chaque fois qu'une patte hérissée de griffes retombait, Herries sentait frémir le sol qui vibrait sous le choc de ces tonnes de chair. Sans prêter attention aux voitures, l'animal s'avançait d'une démarche saccadée vers la clôture.

— « Barre-lui la route, Sam, » hurla l'ingénieur.

Et il empoigna la mitrailleuse avec un grognement inconscient. Les balles giclèrent, traçant un pointillé sanglant, comme une couture, en travers de l'abdomen du tyrannosaure qui s'immobilisa; sa tête oscilla de gauche à droite. Il émit une sorte de toux, rauque et caverneuse. Greenstein appuya sur l'accélérateur pour s'approcher davantage.

Les autres attaquaient par les flancs. Des faisceaux de balles traçantes convergeaient vers la queue d'alligator, vers les pattes semblables à des serres. A la hauteur de la cuisse droite, une grenade explosa dans un petit panache de fumée, creusant un cratère rouge dans la chair. Lentement, la créature s'ébranla en direction de l'une des jeeps qui décrocha.

— « Droit dessus ! » hurla Herries à l'intention de Greenstein.

Les vitesses crièrent ; le véhicule bondit en projetant des jets de boue. L'ingénieur lança un bref coup d'œil sur le conducteur : le garçon souriait. Parfait. Cela lui ferait un souvenir à raconter plus tard à ses petits-enfants ! La jeep dépassa le monstre, fit demi-tour sur deux roues

et stoppa. La pluie martelait le métal. Herries dégagea la mitrailleuse et la pointa vers le reptile qui, lui aussi, s'était arrêté. Il vacillait légèrement, grondant et perdant son sang. C'était une vision qui ne semblait pas tout à fait réelle. Une scène vieille de cent millions d'années ! La pluie sifflait en s'écrasant sur le canon brûlant.

Herries saisit le micro :

— « Assaut de flanc, » jeta-t-il d'une voix rocailleuse. « La Deux et la Trois à droite, la Quatre et la Cinq à gauche. Jeep Six : portez-vous par-derrière et attaquez à la grenade. Visez la naissance de la queue. »

Maladroitement l'adversaire pivotait sur lui-même. Le sol liquide se teintait de rouge.

— « Visez les yeux ! » clama Greenstein ; téméraire, il fonçait vers la bête qui lui présentait maintenant son profil.

La grenade lancée par la voiture Six explosa. Le tyrannosaure fit volte-face avec une rapidité et une soudaineté incroyables. Une fraction de seconde, Herries vit la queue onduler comme un serpent. Puis elle s'abattit. Il se protégea le visage de son bras sous la pluie de verre du pare-brise fracassé. Le métal, en cédant, ne fit pas tellement de bruit, mais le froissement de l'acier se prolongea dans le corps de l'ingénieur. Quand la jeep fit une embardée, Herries, instinctivement, se jeta par terre. La patte gauche du tyrannosaure tomba avec une violence terrible sur le véhicule. Le feulement de la créature semblait venir de très loin. Herries ouvrit un œil ; le monstrueux talon pénétrait dans son champ de vision, bouchant le ciel. Il descendait. Derrière l'homme, le capot s'aplatit. Le moteur fut arraché.

Puis le tyrannosaure sortit du paysage. Herries se glissa vers le siège à présent incliné selon un angle bizarre.

— « Sam ! » appela-t-il dans un hoquet. « Sam ! Sam !!! »

La tête de Sam n'était plus qu'un mélange de cervelle et d'os éclatés ; la moitié de sa mâchoire inférieure était posée sur ses genoux et, sur le coussin, un œil, éjecté hors de l'orbite, le considérait fixement.

Herries parvint à se redresser. La mitrailleuse, faussée, reposait dans la boue et, en lisière de la jungle, cent mètres plus loin, il voyait le combat des jeeps et du tyrannosaure ; le monstre bondissait avec gaucherie ; les voitures faisaient alors un écart et l'arrosaient de balles avec un grognement d'impatience. *Cela ne peut pas s'éterniser,* songea Herries, et sa pensée était vague et distante. *C'est facile à tuer, un homme. Un revers de queue et c'en est fini de ses chansons. Il n'y a plus qu'une flaque de sang dans la boue. Tandis qu'un reptile est dur à tuer. Ne serait-ce que parce que la vie n'a pas autant d'intensité en lui. Je ne vois pas de terme à cette lutte.*

La jeep numéro quatre se jeta en avant et un homme en sortit, s'élançant vers le monstre qui chargeait. « Non... non, » murmura Herries dans le micro hors d'usage. « Imbécile ! Arrête ! » L'homme plongeait entre les pattes colossales. La croûte d'argile collée à ses bottes lui donnait une démarche gauche. Pourtant, par contraste avec l'énorme masse qui le surplombait, on éprouvait à le voir se dandiner une invraisemblable

impression d'élégance et d'agilité. Herries le reconnut. C'était Worth. Le combattant dégoupilla la grenade qu'il tenait à la main, la conserva un instant dans l'étau de ses doigts. Au-dessus de sa tête, le ventre flasque du reptile formait une voûte sanguinolente. Les griffes acérées tâtonnaient aveuglément à la recherche de la proie. Worth lança la grenade et s'éloigna au pas de course. L'engin explosa contre le ventre même du tyrannosaure qui rugit. Un pied énorme se haussa, retomba, happant Worth au passage et l'envoyant rouler à trois mètres de là au milieu des touffes malvacées. L'homme essaya de se remettre sur pieds. Mais en vain.

Perdant ses entrailles, le monstre qui trébuchait s'avança dans une autre direction ; ses mugissements avaient un timbre presque humain qui vous glaçait. Un conducteur freina et s'en fut ramasser Worth. Quelqu'un s'approcha de Herries en bredouillant des paroles indistinctes. Le monstre s'éloignait, se prenant les pattes dans ses intestins ; puis il tomba lentement, agité de mouvements furieux, s'empêtrant dans le lasso de ses entrailles.

Ce ne fut pourtant pas sans mal qu'on l'acheva. Une demi-heure durant, tandis qu'il sifflait et que sa queue frappait le sol, les jeeps ne cessèrent de tirer à bout portant. Et lorsqu'on reprit la route du camp, Herries n'était pas certain qu'il fût mort. Mais les insectes s'étaient mis à l'ouvrage et déjà quelques os blancs pointaient hors de son corps.

*
* *

Le téléphone sonna. Herries saisit l'écouteur :

— « Oui ? »

— « Ici Yamaguchi. J'imagine que vous voulez des nouvelles de Worth ? »

— « Alors ? »

— « Rupture des vertèbres lombaires. Sa vie n'est pas en danger. Peut-être même coupera-t-il à la paralysie générale. Mais il faut le réexpédier d'urgence là-haut. Une intervention est nécessaire. »

— « Et il restera en quarantaine pendant un an. Jusqu'à la fin de son contrat. Je me demande s'il sera toujours aussi patriote à ce moment-là. »

— « Pardon ? »

— « Rien... Peut-il attendre jusqu'à demain ? Tout est tellement désorganisé pour le moment... je ne tiens pas à mettre le projecteur en marche. »

— « Oh ! oui. N'importe comment, je lui ai donné un soporifique... » Yamaguchi se tut un instant, puis : « Quant à celui qui est mort... »

— « Bien sûr. Nous l'enverrons là-haut, lui aussi. Et le Gouvernement lui fournira même un joli cercueil. Cela fera le plus grand plaisir à la petite. »

— « Etes-vous sûr de vous sentir bien ? » coupa le médecin d'une voix sèche.

— « Ils devaient se marier ! » Herries but une gorgée de bourbon. Le cinquième verre. L'obscurité était telle à présent qu'il distinguait à peine la bouteille. « Puisque le patriotisme est maintenant l'équivalent de la nécrophilie... puisqu'on attend d'un citoyen loyal qu'il pavoise chaque fois que son gouvernement met au point un nouvel instrument destiné à la production de cadavres en série... eh bien, je suis persuadé que la jeune personne sera ravie de recevoir un joli cercueil ! Beaucoup mieux qu'un banal mari ! Et ma main au feu qu'il sera chromé... »

— « Dites-donc, vous, vous êtes victime de la névrose du combattant ! Je sais que vous avez eu un choc aujourd'hui... bon. Venez me voir. Je vous donnerai un sédatif. »

— « Merci. J'ai ce qu'il me faut sous la main. » Il prit une nouvelle lampée d'alcool et enchaîna avec une brutalité voulue : « On les renverra demain là-haut tous les deux. Pour le moment, fichez-moi la paix : je suis en train de faire une lettre pour expliquer au Père Noël que rien de cela ne se serait produit si on nous avait autorisés à disposer d'une saloperie d'obusier atomique ! Notez bien que je ne me fais pas d'illusion. La politique actuellement suivie interdit que nous ayons des armes lourdes. Et personne n'a encore entendu dire que la pression des événements ait jamais modifié une ligne politique. Pardi : la pression des événements peut avoir des activités anti-américaines ! »

Il raccrocha, posa la bouteille sur ses genoux, mit les pieds sur son bureau, alluma une cigarette et se perdit dans la contemplation de la fenêtre. Telle une fumée, l'ombre envahissait le chantier. La pluie avait cessé, les lampes et les fenêtres éclaboussaient la nuit de taches jaunes et informes, mais les ténèbres s'épaississaient, isolant chacune de ces lueurs. A cette heure, tout le monde désertait la cabane d'état-major. Herries n'avait pas allumé.

*Tout cela peut bien aller au diable !* pensait-il. *Au diable !*

A chaque bouffée, sa cigarette lançait une lueur brève d'étoile mourante. Mais la fumée, parce qu'il ne la voyait pas, avait un drôle de goût. A moins que ses abondantes libations ne lui eussent cartonné la langue ? Il ne savait pas. Mais quelle importance ?

De nouveau, la sonnerie perçante du téléphone. Il tâtonna dans l'ombre.

— « Ici le responsable des opérations, » dit-il avec ironie. « Vous pouvez aller au diable. »

— « Hein ? » C'était Symonds. Sa voix était hargneuse. « J'ai essayé d'entrer en contact avec vous. Qu'est-ce que vous faites là à cette heure ? »

— « Je vais vous donner trois réponses. A vous de trouver la bonne. Je joue à la belote ? C'est pas ça ! Je fais la cour à une jeune iguanodone comme un répugant personnage ? C'est pas ça non plus. Ça ne vous regarde pas ? Ce coup-là, c'est la réponse. »

— « Mr. Herries, ce n'est pas le moment de plaisanter ! Je me suis laissé dire que Matthew Worth a été gravement blessé. Or, il était prévu qu'il serait de surveillance cette nuit pour garder le matériel secret. Tous mes plans sont bouleversés. »

— « Tsss-Tsss-Tsss. Cela me fend le cœur ! »

— « Il faut réviser tout le plan de garde. Selon mes notes, Worth devait être de service de minuit à quatre heures. Comme je ne sais pas de façon précise à quelles missions sont affectés ses camarades, il m'est impossible d'en désigner un à sa place. Voudriez-vous vous charger de trouver un factionnaire qui pourra faire la grasse matinée demain ? »

— « Pourquoi ? »

— « Pourquoi ? Mais parce que... parce que... »

— « Je sais. Parce que Washington l'a dit. Washington craint qu'un immonde dinosaure venu des régions qui constitueront un jour la Russie ne s'infiltre jusqu'ici, ne glisse un œil dans les caisses abandonnées sans surveillance et ne rapplique chez lui avec les renseignements. Bon. Je vais m'occuper de cela. J'avais seulement envie de vous faire fumer un peu. »

Herries crut sentir le souffle indigné de son correspondant traverser la plaque de l'écouteur.

— « Très bien. Prenez les dispositions nécessaires pour cette nuit ; demain, nous modifierons les tours de garde. »

L'ingénieur raccrocha.

Il se rappelait vaguement que la liste des types aux lèvres et aux cerveaux hermétiques était quelque part sur le bureau. La liste... enfin, une copie. Symonds aussi en avait une copie. Et le Pentagone. Et le F. B. I. Et le chef du personnel de la Transtemporelle des Pétroles. Et... Bien ! Voyons cette liste. Comparons-la au plan de travail. Cherchons quelqu'un qui n'ait pas à accomplir une tâche d'une importance cruciale demain matin et désignons-le comme sentinelle. Enfantin.

Herries avala une nouvelle gorgée d'alcool. Il pouvait s'évader de cette opération, fantastique de stupidité et d'absurdité. On ne pouvait le forcer à travailler. Bien sûr, ils ne le lâcheraient pas avant que le contrat fût venu à échéance. Ce serait une année de confinement solitaire. Peut-être pas, d'ailleurs : qui sait si d'autres ne viendraient pas lui tenir compagnie pendant ce temps-là ? Evidemment, il demeurerait sous surveillance le reste de son existence. Mais qui n'était pas sous surveillance, en un siècle où le monde était divisé en deux garnisons ?

L'ennui, c'était que nul ne pouvait faire quoi que ce fût. Si on devenait un pacifiste à tous crins, on se liguait pratiquement avec l'ennemi. Et l'ennemi s'était livré de sang-froid à trop de massacres pour qu'un homme, même à moitié équilibré, pût l'accepter. Il y avait une autre voie : se battre — et devenir de plus en plus semblable au rival — risquer le tout pour le tout : l'incinération de la planète dans l'espoir de trouver une issue tolérable. Pour se battre, il suffit qu'on soit deux. Et il y avait belle lurette que l'adversaire s'était lui-même désigné comme tel. Et maintenant, il était sans doute déjà trop tard pour qu'on se réconcilie. Même si les gens importants de l'un et de l'autre camp souhaitaient un arrangement amiable, que pourraient-ils faire contre leurs fanatiques, contre les coalitions d'intérêts, contre leurs sujets terrifiés ? Contre le mouvement même de l'histoire ?

*Le diable les emporte et nous avec ! Peut-être sommes-nous damnés. Mais pourquoi faut-il que nous soyons par-dessus le marché de malheureux pions sur l'échiquier ?*

Quelque part, avec un barrissement, un brontosaure maladroit dégringola dans un marécage dissimulé par la nuit.

*A tant que faire, j'aimerais mieux... Non !*

Herries considéra le mégot qui lui brûlait presque les doigts. Il pourrait en tout cas découvrir ce qu'il était censé... Un coup d'œil à l'intérieur de ces caisses qui auraient dû contenir les armes qu'il avait implorées, des instruments de musique, peut-être, et des appareils scientifiques, et qui renfermaient, au contraire, Dieu sait quels objets stupides issus des cogitations du Pentagone... Oui, un coup d'œil était plus utile qu'un coup de poing dans la figure béate de Symonds ! Ce serait la preuve que lui, Herries, était un homme libre dont l'existence ne s'était pas encore vainement répandue hors d'un crâne brisé. Lui, Herries, un simple individu, saurait ce que son Camp projetait. Et si cela se révélait être un crime contre la raison, il lui resterait, faute d'autre solution, la possibilité de démissionner et de tirer son épingle du jeu. Quoi qu'il pût en résulter.

Oui. Oui, au nom de la peu probable existence de la divine miséricorde !

*
* *

Il pleuvait encore un peu. Une ondée légère, tiède comme la caresse des larmes. Herries se dirigea vers la station de réception, faisant gicler la boue à chaque pas. L'éclat soudain d'une torche électrique le fit s'immobiliser. La voix de la sentinelle monta de l'ombre :

— « Oh ! C'est vous, chef... »

— « Oui. Comme Worth a été blessé, je le remplace. »

— « Mais... je croyais que... »

— « Impératif politique, » murmura l'ingénieur.

La magie incantatoire de ce mot fit son effet. Le factionnaire s'avança d'un pas traînant et tendit son fusil à l'ingénieur.

— « Tenez. Voilà l'outil. Je n'ai vu personne pendant mon service. »

— « Quelle aurait été votre attitude si quelqu'un avait essayé de pénétrer ? »

— « Je lui aurais dit de faire halte, évidemment. »

— « Et s'il ne s'était pas arrêté ? »

L'homme tendit vers Herries un visage incompréhensif. L'ingénieur soupira :

— « Excusez-moi, Thornton. Ce n'est vraiment pas l'heure de philosopher. Dépêchez-vous d'aller au lit. »

Une cigarette humide aux lèvres, debout devant la porte, il suivit du regard l'homme qui s'éloignait en se dandinant péniblement. Tous les feux étaient éteints, hormis quelques lampes ici et là, hautes, brillantes, mais distantes ; Herries était plongé au fond d'un gouffre d'ombre. A quelle phase se trouvait la lune ? se demanda-t-il. Quelles configurations affectaient actuellement les étoiles ?

Il attendit. Il avait le temps. Même celui de se révolter. Il en avait même trop : un homme sous la pluie, les pieds léchés de brouillard, le nez rempli de l'odeur des reptiles, qui se rappelait les anémones du prin-

temps pointant sous les arbres glacés, encore veufs de leurs feuilles, avec un peu de neige entre leurs racines ; qui se rappelait le verre de bière bu un après-midi d'automne dans certaine auberge de campagne dont la porte s'ouvrait sur le sumac rouge, la plage dorée, le bleu nonchalant et lointain du ciel ; qui se rappelait un garçon happé par les noires fondrières du jurassique, transformé en une purée rouge, un garçon dans une jeep dont la cervelle saignait sur la photo de la fille qu'il voulait épouser. Quel était donc le but de tout cela ? Eh bien, il n'y en avait aucun. Ou alors, c'était d'arracher les anémones, d'anéantir les paisibles auberges de campagne. Et cela, c'était inacceptable.

Lorsque la nuit eut englouti l'écho des pas de Thornton, Herries déverrouilla la porte et entra dans le hangar. Il y régnait une chaleur étouffante. Le corps de l'ingénieur était couvert de sueur avant même qu'il eût refermé la porte. Il alluma sa torche.

La pluie sonnait bruyamment sur le toit. L'homme était environné de caisses empilées dont certaines auraient pu contenir un dinosaure. L'envoi d'un pareil chargement dans le passé avait dû coûter une extraordinaire somme d'énergie. Inutile de s'étonner de l'augmentation des impôts ! Qu'est-ce que ces caisses pouvaient bien contenir ? Un régiment de tanks ? ... Des bombardiers passés à la réforme ? Dieu sait les idées qui peuvent naître dans le crâne de types bouclés entre les quatre murs d'un bureau ! Et Symonds avait laissé entendre que ce n'était qu'un début ! Lorsque le matériel aurait été entreposé, d'autres livraisons suivraient. Et d'autres. Et d'autres derrière...

Il y avait un établi. Herries se mit en quête d'outils. Il faudrait faire attention ; ce serait stupide de se retrouver en prison. Posant sa torche sur un fût, il s'accroupit devant une caisse. Une solide caisse de bois hermétiquement assujettie au moyen de vis. Il aurait un peu plus de mal pour l'ouvrir, mais, comme cela, il ne laisserait pas de traces. Peut-être ! Car les colis pouvaient être piégés. Comment savoir jusqu'à quelles extrémités l'obsession du secret pouvait conduire les bureaucrates ?

*Oh ! Zut ! Si je saute, ce ne sera pas une si grande perte !* Herries enleva son ciré et se mit à l'œuvre. Sa chemise lui collait à la peau.

Le travail avançait lentement. Après avoir déplacé plusieurs colis, il mit à jour une caisse à claire-voie. Une plaque de métal incurvée saillait légèrement hors de l'emballage en toile de jute qui en recouvrait le contenu. Que diable était-ce là ? Herries empoigna une barre à mine et entreprit d'écarter une latte. Les clous, faussés, grincèrent, et Herries se figea, l'oreille tendue. Mais il ne distingua que le bruit de la pluie qui redoublait. Alors, il se mit à fouiller.

Fichtre ! Voilà qui n'était pas ordinaire.

Il n'identifia la lame de métal qu'après l'avoir entièrement dégagée. Mais il lui fallut un moment avant que son cerveau acceptât d'enregistrer ce qu'il voyait... Un soc de charrue !

— « Ils ont des stocks de matériel agraire dont ils ne savent pas comment se débarrasser, » dit-il stupidement à haute voix.

Il remit les choses en état mais ses mains auraient aussi bien pu appar-

tenir à un autre. Cela dépassait son pouvoir de compréhension et il nageait dans l'irréel. Bien sûr, songeait-il confusément, les autres caisses pouvaient théoriquement recéler n'importe quoi, mais il soupçonnait qu'elles contenaient d'autres charrues, des tracteurs, des herses, des moissonneuses-lieuses... et pourquoi pas des sacs de graines ? *Quel était leur plan ?*

— « Ah ! »

Herries fit volte-face. Le rayon de la lampe était pointé vers lui comme un épieu.

Il saisit son fusil à tâtons. Une petite voix sèche retentit : « Je vous conseille de ne pas employer la violence. » L'arme tomba à terre avec bruit.

Symonds ferma la porte et, ombre au milieu d'autres ombres, dansantes et déformées, s'avança de sa démarche affectée. Il avait juste enfilé une chemise et un pantalon, mais les zébrures de la nuit donnaient l'illusion qu'il portait cravate, chapeau, veston et pardessus.

— « Les gardes, » laissa-t-il tomber d'un ton dépourvu de toute passion, « avaient été discrètement mis en demeure de me signaler tout ce qui pouvait leur paraître insolite, même si cela ne justifiait pas un rapport. » Il fit un geste de la main. « Mais continuez de clore cette caisse, je vous prie. »

Herries se rassit sur ses talons. Il y avait un vide en lui et la seule question qu'il se posait était : quelle est la meilleure façon de mourir ? Car s'il était réexpédié vers le vingtième siècle, sûrement — oh ! sûrement ! — on l'enfermerait quelque part et on s'empresserait de perdre la clé. Si sinistre fût-elle, la mort était préférable. Etrange : ses doigts maniaient les outils sans trembler. Avec adresse... Posté derrière son dos, Symonds l'éclairait.

— « Pourquoi cette effraction ? » finit par demander avec raideur le fonctionnaire.

*Je pourrais le tuer. Il est sans arme. Je pourrais lui tordre le cou, prendre un fusil et gagner les marais ; j'y vivrais bien quelques jours. Mais retourner le fusil contre moi-même serait peut-être plus facile.*

Il chercha ses mots avec soin ; il fallait qu'il prît une décision. Il le fallait, même si cela paraissait manquer de réalisme et ne pas avoir beaucoup d'importance.

— « Ce n'est pas une question à laquelle il est simple de répondre. »

— « Les réponses significatives ne sont jamais simples. »

Herries, stupéfait, jeta un regard rapide sur l'autre (l'étonnant était qu'il pût encore s'étonner de quelque chose...), mais le visage de Symonds était dans l'ombre. L'ingénieur ne put distinguer qu'un reflet qui jouait sur les verres du fonctionnaire.

— « Voyons les choses sous cet angle : le droit à l'auto-défense a lui-même ses bornes. Si un tueur m'attaque, je peux me battre avec ce qui me tombe sous la main. Mais si je me sers d'un enfant qui passe par là comme d'un bouclier, je suis inexcusable. »

— « Vous vouliez donc être certain que ces caisses ne contenaient rien d'illégal ? » demanda Symonds de sa voix de professeur.

— « Je n'en sais rien. Qu'est-ce qui est illégal, qu'est-ce qui est légal par les temps qui courent ? J'étais... j'étais écœuré. J'aimais bien Greenstein. Et il est mort. Mort parce que Washington a décidé que nous n'aurions ni bombes, ni obus atomiques. J'ignorais tout ce qu'il me faudrait accepter. Et il fallait que je le sache. »

— « Je vois. » Symonds hocha la tête. « Soyez donc informé que toute la cargaison se compose de matériel agraire. Les prochaines comprendront de l'équipement industriel et scientifique, d'importantes réserves de conserves et toutes les archives culturelles du monde entier qu'il aura été possible de micro-filmer. »

Herries posa ses outils, se retourna et se remit debout. Il chancelait sur ses jambes. Force lui fut de s'appuyer contre la caisse sur laquelle il avait travaillé et une longue minute s'écoula avant qu'il eût repris ses esprits.

— « Pourquoi ? »

Symonds ne répondit pas immédiatement. D'un geste précis, il tendit la main vers la torche que Herries avait posée sur le fût, puis s'y assit, les deux lampes posées sur les genoux. Son visage, éclairé par le bas, était strié de lignes d'ombre, et ses lunettes faisaient deux taches rondes et aveuglantes. Il reprit, et l'on eût dit qu'il pointait les différentes sorties d'un bordereau :

— « Vous deviez être informé en temps utile, c'est-à-dire après l'arrivée des cinq cents recrues attendues. Désormais, par votre faute, vous allez devoir porter le fardeau d'un savoir que vous auriez encore ignoré pendant quelques mois. Je considère que vous saurez garder le secret. C'est un postulat, en tout cas, nécessaire. »

— « Qui sont ces types ? »

La voix de Herries, il en avait conscience, était rauque.

Le visage diffus de Symonds, dont la peau semblait mince comme une feuille de papier, fixait les profondeurs du magasin.

— « Vous aurez commis une erreur banale, » dit-il comme on parle à un écolier, « en tenant pour acquis que les hommes, parce que les circonstances les contraignent à agir d'une certaine façon, sont malfaisants ou stupides. Je vous garantis que le Sénateur Wien n'est ni malfaisant ni stupide ; et les autres responsables ne le sont pas davantage. Ils sont même forcés de conserver le secret vis-à-vis des personnalités officielles qui sont concernées, dans la crainte de déclencher chez elles la fureur ou la panique, au lieu de la volonté de tenter une opération de sauvetage en gardant la tête froide. Le fractionnement, et de l'effort et de l'information, qu'impose la Sécurité, aide à dissimuler l'objectif visé et à lancer sur de fausses pistes ceux qui doivent être partiellement mis au courant. »

Symonds se tut, le front creusé d'une petite ride. Son ongle tambourina avec impatience le boîtier d'une torche. « Ne vous méprenez pas sur mes paroles, » enchaîna-t-il. « Le Sénateur Wien et ses collègues n'ont pas oublié leur serment et ils n'essayent pas de se substituer à Dieu. Leur tâche consiste avant tout à s'attaquer aux problèmes du vingtième siècle. Ce

ne sont pas eux qui censurent la seule information d'importance — une information que, soit dit en passant, tout individu pourrait trouver par déduction s'il s'en souciait. Ce sont les pouvoirs publics, agissant dans le cadre de leurs prérogatives consenties par la loi, qui ont étouffé un certain nombre de rapports classés *Archives Confidentielles*. Evidemment, le Sénateur a usé de son influence pour amener les choses au point où elles en sont actuellement. Mais c'est là un cours politique normal. »

— « Ne tournez pas autour du pot, » grommela Herries. « Où voulez-vous en venir exactement ? »

Symonds secoua sa tête fragile. « Vous craignez de savoir, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec calme.

— « Je... »

L'ingénieur se retourna et frappa la caisse du poing. Sèche comme du parchemin, la voix inexorable s'éleva de nouveau dans la nuit :

— « Vous savez qu'un projecteur temporel ne peut explorer le futur que par bonds d'un siècle. Par contre, il est impossible que ses bonds dans le passé soient inférieurs à environ cent méga-années. Vous avez évoqué une méthode simple pour explorer, en dépit de ce handicap, telle ou telle section du passé historique : faire un grand nombre de bonds d'un siècle dans l'avenir ; puis, accomplir un grand saut en arrière. Mais pouvez-vous me dire comment prédire le futur historique ? Disons sur une durée de cent ans ? Hein, puisque vous êtes si malin, répondez-moi ? »

— « Ouais. Je vois votre point de vue. »

— « L'équipe A, un groupe de volontaires parfaitement équipés, est allée au vingt et unième siècle. Ils ont enregistré tout ce qu'ils ont observé et placé leur rapport dans un coffret chimiquement inerte noyé dans un bloc massif de béton renforcé, érigé en un point pré-déterminé : un point qui devait demeurer stable, selon les renseignements fournis par une expédition envoyée antérieurement aux environs de l'an 100 000 000 après J.-C. Je présume que pour permettre de localiser plus facilement l'endroit, des substances radio-actives à longue période ont dû être introduites dans le béton. Evidemment, l'équipe A se trouve dans l'incapacité de rallier le vingt et unième siècle en raison de la limitation même du saut temporel. Par contre l'équipe B, après avoir fait un plongeon de cent méga-années dans le futur, a exhumé les rapports et est revenue à son temps d'origine. »

Herries se tassa sur lui-même et dévisagea le petit homme fluet. Il était comme vidé. Epuisé, incapable d'un effort autre que celui de rester sur ses pieds.

— « Qu'est-ce qu'ils ont trouvé ? »

Aucune émotion, ni en sa voix, ni en lui-même.

— « En fait, l'an 100 000 000 a reçu plusieurs visites. On a estimé que la somme d'énergie nécessaire pour atteindre l'an 200 000 000 (avant J.-C. ou après J.-C.) était prohibitive. Mais, en 100 000 000 après J.-C., il y a un renouveau de l'évolution sur terre, bien que les plantes n'aient pas encore libéré suffisamment d'oxygène pour que l'atmosphère soit respirable. C'est que les roches, n'est-ce pas, fixent l'oxygène : s'il n'y a pas

de processus biologiques pour remplacer continuellement... mais vous avez une meilleure culture scientifique que moi. »

— « Bon, » fit Herries, et son timbre était à la fois neutre et coupant. « Autrement dit, la Terre va avoir à subir dans l'avenir une longue période de stérilité. Celle-ci englobe-t-elle déjà le vingt et unième siècle ? »

— « Oui. La radio-activité s'était suffisamment dissipée pour que l'équipe A ne courût pas de dangers. Mais certains éléments à longue période étaient encore présents et mesurables. L'équipe A a effectué une masse d'analyses différentielles pour dater avec le plus de précision possible le moment où les bombes ont explosé. »

— « Alors ? »

— « Elles ont explosé approximativement un an après la date de référence actuelle. »

— « Dans... dans un an ! »

Herries leva la tête. Ses yeux ne rencontrèrent que la nuit. La pluie du Jurassique battait la charge sur le toit de tôle.

— « Peut-être moins d'un an : il y a un coefficient d'incertitude. Le projet doit être mené à terme avant le déclenchement de la guerre. Dans les limites de la marge de sécurité. »

— « Avant le déclenchement de la guerre, » répéta Herries. « Mais est-elle fatale ? Que le temps soit ou non un cadre fixe, est-elle fatale ? Pourquoi ne pas mettre les dirigeants de l'autre bord en face des faits ? Pourquoi, s'il le faut, notre camp ne capitulerait-il pas, après tout ? »

— « On n'épargne aucun effort, » dit Symonds d'une voix mécanique. « Abstraction faite de la théorie du « temps rigide », il est peu vraisemblable que ces efforts soient couronnés de succès. La situation est par trop instable. Il suffit d'un homme qui perde la tête et se trompe de bouton. Et ce ne sont pas les boutons qui manquent ! Dire la vérité, que ce soit à une poignée de responsables politiques triés sur le volet ou au monde entier, risquerait de faire naître la panique chez certains. Et qui peut prévoir de quoi un homme en proie à la panique est capable ? C'était à cela que je pensais en vous disant que le sénateur Wien et ses amis n'ont pas oublié leur serment. Ce n'est pas le désir de trouver un refuge qui les pousse. Ils sont vieux. Et ils le savent. Ils essayeront jusqu'au bout de sauver le vingtième siècle. Mais comme ils sont persuadés que ce n'est pas possible, c'est la race humaine qu'ils tentent en réalité de sauver. »

Herries s'écarta de la caisse.

— « Les cinq cents dont vous parliez, » souffla-t-il, « ce sont... des femmes ? »

— « Oui. Si, après leur arrivée, il reste encore assez de temps pour sauver d'autres humains, ce sera fait. Mais, en tout état de cause, il y aura ici, au cœur du Jurassique, au moins mille adultes des deux sexes, jeunes et en bonne santé. Vous aurez un sale moment à passer le jour où il vous faudra leur annoncer la vérité. Comprenez-vous maintenant pourquoi le secret doit être gardé jusqu'à cet instant ? N'importe qui peut perdre la tête. Voilà pourquoi il est impossible de vous équiper en armes

lourdes. Le groupe ne doit à aucun prix être à la merci d'un dément. Mais vous retrouverez votre équilibre. Il le faut. »

Herries ouvrit la porte et contempla les ténèbres percées de hurlements rauques.

— « Mais... il n'y a pas trace de nous dans l'avenir. »

Il avait parlé d'une voix aiguë et déchirante d'enfant.

— « Après toutes les ères géologiques qui se sont succédées ? Comment voulez-vous ? » Toujours le maître d'école réprimandant un élève ! « On prévoit que vous resterez ici quelques générations. Le temps de vous développer suffisamment en nombre et d'accroître vos ressources. Dans un siècle, l'équipe A vous rejoindra. J'ajouterai qu'elle est également constituée d'un nombre égal d'hommes et de femmes. Mais cette planète, en ce point de son histoire, n'est pas un milieu vivable. Nous sommes persuadés que vos descendants mettront au point l'astronef qui est, nous le savons, possible. Alors, ils quitteront la Terre pour prendre possession des étoiles. »

Herries, l'épaule contre le chambranle, fléchissait sous le poids de ce devoir écrasant : survivre. Une gifle de vent lui emplit les yeux de pluie. Au loin s'interpellaient les dragons de la nuit.

— « Et vous ? » demanda-t-il.

Il n'avait aucune bonne raison pour poser cette question.

— « Si vous souhaitez transmettre là-haut un dernier message, je me chargerai de le porter, » répondit la voix cassante.

Les pas précis de Symonds sonnèrent sur le sol. Il s'arrêta près de l'ingénieur.

« Croyez-moi : je mériterai mon rapatriement. »

Brusquement, ses mâchoires se fermèrent en claquant et il poussa un soupir sifflant. Il leva vers le ciel des mains crispées et hurla :

« Vous pourrez me laisser partir, *à ce moment-là !* »

Il s'élança en courant vers l'allège de l'administration et le bruit de sa course s'éteignit bientôt. Longtemps, Herries resta immobile dans l'embrasure de la porte.

(*Traduit par Michel Deutsch.*)



# L'amulette

## par JACQUELINE OSTERRATH

*Jacqueline Osterrath a publié plusieurs recueils de poèmes et écrit une vingtaine de contes de contes de fées, vigoureusement refusés par les éditeurs ! Agée d'une trentaine d'années, elle se passionne depuis longtemps pour tout ce qui touche au fantastique. C'est Pierre Versins et Martine Thomé qui lui ont donné l'idée d'écrire de la science-fiction, à force de lui en faire lire par l'intermédiaire du clup Futopia, dont elle est correspondante active. Elle prépare en ce moment un recueil de nouvelles de S. F. et de fantastique. Son premier conte à paraître dans « Fiction » nous a plu par la finesse avec laquelle une simple touche de fantastique y vient effleurer les contours de la vie courante, et par l'ironie tranquille et un peu acide qui se dégage de son contexte.*



Les visites de Colette semblaient toujours à Lienne un tantinet trop rapprochées : elle prenait comme invariable prétexte les absences de son mari, qui voyageait pour le compte d'une grosse usine métallurgique, et venait alors « en voisine et veuve esseulée ».

« Ce n'est pas le mien, » songeait Lienne — avec beaucoup de satisfaction et un peu de regret — « qui me délaisserait de la sorte. Le bureau et ses pantoufles, voilà son horizon. »

Colette survenait, brandissant une carte postale d'Egypte ou d'Espagne, d'ici ou d'ailleurs, et plaisantait Maurice :

— « Ce n'est pas à toi ni à moi, mon pauvre cousin, qu'il arriverait jamais de quitter Paris ! Sinon pour Perros-Guirec, où nous pêchions jadis la crevette ensemble. »

Epargnée par la guerre, augmentée même, dans le fond du jardin, d'un magnifique bunker, la propriété de Perros-Guirec accueillait encore chaque été Maurice et sa jeune femme, qui s'y ennuyait mortellement.

Il lui déplaisait d'y retrouver, en plus du murmure monotone des vagues, le fantôme d'une Colette à longues nattes, courant sur la plage avec un Maurice de quinze ans.

Leur lien de parenté (cousins, mais issus de germains, tout au plus, pensait Lienne avec acrimonie) expliquait ces vacances en commun d'autrefois et leur intimité présente.

« De vrais frère et sœur ! » disait parfois Maurice, parlant de Colette et de lui. « Colette, dans ce cas, me semble toute prête à l'inceste » avait un jour failli riposter Lienne. Puis, par prudence, elle s'était tue : mieux valait ne pas donner d'idées dangereuses à qui, semblait-il, n'en avait pas encore.

Il eût été peu de son goût de voir Maurice la tromper. Persuadée toute-

fois que cet événement virtuel se réaliserait tôt ou tard, elle s'en vengeait par avance, selon son caprice ou les occasions offertes.

André était sa dernière conquête, un charmant rêveur, qui vivait dans la poussière d'Assur et les débris de poterie sigillée. « T'offrir une machine à écrire les caractères cunéiformes serait le plus beau cadeau à te faire, » lui disait-elle en riant.

Il lui avait prêté quelques livres d'histoire de l'art, et Colette, la surprenant à les lire, avait félicité sa cousine de se meubler aussi brillamment l'esprit.

— « C'est que ma petite Lienne est intelligente, » avait ajouté Maurice.

Puis il était parti pour le bureau.

Les deux jeunes femmes sortirent ensemble, ayant des courses à faire.

— « La ravissante boule de verre ! » s'exclama Colette, alors qu'elles passaient devant la vitrine d'un antiquaire, et elle se précipita dans la boutique.

Car Colette, en l'honneur de son illustre homonyme, se croyait obligée de collectionner les presse-papiers.

Lienne la suivit, et, par désœuvrement, remua dans une coupelle de vieux boutons, dont certains peut-être d'argent, des perles désassorties, diverses agrafes et quelques clefs veuves de leurs portes.

Au milieu de ce bric-à-brac, apparut une petite plaquette de terre cuite, curieusement modelée.

— « Tiens, » dit Colette, « cela ressemble à une illustration de tes livres d'histoire de l'art. C'est sûrement ancien, cela doit donc avoir de la valeur. Je vais l'acheter. »

Mais Lienne avait déjà fermé les doigts sur la plaquette :

— « Je l'ai découverte. A moi la priorité. »

Et elle paya l'objet sans marchander, non qu'elle en eût la moindre envie, mais dans le seul espoir d'être désagréable à Colette.

Rentrée chez elle, Lienne put à loisir détailler son acquisition, qu'elle trouva fort laide. Imprimée dans l'argile, l'image grimaçait d'une sorte de poussah aux jambes torses et qui, à bien l'examiner, lui sembla des plus incorrects.

Elle se décida cependant, pour ajouter aux regrets de Colette, à porter l'objet chez son bijoutier, pour qu'il le lui montât en pendentif.

L'ouvrage fut exécuté avec tant de goût que Lienne, se faisant belle pour aller rejoindre André, attacha l'amulette à son cou. Les tons roses de la terre cuite se mariaient agréablement au vert de son chandail.

Lienne inclina son chapeau sur un œil, selon l'angle le plus seyant, puis, après un regard à sa montre, descendit l'escalier quatre à quatre. Elle était un peu en retard : aurait-elle la chance de trouver un taxi ? L'un d'eux, justement, rouge et noir et haut sur pattes, s'arrêtait devant la porte. Lienne agita la main pour le retenir, mais n'acheva pas son geste : son mari sortait de la voiture, péniblement et le teint gris.

— « Maurice, qu'as-tu ? »

— « Un début de grippe, sans doute. Je me suis senti si mal qu'il m'a fallu quitter le bureau. »

Dissimulant sa déception, Lienne le soutint et l'aida à monter les trois étages.

Maurice semblait réellement malade, mais refusa cependant de la laisser appeler un médecin.

— « Un bon grog au rhum et quelques heures de sommeil ; demain, il n'y paraîtra plus. »

Se devant de rester soigner son époux, Lienne prétexta un rendez-vous à décommander chez sa couturière, et téléphona à André, pour l'avertir du contretemps. Ils convinrent de se rencontrer deux jours plus tard, à la même heure.

Lienne revint auprès de Maurice, l'abreuva de tisanes et poussa la mansuétude jusqu'à lui faire la lecture.

Il s'endormit bientôt et Lienne lui trouva déjà meilleure mine.

En effet, le lendemain, toute trace de grippe avait disparu. Maurice se leva, dispos, et, sans écouter les conseils de prudence que lui donnait sa femme, retourna au bureau.

Lienne regretta de s'être inquiétée pour rien et, surtout, d'avoir ainsi manqué son rendez-vous : mais le prochain n'en serait que meilleur.

A nouveau, elle passa près d'une heure devant sa coiffeuse et, cherchant la touche imprévue qui compléterait sa robe noire, elle choisit encore, dans sa boîte à bijoux, l'amulette de terre cuite.

Cette fois, Maurice ne se trouvait pas sur le seuil pour la retenir, et Lienne courut boulevard Mortier, aussi vite qu'un taxi et ses hauts talons l'y portèrent.

Elle sonna et, sa joie tombée d'un coup, comprit que l'appartement était vide. Sous le paillasson, la clef formait une légère bosse. Ouvrant la porte, elle vit, fixée par un peu de papier collant sur la glace de la garde-robe, une lettre : « Lienne-Mienne. » C'était bien d'André, cela, d'être poète, mais infidèle aux rendez-vous.

« Une visite inattendue, écrivait-il, d'un archéologue étranger, s'arrêtant à Paris entre deux avions... » Il n'avait pu s'y dérober.

Lienne rentra chez elle de fort mauvaise humeur et, pour se dédommager de sa déconvenue, se promit de faire à son mari, dès son retour du bureau, une scène d'autant plus violente qu'imméritée.

Or, ce plaisir même devait lui être refusé. Accompagnant Maurice, Colette entra, perlée de brouillard, un bouquet de violettes à son étole de fourrure.

— « Nous nous sommes rencontrés par hasard : mais n'est-ce pas pour Maurice bien imprudent d'être sorti ? Il m'a dit avoir été, hier, si malade ! »

Et Colette ne cessa plus d'entourer son cousin de multiples attentions, le traitant en convalescent fragile et — cela était implicitement souligné — négligé par une femme au cœur sec.

« Tout à l'heure, il va se mettre à ronronner, » songeait Lienne, avec dépit. « Et pourtant, avec son menton qui s'alourdit, il a certainement moins l'air d'un beau matou que d'un gros bouledogue ! »

— « J'espère, » disait Colette, « te voir tout à fait rétabli pour la semaine prochaine. »

— « Qu'y a-t-il donc de particulier, la semaine prochaine ? »

— « Mais mon anniversaire ! Mon mari sera là, et je compte sur vous deux, vendredi à dîner : la bonne soirée que nous allons passer ensemble ! »

L'invitation fut acceptée, avec une chaleur sincère chez l'un, bien imitée chez l'autre.

Le lendemain, pour la troisième fois. Lienne héla un taxi pour se rendre chez André.

Confortablement appuyée aux coussins de la voiture, elle ferma les yeux et se détendit. Les journaux traitant des soins de beauté conseillaient de profiter ainsi de chaque occasion de se relaxer : le teint y gagnait en fraîcheur, et les rides en discrétion.

— « C'est bien au 5 que vous allez, ma petite dame ? »

Elle sursauta à la question du chauffeur :

— « Oui, naturellement. »

— Alors, nous y voilà. »

Lienne regarda la rue avec étonnement :

— « Mais ce n'est pas ici le boulevard Mortier. »

Le chauffeur protesta :

— « Vous m'avez dit boulevard Berthier. »

— « Non, non, *Mortier*. Vous avez mal compris ! »

Il se laissa sans bonne grâce convaincre de son erreur et repartit, au long des grandes avenues de la périphérie.

Il parut à Lienne avoir vu défiler au complet tous les noms des Maréchaux de l'Empire, avant d'arriver à destination. Elle avait eu le temps de les lire, blancs sur fond d'émail bleu, à chaque coin de rue où s'arrêtait le taxi, devant des feux invariablement rouges.

Elle était, comme toujours, partie avec quelque retard, et s'énervait de ce malentendu stupide. André allait être de mauvaise humeur : il avait le sens de la ponctualité.

En effet, quand il vint lui ouvrir, il tenait sa pipe à la main (« Ne fumez donc pas cette horrible chose, en ma présence du moins, » lui avait dit Lienne si souvent) et portait le vieux veston d'intérieur, taché d'encre et poussiéreux (« Tout juste bon pour un clochard, » affirmait la jeune femme), qu'il affectionnait.

— « Je travaillais, ma chère, » dit-il d'un ton rogue, « ne vous attendant plus. »

Lienne, qui ôtait une épingle à chapeau, la renfonça rageusement :

— « Travaillez à loisir : je m'en voudrais de vous déranger ! »

Et elle partit en claquant la porte.

Une fois chez elle, Lienne arracha sa jolie robe noire, jeta ses bagues et l'amulette dans un coffret et, pour calmer ses pauvres nerfs, fit couler un bain et y demeura plus d'une heure.

Un sort malin semblait s'acharner sur elle, gâchant sa liaison, jusque-là sans nuages, avec André.

Elle y pensait encore, le jour suivant, allongée sur son lit, où elle avait décidé de passer l'après-midi à ne rien faire.

Le téléphone sonna. Elle hésita tout d'abord à répondre. Mais, la curiosité l'emportant sur la paresse, elle prit l'écouteur.

André s'excusait humblement de son mouvement d'humeur de la veille, et l'invitait à venir le rejoindre. Elle y vola.

Le baiser de réconciliation échangé, Lienne rit avec un peu d'embarras :

— « De quoi dois-je vraiment avoir l'air aujourd'hui ? Dans ma hâte, je n'ai pris la peine de mettre ni poudre ni bijoux ! »

— « Tu n'en es pas moins ravissante, » répondit André.

Et il le lui prouva.

Le temps passa, trop vite, et Lienne, retrouvant l'apparence d'une dame en visite de seule politesse, vint feuilleter sur le bureau une pile de photographies :

— « Pour les illustrations de ton prochain livre ? »

Et soudain, avec un cri de surprise, elle désigna l'une des épreuves, figurant un personnage obèse, mal d'aplomb sur des jambes arquées.

— « Je te présente, » dit André, « le dieu Bès. On l'honorait jadis, en Egypte et dans tout le Proche-Orient, comme protecteur des sérails, et gardien de la vertu des femmes en puissance d'époux. »

— « Qu'il est donc affreux ! » dit Lienne.

Puis elle quitta André, avec un éclat de rire qu'il ne s'expliqua pas.

Le vendredi suivant, Lienne et son mari se rendirent chez leurs voisins. Maurice portait une énorme gerbe d'œillets panachés, et la jeune femme un menu paquet.

— « Que vous me gâtez ! » minauda Colette, qui disposa les œillets dans un vase, et dénoua le ruban doré du paquet.

Elle y trouva, sous les papiers de soie bruissants, un pendentif, dont la monture moderne, ciselée à ravir, encadrait une plaquette de terre cuite, portant, rose et doucement patinée par le temps, l'image d'un petit dieu ventru.

---

# Mémoires de l'ombre

## par MARCEL BÉALU

*Dans la littérature fantastique, Marcel Béalu occupe une place à part, assez exactement déterminée par les titres de recueils comme les* « Mémoires de l'ombre » *ou* « L'expérience de la nuit ». *L'univers de Béalu, c'est celui qui est intermédiaire entre l'état de veille et le sommeil, c'est le domaine du clair-obscur, situé à la frange de la nuit, à la frontière entre le réel et le rêve. Plus exactement, c'est l'évocation d'un perpétuel rêve éveillé, où les choses, les êtres et les paysages ont des contours insidieusement déformés. Mais si ses récits sont des transcriptions de rêve, ce sont là des rêves inventés, c'est-à-dire cent fois plus éloquents que ne le sont les vrais.*

« Mémoires de l'ombre », *qui parut en 1944 et est devenu introuvable, est peut-être l'ouvrage le plus significatif de Béalu. C'est un recueil de soixante-quatorze contes très brefs, dont chacun arrache l'espace d'un éclair le masque de la réalité pour révéler le squelette qui se trouve derrière. Ce sont quelques-uns de ces contes que nous avons choisi de reprendre pour les présenter à nos lecteurs. Et nous en avons profité pour consacrer à Marcel Béalu notre « Chronique Littéraire » de ce mois.*



## LE BAL

Ce bal rassemblait les plus beaux jeunes gens de la ville. Et j'en étais. Aucun désaccord dans cet accord, véritable enchantement : la même grâce encore presque enfantine animait les traits, le même éclat un peu exalté enflammait les prunelles, la même rougeur subite comme une poussée de printemps s'attardait parfois sur les joues. Parmi ce charmant tourbillon, ô la joie de reconnaître au passage, dans les hauts miroirs, mon propre visage ! Et je souriais, les yeux errant sur une pancarte ancienne, vestige sans doute du dernier mardi gras :

> A MINUIT, MM. LES DANSEURS
> SONT PRIES DE RETIRER LEUR MASQUE

Au diable cette chienlit ! Ce soir, nulle désagréable surprise à redouter : toutes les figures resplendissaient de la seule authentique beauté, celle de la jeunesse. Je venais de faire cette constatation quand la musique s'interrompit,

tandis que s'éteignaient tous les lustres. Amusant intermède, pensais-je, sans doute convient-il maintenant que j'embrasse la merveilleuse jeune fille qui, depuis un instant, juxtapose ses pas aux miens... Mais comme je me penchais, il me sembla entendre douze coups lointains, et aussi brutalement qu'elle s'était éteinte, la lumière revint. Stupeur ! J'étreignais une horrible vieille ! Autour de nous d'autres contemporains de cette duègne sautillaient péniblement, gesticulant, butant les uns dans les autres, en proie à un désordre aggravé encore par les violons qui, sur un ton sensiblement plus aigu, s'efforçaient de reprendre la danse. Je n'eus pas le temps d'approfondir cet ahurissant contraste. Tous les couples, et les musiciens eux-mêmes, renonçant à leur jeu, se tournaient un à un vers moi, me désignaient, et j'entendis cent bouches décrépites glapir, au comble de l'indignation : *Il a gardé son masque !*

---

# LA MORTE

IL y avait huit jours qu'elle était morte. Je traînais, ainsi que chaque soir, mon intolérable ennui dans la maison déserte, quand la fantaisie me vint de m'asseoir au piano. Sans y prendre garde, je m'appliquais à rendre la légèreté de son jeu, et l'illusion de sa présence bientôt m'envahit. J'eus, à un moment, si nettement l'impression qu'elle était là, derrière moi, que je me retournai brusquement. La chambre était vide, mais il me sembla voir passer au plafond une ombre légère. Plein de sarcasmes contre moi-même, je me remis à jouer, les yeux cependant fixés dans la glace. Et c'est alors que, dès les premiers accords, je vis sortir d'un coin obscur de la tapisserie et s'immobiliser au-dessus de moi ce que j'avais pris pour une ombre et qui était une araignée énorme. Sans aucun doute, elle m'écoutait. De là, mon esprit encore abattu eut tôt fait de voir en cette araignée une réincarnation de la morte. Chaque soir, assis au piano, je guettai désormais sa venue jusqu'au centre du plafond où, campée sur ses pattes gigantesques, elle me regardait de ses yeux ronds.

C'est à quelque temps de là que j'engageai une petite bonne pour vaquer aux soins de mon entretien. J'étais harcelé par les soucis de vivre seul. Elle emplit aussitôt la maison de sa turbulente jeunesse, s'empêtrant à toutes minutes dans mes pas, et j'eus bien du mal à sauver de cet envahissement les heures que je passais en compagnie de l'araignée mélomane. Sauver, c'est trop dire ! Il advint que j'oubliai de fermer la porte. Cette fille surgit et je me levai, furieux, pour la repousser hors de la pièce. Mais probablement à cause de l'excessive tension de mes nerfs, ma fureur devant elle se transforma soudain en un tout autre sentiment. Cette petite bonne, pour mon malheur, était jolie. J'allais donc l'embrasser, quand elle s'échappa adroitement de mes bras et, sans que j'eusse eu le temps de dire un mot, d'un geste rapide de son balai, fit tomber à terre la bestiole que j'avais complètement oubliée, et l'écrasa sous son talon en criant d'une voix triomphante : *La sale bête !*

# L'ENJEU

A PEINE avais-je mis le nez dehors, ce jour-là, qu'un fait anormal me plongea dans le plus vif étonnement ; la rue était déserte. Nul bruit ne venait des boutiques, dont les volets étaient cependant levés ainsi qu'à l'ordinaire. On eût dit que tous les habitants s'étaient enfuis, à l'annonce de quelque épouvantable cataclysme, abandonnant leurs maisons et leurs travaux. Plusieurs rues complètement vides répercutèrent le bruit de mes pas. Je précipitai ma marche, me mis à courir même, dans je ne sais quel espoir. J'allais implorer le ciel qu'un visage humain me délivrât de cette solitude, quand soudain, au tournant de la place, une foule silencieuse m'apparut. Qu'attendait cette multitude pétrifiée sur laquelle planait la stupéfaction ? Regardant en l'air, je vis un homme qui avançait en gesticulant et se contorsionnant sur la rambarde, au sommet du beffroi. Ses traits étaient déformés par la peur, et l'on se demandait quelle volonté autre que la sienne le poussait, quel pari stupide l'incitait à accomplir un pareil exploit ? Et comme je baissais les yeux, je fus saisi d'un frisson en voyant l'expression peinte sur tous les visages : mélange de plaisir et de haine cruelle où se lisait clairement le désir que ce fou s'écrasât au plus tôt, en même temps que celui de voir durer encore l'effrayant spectacle. Je ne pouvais me retenir d'une grande pitié pour l'insensé, lorsqu'une voix venue du dedans de moi-même murmura : *Qu'est-ce que je fais là-haut ?* Et tout à coup, regardant plus attentivement la figure de l'homme, je vis qu'elle était identique à la mienne. Alors il me sembla que toute l'assistance, figée dans sa hideuse contemplation, se retournait pour me dévisager.

---

# LA LETTRE

EN nous voyant tous les deux sous la même lampe, ma femme gracieusement penchée sur son ouvrage et moi près d'elle écrivant, qui n'aurait pensé : Voilà l'image du bonheur ? Pourtant — comble du cynisme —, c'est à ma maîtresse que j'écrivais. *Mon petit voyou adoré...* J'écrivais, je ne pouvais pas ne pas écrire. Que nul n'ose me juger qui ignore ma torture ! J'écrivais, épiant le silence. Ce bruit léger, ce mouvement soudain ? est-ce ma femme qui se lève ? C'est elle ! Elle approche, elle se penche... Vite ! j'attrape la lettre folle (chaque atome de ce monde était fou à lier), je fuis, je fuis. L'escalier. La rue. *Ecartez-vous, faites-moi place !...* L'entrée du métro. Je me précipite, parviens sur le quai. Là seulement, je déchirai fébrilement la feuille coupable, en jetai les morceaux sur la voie. Une rame acheva de les disperser, papillons blancs dans le gouffre noir. Sauvé, j'errai longuement à travers le quartier avant de rentrer dans la maison, dans la chambre. Elle était déserte. Tard seulement, très tard dans la nuit, alors que j'écoutais encore décroître les battements de mon cœur, je vis se glisser

sous la porte une sorte de larve blanchâtre pareille à une nappe de lait renversé. Mais cela se redressait, forme imprécise, se tachetait d'écarlate, corps d'enfant couvert de bandelettes ensanglantées, dardant un œil unique et brandissant, puzzle aux fragments arrachés à l'enfer, ma lettre savamment reconstituée.

---

# UN MORT A REFAIRE

Les apparences de la vie m'avaient quitté, mais j'étais encore conscient de tout ce qui se passait autour de moi. Cependant on me croyait mort. Ma petite femme bien-aimée me fit enterrer sur la terrasse qui surplombe l'étang. *Ainsi pourra-t-il constater que je lui reste fidèle...* pensait-elle charitablement. Et, de mon cercueil, je la vis désormais continuer à recevoir nos amis comme par le passé, soit qu'elle versât une larme à mon adresse, soit qu'animée par la conversation, elle oubliât ma présence. Lorsque la température invitait au délassement, les invités accrochaient leur veste ou leur chapeau aux bras de la croix dressée sur mon tertre. En somme, et malgré ces marques d'irrévérence, je me trouvais très satisfait d'être encore au milieu des vivants, — et tellement heureux de pouvoir suivre comme jadis les allées et venues de ma petite friponne, d'entendre sa voix, de connaître ses innocents complots ! Mais un soir qu'elle dînait en famille — il y avait là son frère, sa belle-sœur, son cousin et un ami à moi, jeune garçon que j'avais attiré dans ma maison pour prouver à la chère petite que je n'étais pas aussi jaloux qu'elle semblait le croire —, l'idée lui vint d'allumer un grand feu. En se poursuivant sous les arbres, excités qu'ils étaient tous par la chaleur du repas, ils rassemblèrent un tas de branches sèches. Bientôt, je vis briller dans leur regard une lueur d'impatience à mon intention : j'étais l'empêcheur-de-danser-en-rond, le gêneur. Cela devint évident quand ma chère petite épouse, la première, vint arracher pour en alimenter le brasier l'entourage de ma tombe. A ce signal, le cousin s'empara de la croix, la brisa sur son genou et lui fit subir le même sort. Puis ce fut le tour du cercueil que mon beau-frère dut démolir à coups de hache. Enfin moi-même, saisi entre les bras de mon jeune ami, je me sentis projeté au milieu des flammes. A ce moment, une vive brûlure me tira de l'engourdissement où m'avait plongé ce sommeil léthargique et je me levai subitement. Ma femme fut prise d'une telle frayeur qu'elle enjamba le garde-fou et se lança dans l'étang.

---

# LA CHAMBRE AEROSTAT

Ma chambre se dépliait comme une grande boîte de carton, les murs et le plafond s'ouvraient sans bruit pour laisser passer le ciel, tandis que je m'élevais silencieusement. Je me trouvais ainsi, au bout d'un instant et sans avoir quitté ma table de travail, transporté à une telle altitude que la

terre au-dessous n'était plus qu'un fruit énorme à la pulpe violacée. Aucune crainte en moi, mais la joie ineffable de savoir qu'au terme de cette ascension me seraient révélés les arcanes du mystère. A un moment, percevant une sorte de gémissement, je penchais ma tête sur l'abîme pour essayer de voir d'où venait ce bruit bizarre. Alors, en même temps que la conscience subite du vide, m'apparaissait un spectacle atroce : à la suspension de la salle à manger se trouvant juste sous ma chambre, une personne était agrippée, ses pauvres mains prêtes à lâcher prise, ses yeux qui n'avaient plus rien d'humain levés vers les miens. Et dans ce paquet de chevelure flottante, de chair et d'angoisse, pendu dans l'espace, je reconnaissais ma mère. *Quelle folie d'avoir voulu me suivre !* pensais-je, pendant que de ma gorge s'échappaient des sons informes dictés par la pitié. Vite, à l'aide du premier objet présent, je descellais une latte du plancher et, crevant le sol, j'attrapais la suspension pour essayer de la tirer jusqu'à moi. Aussitôt s'arrêtait l'extraordinaire montée, et, au fur et à mesure de mes efforts, je me sentais bientôt redescendre vers la terre, comme si ce poids vivant que j'aurais voulu hisser à mon niveau m'eût attiré au contraire vers lui. Au bout d'un instant, ma chambre retrouvait sa place, les murs et le plafond se repliaient, et j'entendais la voix de maman qui m'appelait pour le dîner.

---

# LA MOUCHE

Je n'aurais, bien sûr ! pas fait de mal à une mouche. Mais celle-ci persistait dans son infime et agaçante présence, se collait sur le bord de la table, semblait, malgré l'avancée de la saison, ne pas vouloir en finir avec sa vie de mouche. D'une chiquenaude, je l'envoyai sur le sol et me remis à écrire. Au bout d'un petit moment, levant le nez, il me sembla l'apercevoir qui se traînait encore sur l'espace vide du plancher. Non sans un peu de répulsion, je tendais le pied pour l'achever, quand j'eus l'impression qu'elle avait augmenté de volume. Quel idiot j'étais d'avoir pris pour une innocente mouche ce perfide insecte deux fois gros comme elle ! Sans hésitation cette fois, je l'écrasai. Mais à peine avais-je relevé ma semelle que la disgracieuse bête, grosse à présent comme un cancrelat, détala avec une extraordinaire vélocité. Et comme je la poursuivais, comme j'allais l'atteindre, elle se glissa sous un coin du tapis. Alors je m'acharnai, foulant l'endroit où je la présumais cachée, sûr à présent d'en être quitte. Il n'en fut rien pourtant. Je n'étais pas depuis deux secondes à nouveau penché sur ma page que je vis la carpette se soulever lentement et une sorte de monstrueux hanneton noir en sortir. Il avançait difficilement en laissant une trace brunâtre. Mais lorsqu'il m'eut aperçu et malgré son état lamentable, le hideux animal pris de panique parut se soulever du sol. Et tandis que je le pourchassais autour de la chambre, il se métamorphosait sous mes yeux. Le paquet de tripes grises pendant sous lui enflait, prenait forme, comme si sa carapace n'eût été qu'un cocon inutile. Et bientôt je me rendis compte que cette bestiole

n'était pas plus mouche que blatte, mais simple souris blanche. Enfin, d'un coup de pied, je réussis à l'aplatir, immobile, au milieu d'une flaque de sang. Je me retournai. Autour de la table, tous les membres de ma famille étaient assis et me regardaient avec un douloureux étonnement nuancé de reproche.

---

## LES VAGABONDS HORRIBLES

Cette route n'en finissait pas, cernée par la désolation. Quelle implacable solitude ! Combien de temps me faudrait-il avancer ainsi, mes pas répercutant leur seul écho ?... Ah ! ma joie quand j'aperçus devant moi, entre les maigres arbres déchirant le ciel bas, cette silhouette humaine ! Vite, je courus : *Ami, mon ami, faisons route ensemble !* Un flot de paroles me répondit, emporté par le vent âpre. Quand je fus prêt de cette ombre, je remarquai qu'un œil manquait à son visage, et ce trou noir était tellement hideux que je n'eus plus qu'une hâte : déguerpir pour retrouver ma solitude. Un peu plus loin, de nouveau me vint l'espoir d'un compagnon possible. *Attendez-moi,* crai-je, *la route à deux sera moins longue.* Mais quand je l'eus rejoint, je vis qu'une plaie rongeait sa bouche et le rendait muet. Je m'enfuis encore seul, toujours seul, jusqu'à ce que survînt un troisième pitoyable pèlerin. Il avait à la place des mains des moignons qu'il agitait en parlant, et je ne pus longtemps supporter cette vue. Ainsi, jusqu'au soir, je rencontrai de solitaires voyageurs. Et chaque fois l'espoir d'une présence fraternelle me portait vers eux. Et chaque fois que mes pas se mêlaient aux leurs, quelque chose d'horrible me faisait les fuir. A l'un manquait le nez, à l'autre une cicatrice déformait les traits, à celui-là le cœur haletait visible dans sa cage d'os. Mon Dieu ! étais-je le seul, en ce pays, à posséder un corps intact ? J'aurais fini par le croire, si, comme la nuit allait m'épargner la vue de ces vagabonds maudits en les confondant à ses phantasmes, l'un d'eux, le dernier sans doute, ne m'était enfin apparu préservé des tares qui m'avaient fait fausser compagnie aux autres. Je m'approchai, j'allais lui prendre la main. Mais il ne me jeta qu'un coup d'œil hâtif aussitôt rempli d'épouvante, et s'enfuit sans que je puisse espérer jamais le rejoindre.

---

## L'INCONNUE DU MÉTRO

Je la rencontrai dans le métro. Mon regard de naufragé lorsqu'il se reposa sur le sien reconnut l'île accessible, au fond de ses prunelles. Quelques minutes plus tard, je pressai ses mains avec fièvre. Bien que remontés au jour de la ville, nous étions encore sous la terre. Mais le café poussiéreux, la dame de la caisse, les couples autour de nous qui jouaient à l'amour, toute cette moisissure était anéantie par le soleil de sa beauté, par la grâce

unique de son visage, par l'acquiescement prodigieux de son sourire. J'aurais dû alors m'attacher à elle, ne pas la laisser partir, consentir immédiatement à ce miracle ! Mais je traînais encore le poids de trop de choses. Nous nous donnâmes rendez-vous. Oh ! elle viendrait, j'en étais sûr !... Le lendemain, à l'instant où mon impatience allait se muer en réelle inquiétude, je vis s'asseoir près de moi une femme aux traits épais, aux gestes gauches et vulgaires, au regard morne. Même sa voix, je ne la reconnaissais pas. Et pourtant c'était elle, mon inconnue de la veille ! J'étais si stupéfait que l'envie me prit de lui dire : *Qu'as-tu fait, mais qu'as-tu fait de ta beauté ?* A ce moment, comme si elle eût deviné mes pensées, cette femme tira de son sac une chose ressemblant à un morceau de papier qu'on aurait froissé longtemps et chiffonné en boule. Elle la déplia, l'étala sur la table : *Tu vois, la voilà. Je n'ose plus la mettre, ils me l'ont tellement abîmée...* Et elle me raconta une invraisemblable histoire dont, malgré toute ma bonne volonté, il me fut impossible de croire un mot. A la fin, elle ajouta : *Si tu veux, je te la donne, tiens, emporte-la.*

---

## LE BOCAL

IMPOSSIBLE de lire avec ce poisson dans son bocal ! Sans cesse mes regards revenaient vers lui, lumineux et mouvant, seule parcelle de vie peuplant ma solitude. A force de fixer le globe de verre, il me semblait que son hôte en traversait la transparence pour venir nager dans la chambre et me narguer de ses ondoiements dorés. Un jour, excédé, je brisai le bocal. Il y eut par terre un scintillement pareil à un jet d'étincelles. Pour être sûr de ma vengeance, je ramassai le petit animal et une dernière fois il frétilla dans ma main. Alors, à ma grande stupéfaction, dès qu'il fut immobile, je n'eus plus entre les doigts qu'un objet glacé qui était une clé d'or. La clé !... Dans un éclair je venais de comprendre. Sortant de ma chambre comme un fou, je traversai la ville et j'entrai, à l'aide de cette merveilleuse clé, dans la maison au seuil hier encore interdit, la maison de ma bien-aimée. Elle m'attendait, mille fois différente et mille fois plus belle que je ne l'avais vue dans mes rêves. Je la pris dans mes bras et ses tortillements me rappelèrent une seconde les derniers sursauts du poisson doré. Mais, déjà, elle m'enveloppait de la caresse des rivières. Et comme je parvenais au paroxysme de la volupté, les murs autour de moi prirent l'éclat du cristal, tandis qu'un froid mortel se répandait par tout mon corps et que je sentais, horrifié, ma chair se couvrir d'écailles.



# MARCEL BÉALU
## OU LA RÉALITÉ DU FANTASTIQUE
### *par MARC ALYN*

Quand paraissent les « *Mémoires de l'ombre* », la guerre est agitée de ses derniers soubresauts. Un vent de pessimisme existentiel souffle dans les esprits, marquant les œuvres littéraires du sceau indélébile de l'événement. Si toutes ne sont pas désespérées, toutes ont en commun un certain goût de cendre, de larmes et de sang, que leurs auteurs le veuillent ou non. Ces œuvres sont résolument « engagées » dans la révolte ou la résignation. La principale leçon de l'Histoire étant de ne parler du présent qu'au passé, le recul du temps nous permet aujourd'hui d'apprécier la production intellectuelle de cette époque avec le maximum de réalisme.

Eluard eût été le grand poète que nous aimons sans les poèmes du « *Rendez-vous allemand* », Aragon et Supervielle eussent survécu — de toute manière — à leurs généreux cris d'angoisse et d'espérance, mais beaucoup d'écrivains de moindre taille seraient sans doute parvenus à faire illusion, des années encore, s'ils n'avaient participé à cette insurrection spirituelle française. La grande vague passée, on s'aperçut que seules les grandes voix demeuraient, dans leur nudité virile de chefs-d'œuvre, et chacun put se livrer à cœur joie au saint travail de la désinfection. Par un curieux hasard du paradoxe, il pouvait paraître héroïque de s'enfermer en soi-même pour tenter d'éprouver ses propres limites, se situer vis-à-vis du mystère. De tels traits d'égoïsme rejoignent parfois la grandeur de la sensibilité offerte et partagée.

Dans ce concert de voix émettant sur la même longueur d'onde, celle de Marcel Béalu résonna terriblement. Non pas que son livre fût accueilli à bras ouverts par le grand public — on sait qu'il aime les choses arrivant en leur temps — mais bien plutôt parce qu'il s'avéra impossible d'en ignorer la surprise. Les esprits, pourtant, étaient ailleurs, on ne peut guère le leur reprocher. On admira le courage de cette suite de récits intemporels, sans songer qu'il pouvait s'agir de perspicacité. Qu'un auteur, en 1944, éprouvât le besoin de transcrire ses pérégrinations dans un monde imaginaire, il y avait de quoi étonner.

Les « *Mémoires de l'ombre* » font irrésistiblement songer à ces galets que rejettent les vagues et qui sont couverts d'une infinité de coquillages, renfermant les rumeurs de fabuleuses marées d'un autre temps. Marcel Béalu, le personnage des incidents fantastiques de ses contes, est le contraire de l'aventurier, du moins dans le sens habituel. Où Blaise Cendrars voyait prétexte à départs vers des continents lointains, Béalu décèle les raisons majeures de l'immobilité. Ses aventures se jouent sur place. Tous les événements dont il est le jouet se déroulent dans le même décor : une chambre, un café, une rue, et ses réactions sont celles d'un homme paisible qui s'étonne de la moindre anomalie. C'est un *lyrique de pierre,* si l'on sous-entend que la pierre, sous son écorce glacée, peut être la proie de mille feux, de tous les bouleversements des atomes en mouvements.

Le plus étonnant dans ces récits est

justement que rien n'y étonne vraiment. Dès les première pages, on se trouve pris dans les mailles d'un univers absurde, où la vie — cependant — n'est pas plus impossible (ou possible, si l'on veut...) que la vie réelle. Le premier texte des « *Mémoires de l'ombre* » explique parfaitement les moyens d'introduction du « dormeur éveillé » dans le monde dissimulé sous les choses :

« *Chaque chose était une serrure, qu'il suffisait d'ouvrir. Un chemin derrière apparaissait, un petit sentier où s'égarer n'était pas sans danger. Souvent, il fallait descendre sous la terre et ramper à travers de longs boyaux humides. Celui qui aurait tourné la tête pour regarder le chemin parcouru se serait retrouvé immédiatement vidé de son apparence et, tel qu'au premier jour, poussière au milieu du monde. Mais pour l'autre poussé par l'indicible curiosité, bientôt se découvrait un nouvel univers, d'immenses grottes aux voûtes invisibles où des lunes couleur d'arc-en-ciel étaient suspendues, un peuple silencieux et actif flottant sur des rives aux flots transparents comme l'air même.* »

On voit tout de suite l'apport nouveau d'un tel procédé. La plupart des écrivains se réclamant du fantastique tentaient de créer une mythologie dont les figures étaient chargées par eux de représenter les différents aspects de leurs rêves, un peu comme dans les films plus ou moins inspirés du surréalisme. On voyait ainsi des personnages démesurés s'étreindre à bras-le-corps avec des monstres épouvantables, le tout dans un décor brumeux. L'univers de Marcel Béalu est aux antipodes de celui de ses prédécesseurs. Chez lui rien n'est anormal à première vue ; il faut *participer au miracle*, glisser la clef de l'âme dans les « serrures » que sont les choses. On assiste alors à un changement d'éclairage du quotidien, qui ne donne pas une nouvelle apparence aux êtres, mais permet à l'infini les combinaisons tragiques des coïncidences, des ruptures d'amarres, de toute la gamme des sensations inédites.

Le miracle d'un livre comme « *Mémoires de l'ombre* » est de nous faire admettre la possibilité, sinon la certitude, de vivre sur un volcan. On comprend mieux, en le lisant, que le chemin accueillant nos pas n'est qu'un couvercle sur le réseau angoissant de toutes les grottes, de toutes les rivières souterraines qui truffent le sous-sol de notre planète ; que ces grondements imperceptibles qui font parfois rouler les pierres jusqu'au bas du talus sont les signes irréfutables d'une vie qui possède ses lois et peut-être son peuple. Mais cette hantise cosmique n'est qu'un reflet du miroir obscur de ces contes. L'attention de Béalu est surtout tournée vers les objets ; ils prennent sous sa plume des intentions tragiques ou cocasses, absurdes ou extraordinairement logiques. Tous semblent posséder en commun une profonde hostilité pour l'homme qui les a créés, leur a donné forme et nom pour le servir. L'aquarium, par exemple, excède tellement son propriétaire, avec le regard fixe de son unique poisson (il y a dans l'œuvre de Béalu une véritable obsession pour tout ce qui touche à l'eau), qu'il finit par le briser avec colère. C'est alors que le fantastique fond sur sa proie (1).

Il y a, épars dans l'œuvre de l'auteur du « *Journal d'un mort* », mille exemples de cette sorte, montrant l'irruption de l'irréel dans le présent, et tous sont occasionnés par un fait d'une extrême banalité. Sous l'action de la conscience (là se trouve la principale différence de Béalu avec les tenants du surréalisme, cette apologie de l'inconscience dans sa pureté incontrôlable), les objets livrent

(1) Voir « *Le bocal* », page 116 de ce numéro.

leurs failles, leurs serrures, et le monde qu'ils renferment défie les lois de la pesanteur. Un seul geste et la chambre se transforme en aérostat qui s'élève rapidement à l'assaut des nuées, la cave se met à grouiller d'un peuple infernal, l'incroyant se met à faire des miracles, à sa propre stupéfaction.

C'est donc à une littérature de *transformation* que Béalu nous convie, littérature qui, si elle emploie parfois la forme commune à ceux qui font de l'insolite un système, n'en est pas moins essentiellement nouvelle. Il y a peu d'œuvres qui soient aussi peu ambitieuses que celle de Marcel Béalu. Il semble que chacune de ses pages lui soit arrachée par une impitoyable nécessité, cette force cruelle qui transforme l'écrivain en un brasier intermittent. Il ne nous propose ni système ni aide quelconque pour pénétrer l'inconnu : il dit ce qu'il découvre derrière les miroirs et sa vision, si elle ne transforme pas notre façon de penser, sert de piment à notre propre délire. Troublé, son lecteur finit par chercher presque inconsciemment le double fond des pierres qui l'entourent et cette inquiétude est déjà, par elle-même, féconde.

En 1945 paraît « *L'expérience de la nuit* », roman qui n'a du roman que le titre, tant les personnages sont chargés de symboles. Le Destin y apparaît sous les traits inquiétants du docteur Fohat, oculiste dont le but est de « changer l'angle de vision (du regard...) pour que la vérité apparaisse dans un nouveau relief. Donner à chacun un regard à sa mesure, puisqu'il est impossible de transformer le monde à la mesure de chaque regard ». C'est ce même professeur — qui symbolise parfaitement le combat « de la réalité connue avec la réalité inconnue », selon l'expression même de l'auteur — que nous reverrons dix ans plus tard dans « *L'aventure impersonnelle* », emmêlant habilement les fils transparents du mystère. Chose étonnante, ce livre n'a pas la force de persuasion, d'évidence, qui faisait la vertu des « *Mémoires de l'ombre* », on y sent une application, une recherche de la formule qui irrite et gâche une partie du plaisir du lecteur. Mais le livre est d'une capitale importance quant à l'éclairage des faits qui deviendront les thèmes favoris de Marcel Béalu, à savoir : emprisonnement de tout homme dans sa propre solitude, métamorphose perpétuelle des formes et des sons en vue de rejoindre une pureté s'éloignant sans cesse, étonnement de l'enfant devenu trop vite adulte dans un monde épouvantable.

On trouve, d'autre part, dans « *L'expérience de la nuit* », l'épanouissement de la terreur de Béalu pour tout ce qui touche à la mort, terreur assez curieusement avide de mise en scène qui nous vaut quelques passages d'une cruauté sans pareille. Ce livre est au roman ce que la lanterne magique est au cinéma : si la technique en est plus primitive, les truquages plus apparents, l'enchantement du spectacle tient autant des pannes que des trous de la toile. Une ambiance aquatique, un luxe de nouveau riche tenté par les meubles de style, un perpétuel déplacement des raisons profondes de voir l'irréel, donnent à « *L'expérience de la nuit* » une haute allure superficielle, de cette apparence de superficiel qui est — selon Max Jacob — la principale chance de survie d'une œuvre.

Il n'en reste pas moins que le style, le climat de Béalu est conçu pour les histoires courtes et denses, d'un déroulement plein de surprises, toutes ayant la même saveur, aussi lente à s'établir qu'à disparaître.

Le « *Journal d'un mort* » affirmait la puissance de cette saveur avec la force irrésistible de ses confessions. L'auteur s'y présentait comme un mort en exil

parmi les vivants, et l'humour noir (justement) de ses réflexions recouvrait parfaitement ce que l'habileté d'un tel sujet pouvait avoir d'artificiel.

« *Nul ne le sait. Les morts se promènent dans la vie tout comme vous et* moi *justement. Lentement ils se sont mêlés aux vivants. Les uns et les autres se fréquentent, se rendent des visites, donnent à tour de rôle des conseils. Je me demande souvent lesquels parlent quand j'écoute ? Mais les vivants s'imaginent facilement qu'un chat est un chat, qu'un livre sérieux est un livre sérieux, qu'un mort est un mort — et qu'un mort n'écrit pas. Voire !*

» *Tout à l'heure, je suis entré dans la gare de Saumur. (Des mers et des continents innommés me séparent de cette ville où j'ai passé mon enfance.) La fantaisie me prit de montrer que je savais maintenant m'élever dans les airs par mes propres moyens. Je m'élançai et parvins à voler jusqu'au plafond puis effectuant une jolie courbe je me laissai redescendre en traversant tout le hall au-dessus des têtes. Personne n'avait fait attention à mon exploit.* On a beau prouver que le miracle existe, *dis-je à l'un des amis qui m'accompagnaient,* nul ne veut y croire. »

Impossible de ne pas rapprocher ces récits des œuvres de quelques très grands passants de la littérature dont l'influence n'est pas niable : Poe, Kafka (1), Lewis Carroll, les surréalistes. On sent bien que — s'il n'est pas élaboré — cet univers n'a pu voir le jour que parce que son créateur a d'abord pris connaissance des recherches de ses prédécesseurs. Parti sur la route la plus aventureuse qui soit, il a rencontré le classicisme et le sens de la mesure.

Le fantastique d'un Edgar Poe est demeuré inégalé ; l'incomparable style de l'auteur des « *Histoires extraordinaires* » y est pour beaucoup, mais l'atmosphère tragique de l'ensemble vient aussi d'un mécanisme qui, pour être conscient, n'en est pas moins effectif. Il y a chez Béalu l'ébauche d'un lyrisme que l'on peut comparer, d'un certain sens, à celui du grand poète américain, mais sa tentative pour rejoindre la poésie de « haut vol » du mystère est trop souvent freinée par sa conscience de l'intrigue pour qu'il puisse s'y réaliser.

Le « *Journal d'un mort* » est probablement l'œuvre la plus personnelle de son auteur, celle où il apparaît comme un explorateur de lui-même, sans attaches, avec ses limites qu'il connaît et ne tente jamais de franchir, avec — surtout — la voix tendre et ironique, légère et cruelle, qui est son bien le plus inaltérable.

Dans ce livre, Béalu sacrifie beaucoup à l'ambiguïté, ce subtil jeu de facettes qui ne prend un sens que lorsqu'il est manié avec une extrême perfection. C'est quelquefois un événement infiniment naturel qu'il décrit avec une débauche d'adjectifs mystérieux, mais le contraire est plus souvent vrai. Le double visage des êtres s'y dévoile. Quand il raconte, par exemple, l'aventure de cette femme, froide malgré ses attitudes provocantes, qui, endormie, laisse apparaître à son amant que sa beauté n'est qu'un masque recouvrant une face ridée, sans expression, n'atteint-il pas le sommet de la psychologie amoureuse ? Il y a comme cela d'innombrables allusions aux yeux, à la beauté et à l'apparence générale des corps qui dénotent une attention de chaque instant. On dirait que le regard de l'homme est sans cesse à l'affût des charnières humaines au profit de l'écrivain.

(1) A noter qu'on trouve chez Béalu la même *obsession de l'insituable* que chez l'auteur du « *Procès* ». L'arpenteur K... et Fidibus ont leurs racines dans la région la plus inviolée de l'âme humaine : la pudeur. Mais il s'agit également d'orgueil. Je n'y vois pas contradiction.

Quand Marcel Béalu laisse parler sa verve, quand il fait place à l'humour tranchant, grinçant qui est le sien, il nous donne — comme Henri Michaux — d'étonnantes descriptions de continents imaginaires dont la fantaisie n'altère en rien la cruauté. C'est ainsi que, dans « *La pérégrination fantasque* », nous pénétrons au « pays des Elusines » où les paroles sont tricotées par des spécialistes du silence, où les fleurs parlent, où l'on rend la liberté aux serins pour qu'ils se fassent dévorer par les chats. En somme, un monde pas tellement éloigné du monde réel... Peut-être est-ce justement là que se trouve la raison de cette impression de parfaite authenticité qui étreint le lecteur. N'est-ce pas un témoignage, déguisé par la pudeur ou le jeu, que tente de rendre Béalu ? L'étrange industrie du docteur Fohat, la cheminée d'usine du haut de laquelle le mort-vivant promène ses regards sur la société, la ville volante, ne nous aident-elles pas à voir ce que nous risquons de ne pas remarquer dans le quotidien ?

C'est dans « *L'araignée d'eau* » qu'il faut rechercher la clé de ces portes de fumée. Ce récit d'une vingtaine de pages est sans doute l'un des contes les plus marquants d'aujourd'hui par sa concision, son style aisé et pour tout dire sa poésie.

Près d'une rivière, le narrateur trouve un jour une araignée d'eau qui le supplie de la garder auprès de lui. Stupéfait, il accepte de l'emmener. Sous l'action de la passion qu'elle éprouve pour lui, l'araignée ne tarde pas à se transformer en une jeune fille minuscule, qui se met aussitôt à jouer de ses charmes neufs. Tant de métamorphoses troublent les sens et le cœur de l'homme, qui s'éprend à son tour de cette curieuse amoureuse. Monstrueux amour qui ne peut trouver réalisation ni paix. La femme légitime de Bernard — horrifiée par la découverte de cet adultère — le presse d'abandonner cette créature dont les origines la font frémir. Les deux visages de femme se mêlent bientôt dans l'esprit de Bernard en un même amour dont les lambeaux s'ajustent comme les pièces d'un puzzle, mais qui refusent de former ce tout parfait auquel il aspire. C'est finalement la femme de l'eau qui l'emportera sur la femme de terre, malgré les apparences. Décidé à se débarrasser de l'araignée, Bernard la pousse dans l'eau trouble de la rivière, mais elle l'entraîne avec lui dans les profondeurs.

Il est facile de tirer la morale de la fable : le rêve l'emporte toujours sur la réalité. L'analyse un peu serrée de ce raisonnement va plus loin, pourtant, que cette formule. Il est bien certain que le rêve demande, au départ, une participation volontaire de celui qui s'y engage, il ne s'introduit dans l'être qu'avec l'accord primordial de celui-ci. Il en est tout autrement pour la suite des événements qui en résultent. Le rêve fait son chemin dans la chair de l'homme et pèse en lui de tout son poids. Impossible de s'en débarrasser : l'écluse entrouverte ne peut plus se refermer devant l'envahisseur. Il est trop tard. Certains, comme le héros de « *L'araignée d'eau* », se laissent entraîner dans le gouffre insondable des ténèbres, royaume de la peur ; d'autres acceptent le surnaturel et tentent de faire bon ménage avec lui : c'est l'attitude de la plupart des héros de Marcel Béalu.

« *La plupart des gens croient que le fin mot, le mot de la fin du mystère, c'est qu'il n'y a pas de mystère. Pourtant, à chacun de nous, un jour ou l'autre, le surnaturel se manifeste. Les uns n'y prennent pas garde, s'imaginent que l'événement n'est pas pour eux, parce qu'il ne correspond pas exactement à celui qu'ils attendaient. Pour beaucoup la mort arrive ainsi. Comment dire à Catherine que j'ai vécu trente-huit ans sans qu'il m'arrive rien et que, certain*

*jour de ma trente-neuvième année, quelque chose est arrivé. Quelque chose que, sans doute, j'attendais...* »

Ainsi, à cette irruption du rêve dans notre vie, Marcel Béalu nous demande de rester disponibles. C'est une éthique de la sensation qui refuse de se mêler aux désordres du sommeil.

**BIBLIOGRAPHIE**

(*Œuvres principales*)

1944. — *Mémoires de l'ombre* (Gallimard).

1945. — *L'expérience de la nuit* (Gallimard).

1946. — *Journal d'un mort* (Gallimard).

1948. — *L'araignée d'eau* (Librairie Les Lettres).

1949. — *La Millanderie* (Deux Rives).

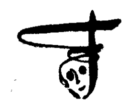
1951. — *La pérégrination fantasque* (Vrille).

1954. — *L'aventure impersonnelle* (Arcanes).

1956. — *Les messagers clandestins* (Le Terrain Vague).

« *L'araignée d'eau* » a été repris dans « Fiction » (n° 27).

Des comptes rendus de « *L'aventure impersonnelle* » et « *Les messagers clandestins* » ont paru dans nos numéros 19 et 43.



# DE L'ABEILLE A LA FOURMI, LE MONDE ÉTONNANT DES INSECTES

## *par JACQUES GRAVEN*

Nombre d'auteurs de science-fiction ont puisé leur inspiration dans le monde extraordinaire des insectes. Les uns traitent l'éternel sujet de la conquête de la Terre par des insectes mutants, fourmis ou termites. D'autres empruntent à l'anatomie assez extraordinaire de ces animaux des détails horribles dont ils affublent Martiens, Vénusiens ou Altaïriens. Certains, moins nombreux parce qu'il faut posséder une culture scientifique plus sérieuse, prêtent aux habitants de l'espace des traits de comportement qui rappellent à l'entomologiste ce qu'il lit tous les jours dans d'austères revues spécialisées. Ainsi, Van Vogt, dans l'un de ses ouvrages, tire de grands effets des mœurs d'un monstre qui, en pondant un œuf dans une proie vivante, un homme en l'occurence, ne fait qu'imiter ces hyménoptères que l'on voit confier le soin d'abriter leur progéniture à une malheureuse chenille.

Mais si, au-delà de ces données déjà classiques, nos auteurs se donnaient la peine de recourir à la science qui se fait, celle qui transparaît tous les jours dans les revues que j'évoquais tout à l'heure, leur imagination en serait rafraîchie.

Les idées sur le psychisme des insectes évoluent rapidement et certaines, pour peu que l'on accepte de tirer sur le fil, peuvent se dévider fort loin. Jugeons-en, sans plus attendre.

Il est certain que c'est au sein des sociétés d'insectes que se rencontrent les phénomènes les plus curieux. Pour arriver à caractériser l'entité extraordinaire que constitue une termitière ou une ruche, un entomologiste américain a créé la notion de superorganisme. Toute se passe comme si ces colonies ne constituaient qu'un seul individu et comme si chaque individu pouvait être assimilé à l'une des cellules qui constituent notre propre organisme.

Le professeur Emerson a appliqué avec bonheur cette idée à l'étude des termites ; elle s'est également révélée très intéressante en ce qui concerne les autres insectes sociaux. Un spécialiste français de la psychologie de l'insecte, Rémy Chauvin, compare ainsi la population d'une ruche à un organisme voisin de l'éponge.

On sait que les spongiaires sont des animaux assez extraordinaires. Il est ainsi possible de faire passer certaines éponges vivantes à travers un tamis et d'en dissocier les cellules sans tuer pour autant l'individu. Les cellules ainsi dissociées ne tardent pas à se regrouper pour reformer l'éponge individuelle. Chaque abeille serait de même l'équivalent d'une cellule et l'organisme serait la ruche tout entière.

Il est remarquable de constater que la plupart des grandes fonctions existent à l'intérieur de la colonie d'abeilles. La ruche respire, les gaz y circulent de manière peu active le plus souvent, encore que dans certains cas une ventilation énergique puisse y être observée. La circulation semble très poussée. Des échanges nutritifs, des échanges d'hor-

mones et de toute une série de substances mal connues sont tous les jours mis en évidence. On sait ainsi qu'il suffit de distribuer à quelques ouvrières du sirop de sucre marqué avec un radio-élément artificiel pour que, au bout de quelques heures, toute la population de la ruche soit devenue radioactive du fait de ces échanges continuels. Les mouvements d'ensemble bien coordonnés ne sont pas rares. Il suffit pour s'en convaincre de voir voler un essaim ou de le voir rentrer en bande compacte dans sa nouvelle ruche.

Il existe aussi dans cet organisme des glandes sexuelles. La ruche serait assez curieusement hermaphrodite pendant une période de l'année et uniquement femelle pendant une autre. En effet les quelques centaines de mâles qui apparaissent au printemps sont expulsés à la fin de l'été et seul demeure l'unique élément femelle : la Reine.

Un état d'équilibre subtil existe entre ces éléments sexuels ; dans une ruche privée de sa Reine, le nombre des mâles augmente énormément. Inversement, si l'on arrive artificiellement à faire vivre plusieurs Reines dans la colonie, l'on obtient une suppression presque totale des mâles qui y vivent.

Qu'en est-il du psychisme ? Existe-t-il, comme le voulait Maeterlinck, un « esprit de la ruche » ? Ce supercerveau n'est-il que le produit de l'imagination d'un poète ? Les savants doivent se méfier des poètes mais ne pas en sourire trop vite, car parfois leur imagination et leur intuition devancent de plusieurs longueurs les observations et les expériences. Ici encore, il n'est pas impossible que Maeterlinck n'ait pas eu un peu raison.

Les performances intellectuelles des abeilles dépassent de beaucoup ce que l'on pense pouvoir attendre d'insectes. Elles ont ainsi en quelque sorte inventé le langage. Quand une exploratrice découvre une source de nourriture située à peu de distance de la ruche, elle effectue une danse circulaire sur les rayons. Cette danse veut dire : « Sortez et cherchez aux environs immédiats une source de nourriture qui possède la même odeur que le nectar que je rapporte. »

Si la source de nourriture est plus éloignée, l'abeille effectue une danse en forme de huit. Le nombre de tours effectué par minute, c'est-à-dire le rythme de la danse, est proportionnel à la distance à parcourir. Plus les fleurs sont éloignées, plus l'abeille danse lentement. La direction est donnée par l'angle formé par la barre du huit et la direction de la pesanteur. Cet angle dessiné par l'abeille sur le plan vertical des rayons de cire, et *à l'obscurité*, correspond à celui réalisé à l'extérieur par la droite soleil-ruche et la droite nourriture-ruche.

Ce véritable langage, qui correspond à la traduction en symboles d'un événement passé, est d'une grande complexité, tout en étant très clair. Essayez d'ailleurs d'indiquer à vos amis en dansant où se trouve la plus proche station de métro ; il n'y a pas beaucoup de chances pour que vous trouviez un procédé plus élégant que celui employé par l'abeille.

Ce langage se laisse découvrir chaque année un peu plus profondément ; on a ainsi appris que les abeilles savaient où se trouve le soleil dans le ciel, même par temps gris, en analysant le rayonnement ultraviolet issu de la voûte céleste ou, en d'autres cas, en se repérant sur la polarisation de la lumière.

On s'est aperçu que si les champs fleuris étaient séparés de la ruche par un obstacle infranchissable, la direction était indiquée à travers l'obstacle et la distance en tenant compte du détour.

Selon les races, il existe des dialectes légèrement différents et les abeilles exo-

tiques, appartenant à des espèces plus primitives, possèdent un langage moins évolué, basé sur les mêmes principes.

Enfin, on a découvert dans certains cas un véritable système de mémoire collective. Des abeilles continuent à danser toute la nuit, modifiant insensiblement leur danse en conformité avec le déplacement apparent du soleil dans le ciel de l'autre hémisphère, afin qu'au petit jour, quand les travailleuses sont sur le point de s'envoler, l'indication exacte du lieu de travail puisse leur être donnée.

Des exemples de psychisme collectif presque aussi compliqués peuvent être trouvés en étudiant la construction des gâteaux de cire. Les cellules hexagonales des rayons ne sont pas l'œuvre d'un seul individu ; plusieurs centaines d'individus collaborent à cette œuvre. Ces individus ne travaillent pas isolément, ils ne le font qu'en étant socialement organisés. A tel point que si l'on sort de la ruche toutes les demi-heures un rayon en construction, le travail cesse complètement. Au contraire, si on ne le sort que toutes les trois heures, il y a construction. Tout se passe comme si l'équipe avait besoin d'un certain temps pour se reconstituer et répondre aux problèmes que l'expérimentateur lui pose en déformant les rayons, en créant des obstacles et des situations tellement abracadabrantes qu'il faut être géomètre ou abeille pour trouver la solution.

Les réalisations du superorganisme semblent donc indiquer qu'il s'agit d'une œuvre collective dirigée par un commandement unique. D'où vient cet ordre ? Existe-t-il un « esprit de la ruche » présent sous une forme quelconque ? Il est permis de laisser vagabonder son imagination, mais les données actuelles de la science ne permettent pas de répondre. Il est assez peu probable qu'il s'agisse de la Reine, bien qu'anthropomorphiquement parlant elle se comporte comme une souveraine. Elle possède même sa garde, une dizaine d'ouvrières qui l'entourent sans cesse, et cette garde se renouvelle chaque fois que la Reine change de rayon lors de ses déplacements. Chose amusante, dans les colonies privées de Reine, des ouvrières sont aussi l'objet des attentions d'une escorte et l'on voit assez souvent se pavaner des usurpatrices.

Un autre fait encore plus curieux est celui des super-superorganismes. Il s'agit en l'occurence de colonies de fourmis. Tout le monde connaît la fourmi rousse des bois qui vit sous des dômes de brindilles. Ces colonies se divisent par essaimage et la colonie fille, après s'être établie à plus ou moins grande distance, ne reconnaît plus la colonie mère. Quand deux fourmis appartenant à des dômes différents se rencontrent, il y a bataille et tout individu étranger déposé sur le nid est mis à mort.

Telle est la règle générale, mais il arrive parfois que les colonies filles restent attachées à la colonie d'origine. Une odeur commune est conservée entre les différents nids, soit par un trafic important utilisant de véritables routes, soit par des agents de liaison isolés reliant par de fréquentes expéditions les cités entre elles.

De telles colonies sont rares ; on en connaît seulement trois en Europe. L'une contient environ 50 nids, une autre 58 nids et 30 succursales secondaires, reliées par 7 kilomètres et demi de routes et possédant 6 hectares de terrain de chasse. Enfin, la plus importante, située en Belgique, ne comporte pas moins de 100 nids, 10 kilomètres de chemins et 30 hectares de territoire.

S'il est déjà amusant de laisser vagabonder son imagination et de se pencher au-dessus de ces univers où l'on voit vivre et mourir de minuscules empires, il est encore plus grisant d'es-

sayer d'appliquer la théorie du super-organisme à ces immenses ensembles. Quittons résolument maintenant le domaine de la science pour celui de la fiction. Si le nombre et l'union ont fait la force et le sucès de la ruche, de la termitière ou de la fourmilière, quelles vont être les possibilités de ces empires de fourmis ? Pourquoi sont-ils si rares ? Comment sont-ils possibles ? Cette hypersocialisation est-elle le fruit d'une mutation ? Est-elle récente ? Va-t-elle s'accompagner d'un bond en avant dans le domaine des capacités intellectuelles ? Le jeu est sans limite. Peut-être même conviendrait-il de déléguer auprès de chacun des empires ainsi repérés un observateur, chargé de prévenir un renversement des rôles et d'éviter qu'un jour quelque fourmi rousse n'écrive un article sur le curieux comportement de certains bipèdes qui...



# ICI, ON DÉSINTÈGRE !

## LE LIVRE DU MOIS
### *par IGOR B. MASLOWSKI*

**CROISIERE SANS ESCALE** (Non stop), **par Brian W. Aldiss** (Denoël, « Présence du Futur »).

« *Quelle est cette jungle folle contre laquelle la tribu perdue doit se défendre ? D'où viennent les redoutables Géants et les Etrangers ? Quelle est, d'ailleurs, cette tribu ?*

« *Le Monde est un Vaisseau* », *enseignent les prêtres. A-t-il donc un capitaine ? Et une destination ? Roy le chasseur et quelques compagnons intrépides veulent en avoir le cœur net et vous les suivrez dans la plus dangereuse et la plus ahurissante des aventures.* »

J'ai cité, ci-dessus, les grandes lignes de la « prière d'insérer » de ce volume, prière d'insérer qui ajoute : « *Cet extraordinaire roman d'anticipation est aussi un roman de « suspense ». Ne racontez pas l'intrigue à vos amis.* »

Et me voilà bien embarrassé, parce que, en effet, si je vous en disais plus long, je craindrais que votre plaisir ne s'en trouvât émoussé. En fait — une fois n'est pas coutume — ce petit papier que les éditeurs ont l'habitude de glisser dans l'exemplaire remis au critique, pour « situer » l'œuvre à analyser, n'exagère pas : c'est effectivement la plus *ahurissante* des aventures que vivent Roy et ses compagnons, ce roman d'anticipation est vraiment *extraordinaire* et il est, en outre, aussi « *suspense* » que possible.

Avec cet ouvrage — son premier roman — le jeune auteur anglais Brian Aldiss fait une brillante entrée dans l'arène de la science-fiction. Mais les lecteurs de « Fiction » avaient déjà eu un aperçu de son talent, puisqu'ils ont pu lire trois nouvelles de lui : « *Le Nouveau Père Noël* », « *Comment tuer un brontosaure* » et « *Le cœur d'une ville* » (nos 62, 63 et 64).

Ce qui est un véritable tour de force ici, c'est la façon dont Aldiss a su renouveler, en l'amplifiant et en le haussant à un niveau épique, un thème de S. F. fort classique et, en général, sans surprise. En fait, il s'est amusé à pousser jusqu'à sa dernière extrémité ce thème, en grossissant démesurément ses données, au point de le rendre méconnaissable et de pouvoir dissimuler sa vraie nature au lecteur pour la lui révéler ensuite comme on dévoile un mystère policier.

Voilà, sans aucun doute, un des meilleurs livres de science-fiction qu'il m'ait été donné de lire, car il ne s'agit pas seulement d'une œuvre de fiction, d'une Fantaisie avec un grand F, mais également d'un ouvrage plein d'enseignements philosophiques, sa philosophie étant résumée par ces quelques lignes que l'auteur a inscrites en guise de préface : « *Une communauté qui ne peut ou ne veut concevoir l'insignifiance de la place qu'elle tient dans l'univers n'est pas véritablement une communauté civilisée. C'est-à-dire qu'elle recèle en ses flancs un principe d'instabilité fatal. L'histoire (que vous allez lire) est celle d'une telle communauté.* »

Je m'excuse d'être aussi peu explicite et de rédiger le compte rendu de

cet admirable roman à coups d'extraits de prière d'insérer et de préface, mais vous comprendrez pourquoi je n'ai pu faire autrement en lisant « *Croisière sans escale* ». Car je vous recommande fortement de le lire et je suis persuadé que vous en serez enthousiasmés, comme je l'ai été.

---

# SCIENCE-FICTION

## *par ALAIN DORÉMIEUX et IGOR B. MASLOWSKI*

**LES COUCOUS DE MIDWICH** (The Midwich cuckoos), **par John Wyndham** (Denoël, « Présence du Futur »).

Avec ce livre sorti chez Denoël, John Wyndham réussit le tour de force d'être le seul auteur de S. F. publié à la fois dans les trois collections du genre en France. En effet, « *Révolte des Triffides* » et « *Les transformés* » parurent précédemment au Fleuve Noir et « *Le péril vient de la mer* » au Rayon Fantastique. Phénomène curieux, si l'on songe aux niveaux de qualité différents desdites collections, et d'autant plus paradoxal que le roman choisi par « Présence du Futur » n'est peut-être pas le meilleur du lot.

La manière de Wyndham est simple et, dans un sens, on pourrait dire qu'il recommence toujours ses romans sur le même patron. Il prend un thème classique — en général, celui du « péril » de nature extra-terrestre — et l'envisage uniquement sous l'angle des répercussions psychologiques que causent les événements. Ce nouveau livre ne faillit pas à cette règle. Le péril prend ici une forme particulièrement insidieuse. A la suite d'un phénomène mystérieux, toutes les femmes en âge de procréer, dans un petit village anglais, deviennent enceintes. Elles donnent naissance à des enfants génétiquement identiques, avec les mêmes traits et les mêmes étranges yeux dorés. Ces enfants (qui n'ont d'enfantin que l'aspect) ont été implantés dans leurs « mères-hôtesses » de la même façon que les œufs du coucou dans les nids des autres oiseaux. Ils se mettent à raisonner précocement comme des adultes, exercent de bizarres pouvoirs, et l'on s'aperçoit que leurs cerveaux sont reliés en un *ego* collectif. Ce sont les rapports de plus en plus hostiles entre cette entité menaçante et la communauté qui l'abrite, que nous décrit Wyndham.

Le sujet n'est pas neuf et n'a guère donné lieu ici à des développements inédits. Mais ce n'est pas l'originalité qu'il faut rechercher en premier lieu chez Wyndham. En fait, si l'ouvrage déçoit dans une certaine mesure, c'est surtout parce que l'auteur n'est pas allé jusqu'au bout de ce sujet, parce que celui-ci piétine et tourne court. On y retrouve néanmoins cette saveur de l'authentique, ce don de rendre intéressante une situation extraordinaire en vase clos, qui sont les caractéristiques de Wyndham. Cela suffit à valoriser même une œuvre mineure comme celle-ci.

A. D.

•

**MISSION DANS L'ESPACE** (Journey into space), **par Charles Chilton** (Fleuve Noir).

Un ouvrage sympathique, où, sous couvert d'un roman d'aventures spatiales, l'auteur pose la grande question : « L'homme n'est-il pas trop « jeune » pour essayer de conquérir les espaces sidéraux ? » Trop jeune moralement, car scientifiquement, il l'est. Mais tant que nous n'avons pas réussi à éliminer de notre propre Terre guerres et conflits, avons-nous le *droit* de nous « attaquer » aux

autres mondes, créant ainsi les causes de nouveaux troubles sanglants ?

Le sujet est fort simple : une expédition sur la Lune en 1965 (remarquons entre parenthèses que le roman a été écrit avant le lancement des fusées solaires soviétique et américaine). Mais quand nos astronautes sont sur le chemin du retour, voilà que le médecin de l'expédition, parcourant son journal, y trouve relatés des faits dont il n'a pas gardé le moindre souvenir, pas plus que ses compagnons. C'est à la lecture de ce journal que nous sommes conviés, journal qui porte sur plusieurs semaines au cours desquelles les cinq hommes de la fusée Luna ont effectué, sans se le rappeler, un voyage dans le Temps, aidés en cela par des confrères d'un autre monde, infiniment plus civilisés.

Le roman se lit aussi facilement qu'un bon documentaire. Les données scientifiques sont d'ailleurs aussi réalistes que possible, du moins en ce qui concerne l'organisation de l'expédition lunaire, bien sûr — car pour ce qui est du détour dans le Temps, l'auteur se garde avec raison d'apporter là des précisions techniques, cette partie de l'ouvrage lui servant simplement de tremplin pour ses idées sur le caractère humain. Pas d'histoire d'amour, heureusement, car que serait-elle venue faire là ? A signaler également l'excellente adaptation de Luc Joye et J. G. Vandel qui sont pour beaucoup, j'en mettrais ma main au feu, dans la publication de cet ouvrage en France.

I. B. M.

•

**LA GALAXIE NOIRE** (Black galaxy), **par Murray Leinster** (Club Satellite).

Le *space-opera* américain a engendré des ouvrages réussis : « *Le pont sur les étoiles* », de Jack Williamson et James Gunn, en est un exemple. Mais il a produit également une quantité impressionnante de navets. Ce roman puéril et bâclé aurait plutôt tendance à être du nombre...

Qu'il y ait des fonds de tiroirs en abondance, ce n'est pas une raison pour y puiser. La publication de ce livre en France ne s'imposait pas, même dans une collection qui semble vouloir se spécialiser dans le *space-opera.* On ne m'interdira pas de penser qu'il y a mieux à faire.

A. D.

•

**PRELUDE A L'ESPACE** (Prelude to space), **par Arthur C. Clarke** (Fleuve Noir).

Illogisme de l'édition : on n'a pas encore offert au public français le remarquable « *City and the stars* », de Clarke, mais on puise, par contre, dans la part la plus ancienne et la plus rébarbative de son œuvre : celle qui se rattache au genre « documentaire ». Minutieusement écrit et fort sérieux techniquement, cet ouvrage décrit en détail les préparatifs d'une expédition sur la Lune. C'est de la vulgarisation scientifique à peine anticipée et à peine romancée. Dans cette perspective, cela peut intéresser. Mais j'ai bien peur que le lecteur normal de S. F. ne s'ennuie considérablement.

A. D.

•

**SALAMANDRA, par Kurt Steiner** (Fleuve Noir).

Le nom de *Salamandra* est la désignation symbolique d'une ravissante Mercurienne dont le héros du roman, un jeune savant du nom de Ror Upnell, tombe amoureux pendant son exil sur la planète maudite. Ayant réussi à « reconquérir » sa personnalité qu'on lui avait artificiellement annihilée, il entreprend, avec quatre de ses compagnons de disgrâce qui, eux aussi, ont retrouvé la leur, de libérer la Terre du régime de terreur

des Technocrates. Mais les aventures des cinq hommes dans l'enfer mercurien ne sont rien à côté de celles qui les attendent dans quelques-uns des mondes concentriques, où ils rencontrent, bien vivants, des êtres qu'ils avaient vus tuer sous leurs yeux, où eux-mêmes se sentent brusquement mal à l'aise dans leur peau, où leurs amis sont des adversaires, et leurs ennemis des esclaves obéissants.

Le roman démarre bien et a de nettes qualités d'imagination, mais dans sa deuxième partie il est assez touffu. Est-ce parce que l'auteur a vu trop grand et qu'il a voulu pousser des pointes dans toutes les directions ? Possible, mais c'est sans doute la raison pour laquelle « *Salamandra* » ne m'a laissé qu'aux trois quarts satisfait.

I. B. M.

•

**EXPEDITION COSMIQUE, par Jimmy Guieu** (Fleuve Noir).

Guieu nous raconte ici l'histoire d'une croisière d'exploration sur Capella IV. La nouveauté, en l'occurrence, réside dans le fait que les promoteurs et organisateurs de ce voyage ne sont ni Américains, ni Russes, mais Français, Allemands, Italiens, etc., bref, les ressortissants des Etats-Unis d'Europe dont les savants, dans le plus grand secret, ont mis au point un moteur à propulsion ionique qui, sitôt franchie la vitesse de la lumière, permet de se déplacer dans le sub-espace à la moyenne effarante de 1 200 000 000 km/h. Il y a de quoi en rester pantois. Et les U.S.E. offrent aux U.S.A. et à l'U.R.S.S. d'exploiter en commun les richesses de l'Univers à la condition expresse de constituer au préalable les Etats-Unis du Monde. Précisons, ici, que cette idée généreuse vaut probablement à nos hardis explorateurs d'échapper à l'anéantissement, des créatures intelligentes douées d'infinies facultés aussi bien physiques que mentales les prenant sous leur protection au cours de leur passage dans le sub-espace. Alertement écrit, le dernier-né de Jimmy Guieu se laisse lire sans désagrément.

I. B. M.

---

# FANTASTIQUE

## *par ALAIN DORÉMIEUX*

**LA GEOMETRIE DANS LES SPASMES, par Belen** (Le Terrain Vague).

Il s'agit là d'une plaquette composée de sept contes, dont les titres à eux seuls sont tout un programme : « *Le plaisir solidaire* », « *L'impôt sur le revenant* », « *L'amante religieuse* », « *Prenez garde à la panthère* », « *La géométrie dans les spasmes* », « *La fonction crée l'orgasme* » et « *Le réservoir des sens* ». Chacun roule sur un thème identique : un accouplement monstrueux ou hors-nature. L'auteur (qui est très vraisemblablement une femme) tire de ce genre de situation des effets extrêmement variés. Elle nous décrit ainsi, par exemple, l'amour entre une morte et un nécrophile, entre une vivante et un fantôme, entre un homme et une femme-panthère, entre une Terrienne et un Arcturien asexué, entre une femme et un robot... Il est simplement dommage que le style néglige parfois les règles de la grammaire. Mais le miracle est que, à mi-chemin de la pornographie et du canular, ce tissu de névroses engendre une poésie insolite fort troublante. Il y a là des pages dignes de rester en mémoire.

# VULGARISATION SCIENTIFIQUE

## *par JACQUES BERGIER et GÉRARD KLEIN*

**PHENOMENES DE MEDIUMNITE, par Robert Tocquet** (Grasset).

Le professeur Robert Tocquet est à la fois physicien, auteur d'ouvrages d'enseignement à l'usage des candidats au baccalauréat et aux grandes écoles et spécialiste de la prestidigitation. Il est extrêmement curieux de constater que dans son premier ouvrage il admet la réalité de certains phénomènes de médiumnité. La plupart des spécialistes dans ce domaine, et notamment Robert Amadou, étaient arrivés à la conclusion opposée. M. Tocquet propose même de donner une base scientifique à ses observations en utilisant les nouvelles découvertes de la physique sur la non-conservation de la parité et le neutrino. Si le professeur Tocquet a raison, des nouvelles telles que « *Loup y es-tu ?* » et « *Sus à la Salamandre* », par Poul Anderson, ne sont pas de la fantaisie mais de la science-fiction.

J. B.

•

**AUX SOURCES DE LA BIOLOGIE, par Jean Rostand** (Gallimard).

M. Jean Rostand reprend la série d'études d'histoire des sciences où il s'est illustré. Nous faisons la connaissance du pharmacien Colladon, qui découvrit avant tout le monde les lois de la génétique, et que M. Rostand fut le premier à découvrir. Nous faisons également plus ample connaissance avec des biologistes plus illustres. Je profite de l'occasion pour signaler, aux lecteurs voulant en savoir davantage sur la personnalité si attachante de M. Jean Rostand lui-même, une excellente étude parue dans *L'Ecole de France* (nº 6, p. 9) : *Jean Rostand,* par Théodore Beregi.

J. B.

**LE MONDE A FAIM DE KILOWATTS, par Claude Arnaud,** collection « Le demi-siècle de la science », dirigée par Lucien Barnier (Del Duca).

A une époque où l'énergie nucléaire est utilisée industriellement et où l'énergie thermo-nucléaire est en plein développement, la principale source de l'énergie de l'Inde reste la bouse de vache et la principale source de l'énergie de l'Afrique du Nord, l'homme. Cette terrible inégalité est une des principales causes des divers conflits et tensions du monde où nous vivons. M. Claude Arnaut, dans cet excellent ouvrage, décrit aussi bien cette famine de kilowatts que le moyen d'y remédier. « *Le monde a faim de kilowatts* » est un reportage extrêmement vivant, sur les fabuleuses sources de kilowatts que les savants et les techniciens rêvent de domestiquer dans les plus brefs délais. De la mer d'Abidjan à la vallée de l'Ararat, en passant par le glacier du mont Blanc et les infernales crevasses de Toscane, vous y vivrez l'odyssée des prospecteurs de kilowatts, en cette ère nucléaire et cosmique.

J. B.

•

**SATELLITES ARTIFICIELS et PILOTES DE L'ESPACE, par Willy Ley** (Flammarion).

Willy Ley a écrit ces albums à l'intention de tous les futurs pilotes d'astronefs, à l'intention de tous ces hommes du monde à venir destinés à voir conquérir, sinon à conquérir eux-mêmes ces mondes obscurs qui tournent encore inviolés dans l'espace.

Le premier de ces livres s'appelle « *Satellites artificiels* ». Est-il utile d'insister sur le fait que Willy Ley est

un vulgarisateur remarquablement doué et qu'il connaît admirablement la question ? Sans doute vaut-il mieux noter qu'étant encore enfant, il se distrayait avec son ami von Braun à lancer des fusées miniature, en l'époque bénie où l'on ne songeait pas encore à transformer ce joyeux galopin en fabricant de bombes.

Willy Ley décrit de façon fort engageante le lancement d'un satellite, les travaux entrepris à ce sujet pendant l'année géophysique, ce que peut être la « vie » et la « mort » d'un tel engin. Il s'attache enfin à définir quelques applications de tels appareils, relais de télévision, observatoire météorologique, et base de départ enfin pour le grand voyage.

Nulle part, il n'est question d'anticipation à proprement parler. Tous les travaux dont parle Ley sont en cours de réalisation et aucune des possibilités qu'il évoque n'est très éloignée de nous dans le temps. D'excellentes illustrations en couleurs font vivre davantage encore cet album fort bien présenté. On regrettera seulement que la facture de l'ouvrage soit entièrement américaine. Cela ne lui ôte rien. On pourra seulement déplorer qu'un tel souci pédagogique soit inconnu en France ou presque. Je souhaite vivement qu'on me détrompe à ce sujet. Il convient en tout cas d'insister sur le rôle extrêmement important que de semblables ouvrages peuvent jouer dans la formation de la jeunesse.

Second livre de cette collection et présenté de façon identique, « *Pilotes de l'espace* » traite du problème de la sélection et de la formation des futurs ambassadeurs de la Terre sur d'autres mondes. Ici aussi, rien qui ne soit strictement nécessaire, rien qui soit purement journalistique ou romancé. La réalité est décidément bien passionnante. Quant aux illustrations de J. Polgreen, elles sont toujours à la hauteur de la situation.

G. K.

•

**DEMAIN L'ESPACE, par Wim Dannau** (Marabout-Junior).

Un petit livre à l'intention d'un public juste un peu plus âgé. Wim Dannau a bien dominé son sujet. Il a su aussi le présenter de façon agréable et vivante. Il s'est gardé des vertiges de l'anticipation échevelée qui sévissait dans ce domaine il y a peu de mois encore. La documentation est solide, et l'annexe sur l'astronautique et les fusées existantes passionnera plus d'un jeune garçon. Au point que sans doute les fusées supplanteront bientôt les voitures dans les discussions hautement techniques qui se donnent libre cours à l'heure de la récréation. Mais pourquoi, à propos des travaux américains, l'auteur a-t-il accordé une si large part à Werhner von Braun ? C'est un grand ingénieur, soit. Ses fusées marchent, c'est indiscutable. Mais il existe, dans le domaine américain, d'autres chercheurs non moins indiscutables, mais dont on prononce bien moins souvent les noms. Peut-être parce qu'ils ne sont pas également experts en publicité.

G. K.




Par l'incomparable choix de ses auteurs, la COLLECTION "ANTICIPATION" est maintenant lue par plus de 100.000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle intéresse tous.
Instructive et distrayante, son succès est le gage de sa qualité.
EXIGEZ BIEN CHEZ VOTRE LIBRAIRE
COLLECTION
ANTICIPATION
FLEUVE NOIR
2 NOUVEAUX TITRES CHAQUE MOIS
120 VOLUMES PUBLIÉS
VIENT DE PARAITRE :
M. A. Rayjean : LE MONDE DE L'ÉTERNITÉ
Stephan Wul : ODYSSÉE SOUS CONTROLE
Quelques titres parus :
TERRE... SIÈCLE 24 - LE 3e ASTRONEF
EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES Frs 250
ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel
PARIS-13e

*Ici, on désintègre (en série)...*

# LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

L'inconvénient majeur de la critique est d'offrir l'opinion d'un seul — opinion qui ne peut **a priori** être partagée par tous. Cette rubrique a pour but de passer à un crible plus objectif les livres que nous « désintégrons ». Vous y trouverez une vue d'ensemble de l'avis de divers spécialistes sur tous les ouvrages de S. F. récemment parus.

Le barème des cotations employées est le suivant :

Mauvais ....... •
Médiocre ...... *
Moyen/assez bon. **
Bon .......... ***
Excellent ...... ****
Blanc : pas lu ou abstention.

(Les cotes *, **, ***, sont subdivisibles en * ½, ** ½, *** ½.)

| | Nº de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué | JACQUES BERGIER | HERVÉ CALIXTE | PHILIPPE CURVAL | ALAIN DORÉMIEUX | GÉRARD KLEIN | IGOR B. MASLOWSKI | STEPHEN SPRIEL | JACQUES VAN HERP | PIERRE VERSINS |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| CROISIÈRE SANS ESCALE . par Brian Aldiss. | 67 | **** | *** | | **** | **** | **** | *** | *** | *** |
| LES MÉMOIRES DU FUTUR par John Atkins. | 65 | **** | ** | ** | *** | *** ½ | *** ½ | *** | **** | **** |
| PANIQUE DANS LE VIDE. par F. Richard Bessière. | 65 | • | • | | | | * ½ | | • | * |
| LES HOMMES STELLAIRES par Leigh Brackett. | 64 | *** | ** | ** ½ | ** | ** | | ** ½ | ** ½ | |
| MISSION DANS L'ESPACE . par Charles Chilton. | 67 | • | * ½ | | | | ** ½ | | ** | |
| PRÉLUDE A L'ESPACE. . . par Arthur Clarke. | 67 | *** | * | * | * ½ | | * | ** ½ | *** | ** |
| EXPÉDITION COSMIQUE. . par Jimmy Guieu. | 67 | ** | * | | | • | * ½ | | * | |
| LA GALAXIE NOIRE . . . . par Murray Leinster. | 67 | *** | * | • | • | • | | * ½ | ** | |
| SALAMANDRA . . . . . . . par Kurt Steiner. | 67 | ** | ** | | | | ** | | | |

| | Nº de "Fiction" où l'ouvrage a été critiqué | JACQUES BERGIER | HERVÉ CALIXTE | PHILIPPE CURVAL | ALAIN DORÉMIEUX | GÉRARD KLEIN | IGOR B. MASLOWSKI | STEPHEN SPRIEL | JACQUES VAN HERP | PIERRE VERSINS |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| L'ENFER EST DANS LE CIEL par Henry Ward. | 64 | ** | ** ½ | | ** | ** ½ | | ** ½ | | ** ½ |
| LE PONT SUR LES ÉTOILES par J. Williamson et J. Gunn. | 65 | *** | *** | **** | ** ½ | *** | | *** | *** | ** |
| TERMINUS I. . . . . . . . . par Stefan Wul. | 65 | *** | ** ½ | * ½ | | | ** ½ | | ** ½ | ** |
| LES COUCOUS DE MIDWICH par John Wyndham. | 67 | *** | *** | | ** | ** ½ | | *** | *** | *** |





*(Voir page suivante.)*

# L'ÉCRAN A QUATRE DIMENSIONS

## FANTASTIQUE NIPPON

*par F. HODA*

Il n'arrive pas souvent dans le domaine de ma chronique de voir des chefs-d'œuvre. Le cinéma fantastique, en se développant, a perdu ses grands auteurs et s'est mué en moulin à films de second ordre destinés strictement aux amateurs. On croyait les Murnau à jamais disparus. Mais un démenti nous est envoyé du Japon, avec l'admirable « *Contes de la lune vague après la pluie* » (Ugetsu monogatari), véritable joyau qu'on ne se lasse guère de voir et de revoir. Le metteur en scène, Kenji Mizoguchi, mort l'année dernière et que la rétrospective organisée par la Cinémathèque nous avait fait connaître, peut être classé parmi les tout premiers réalisateurs, non pas seulement de son pays, mais du monde entier.

Le sujet des « *Contes de la lune vague* » est tiré de deux contes du XVIe siècle, extraits du recueil « *Contes de pluie et de lune* », récemment paru chez Gallimard dans la collection Unesco : « Connaissance de l'Orient ». L'ouvrage, dû à l'écrivain Akinari Uoda, pastiche le genre fantastique qui connut son apogée aux IXe et XVe siècles. Mizoguchi a pris de grandes libertés avec son modèle littéraire, mais, à considérer l'atmosphère du film et la poésie qui s'en dégage, force nous est d'admettre que c'était là le meilleur moyen de rester fidèle à l'œuvre.

Je résume rapidement le scénario du film : la guerre des seigneurs féodaux expose une famille de villageois à la tentation de l'aventure. Tandis que son beau-frère rêve de devenir « samourai », Genjuro, venu à la ville vendre ses poteries, est séduit par le fantôme de la princesse Wasaka, morte vierge et qui cherche maintenant à goûter les joies de l'amour qui lui furent refusées. A la fin, il échappe à l'enchantement et retourne à son village détruit par la guerre. C'est le fantôme de sa femme qui l'accueille. Car, pendant sa longue absence, des soldats affamés la tuèrent. Cependant, son beau-frère arrive à son but, mais sa femme, abandonnée, se trouve forcée à se prostituer. Genjuro, sa sœur et son beau-frère se retrouvent dans le village où ils reprennent leurs vies médiocres.

Sur ce thème où le fantastique se mêle très souvent à la réalité, Mizoguchi a brodé des images sublimes où convergent les tendances les plus opposées de l'art. S'inspirant des légendes de son pays, il a su imprimer à son récit cinématographique un ton de légende : tout en décrivant les événements avec un réalisme minutieux, il se détache sans arrêt de la réalité. La notion du temps terrestre, mathématique, est abolie avec beaucoup d'habileté. Mizoguchi commence par situer fortement son histoire, en décrivant l'arrivée des troupes du seigneur féodal et la fuite des habitants du village. A partir de là, l'intrigue commence à sortir du cadre historique ; elle devient pour ainsi dire intemporelle. Et tout l'art de Mizoguchi consiste à fondre les uns dans les autres, sans heurts, sans solution de conti-

nuité, les épisodes de temps réel et de temps imaginaire. Mais entre la réalité et le rêve, la différence est à peine perceptible. C'est à peine si les plans se déroulant dans le château fantôme sont un peu plus poétiques.

On ne peut s'empêcher de se laisser prendre à ce film dès les premières séquences. Tel un talisman, il vous fascine et vous emporte au gré des intentions de l'auteur. Les acteurs y semblent incorporés à la nature, et la nature douée de vie humaine. Fasciné par le fantôme à l'extraordinaire beauté, Genjuro goûte aux délices du paradis. Mais quelques vieillards de malheur lui font peur. Dès lors, le paradis se mue en enfer. L'homme se résigne. Il aura tout perdu : l'enchantement et sa femme. C'est d'ailleurs la seule chose que je voulais critiquer dans la construction du récit : une sorte de pessimisme très « occidental » qui ressort de l'histoire du potier et que vient redoubler la perte des illusions du « samourai » d'un moment. Je dis pessimisme occidental, car les contes orientaux, en général, ne finissent pas sur une telle note. Ou si l'on veut ils vont plus loin. Car à l'échec ils répondent, non par la résignation, mais plutôt par la mort.

Cependant, cette réserve importe peu, tellement l'œuvre de Mizoguchi atteint au chef-d'œuvre. Du même coup se trouvent résolus les problèmes de la représentation du fantastique au cinéma. Le film de Mizoguchi est entièrement traité de façon réaliste et le fantastique demeure derrière le film sous forme d'idée, dans le scénario comme dans l'image. Il est là constamment, mais ne se visualise pas. Nous avons maintes fois abordé la question ici : il faut que le cinéma fantastique abandonne l'accessoire grandguignolesque, au profit d'une méthode plus évoluée qui évite la représentation visuelle de l'impossible et la remplace par une présence inquiétante et fascinante à la fois. Mais il est vrai que Mizoguchi est un maître qui sait rendre la beauté pure.

∴

On ne peut pas malheureusement en dire autant de Inoshiro Honda et de son « *Rodan* ». Je m'en veux d'aborder le compte rendu de cette bande de série ici, après avoir parlé de Mizoguchi. Les exigences de l'actualité m'y forcent. Et, après tout, pourquoi pas ? La sortie simultanée des deux films permet de montrer à quel point les auteurs de films fantastiques font fausse route.

Le sujet de ce nouveau film de science-fiction japonais rappelle celui des « *Godzilla* » et de la plupart des productions américaines du genre. Les expériences atomiques provoquent des affaissements de terrain dans une mine et redonnent vie à des monstres préhistoriques ; cette fois, il s'agit de larves et d'oiseaux géants qui mettent en péril le Japon et le monde entier. En même temps, les volcans se réveillent et on se trouve dans une atmosphère apocalyptique. Les armes ordinaires n'ayant aucun effet sur les monstres volants, on fait appel à la nature. Grâce aux bombes et aux fusées, on réveille le volcan dans les flancs duquel s'abrite le couple d'oiseaux. Ainsi on finit par venir à bout des monstres.

Film en couleurs très soigné, « *Rodan* » n'est ni meilleur ni pire que la production courante du genre. Dès le début, les auteurs se consacrent au suspense et à l'épouvante, multipliant les détails macabres et se reposant pour le reste sur les truquages. Ces derniers sont, en général, bien faits. Mais l'utilisation de maquettes pour la partie « militaire » (camions-fusées, tanks, etc.) m'a paru gênante. Seuls les deux oiseaux monstrueux ne manquent pas d'une certaine majesté. L'attachement qu'ils éprouvent l'un pour l'autre marque un net progrès sur les autres films de science-fiction ; il y a, en effet, dans « *Rodan* » une tendance louable à l'humanisation des monstres. Mais, et ce sera le reproche essentiel que je ferai, le film sombre

dans la convention et la puérilité en ce qui concerne les hommes et leur comportement.

Nettement destiné à l'exportation aux Etats-Unis, « *Rodan* », pour sauter la barrière des langues, se double d'un commentaire à la première personne dit par un ingénieur nippon, héros du film. Les personnages humains n'ont plus de japonais que l'apparence physique. Les séquences présentant les monstres mises à part, il ne reste pas grand-chose. Et malgré les efforts des auteurs, on ne peut s'empêcher d'être peu sensible à leur production.

# AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

## par JACQUES BERGIER et ALAIN DORÉMIEUX

Plusieurs des échos de cette rubrique avaient précédemment paru, sous le titre « **Nouvelles de nulle part** », dans « **Ailleurs** », bulletin du club Futopia. Nous devons à l'amabilité du président du club, Pierre Versins, d'avoir pu les reproduire dans « **Fiction** ».

### UNE HISTOIRE VÉCUE

La revue russe « **Priroda** » (**La Nature**) a raconté dans son numéro de septembre 1958 une histoire vécue parfaitement authentique et qui a été retrouvée récemment dans les archives de l'Okrana, la police secrète des Tzars de Russie.

En 1903, habitait à Saint-Pétersbourg un savant appelé Filipov. Ce physicien était sous la surveillance de la police, car il correspondait avec un utopiste appelé Oulianov, qui prétendait que la révolution se ferait par l'électricité ; Oulianov était connu de ses camarades de conspiration sous le pseudonyme de Lénine. Le professeur Filipov travaillait à une invention extraordinaire que même la physique de 1958 ne serait pas en mesure de réaliser : la transmission des explosions par radio, c'est-à-dire qu'il comptait transmettre sur un faisceau d'ondes ultra-courtes de radio tout l'effet de l'explosion d'une tonne de dynamite. La dynamite explosant à un endroit A, l'effet de l'explosion pourrait être transmis en un point B, à plusieurs dizaines de kilomètres de là.

Filipov travaillait avec les hyperfréquences, ces ondes dont la longueur est comprise entre 1/10 de mm et 1 cm, et que nous connaissons encore très peu aujourd'hui. Il les produisait à l'aide d'un oscillateur à étincelles. Un matin, les policiers chargés de surveiller la maison de Filipov ne virent pas sortir le professeur. Ils forcèrent alors l'entrée de la maison. Le professeur était étendu, mort, dans son laboratoire. Le médecin légiste ne put jamais découvrir la cause de la mort. Tous les papiers du professeur Filipov furent saisis par la police et transmis à l'empereur Nicolas II. Celui-ci, après les avoirs examinés personnellement, les brûla et déclara que cette invention était trop terrible pour survivre. La revue « **Priroda** », organe fort sérieux, n'émet aucune hypothèse et se borne à faire observer que Filipov, pionnier de l'esprit matérialiste en physique, mériterait d'être davantage connu.

Quant à nous, nous pouvons nous permettre quelques réflexions. L'invention de Filipov est-elle réalisable, est-elle applicable aux bombes atomiques et thermonucléaires ?

Le professeur Filipov fut-il supprimé par une personne ou une organisation voulant protéger l'humanité de la destruction ? A-t-il été tué par un effet inconnu des hyperfréquences ? Les auteurs de science-fiction devraient bien continuer cette histoire...

### L'ART DE VENDRE

Richard Grosser de Philadelphie fabrique et vend des machines qui ne font rien. Chacune coûte 20 dollars (près de 10.000 francs).

Ces machines « inutiles » trouvent-elles preneurs ? Si l'on en croit Grosser, 500 de ces machines ont été vendues au cours des deux dernières années.

Grosser, étudiant en sciences économiques à l'université de Pennsylvanie,

avait commencé par construire sa machine par amusement pour sa famille, avant d'en entreprendre la fabrication commerciale, dans sa cave.

La machine, en aluminium, mesure 10 centimètres de long sur 12 de large. Elle est haute de 15 centimètres. Alimenté par une pile elle comprend deux rangées de tubes au néon, qui s'allument et s'éteignent au hasard.

C'est tout ce qu'elle peut faire.

(**Le Figaro,** 17 mars 1959.)

## NOS ANCÊTRES LES EXTRA-TERRESTRES...

« Les Terriens ne sont que les descendants des habitants d'une autre planète, déportés sur notre sol. Comme l'Australie naquit d'un bagne de criminels anglais. »

Cette théorie a été émise en Italie par le Dr. Alberto Perego, fondateur du Centre italien des recherches d'aviation électromagnétique. Elle concorde avec les thèses du professeur George Hunt Williamson, titulaire de la chaire d'anthropologie à l'Université de San Francisco.

Ces deux personnalités font partie des amateurs de soucoupes volantes qui ont constitué des sociétés dans le monde entier. Parmi eux on compte des esprits aussi sérieux que le maréchal de l'Air Dowding et l'amiral Fahrney.

Un de leurs membres, le chauffeur de taxi mexicain Villanueva Medina, va jusqu'à prétendre avoir séjourné quelques jours dans la planète Vénus, où une soucoupe l'avait transporté.

Pour étayer leur théorie selon laquelle nous serions les descendants de bagnards d'une autre planète, le Dr. Perego et le professeur Williamson donnent en témoignage certains passages de la Bible, et affirment également avoir découvert de nombreuses soucoupes volantes dans les peintures rupestres du Pérou et de l'Italie. Les « chars flamboyants » des dieux de l'antiquité, selon ces deux « mordus » des soucoupes, ne seraient autre qu'un mode de locomotion d'habitants extra-terriens.

Martiens et Vénusiens contrôleraient donc la vie des Terriens depuis de longues années. Avec beaucoup de discrétion d'ailleurs.

La Lune serait la base de leurs astronautes. Telle serait la raison pour laquelle le « Lunik » et le « Pionnier » auraient manqué leur cible : des Martiens ou des Vénusiens auraient dévié leur trajectoire.

(Presses italienne et américaine. Reproduit par « **Paris-Presse** », avril 1959.)



# NOTRE RÉFÉRENDUM

Ce référendum est ouvert chaque mois auprès de tous nos lecteurs. Il nous permet de nous documenter sur leurs goûts afin de tendre à les satisfaire toujours davantage.

Il vous suffit pour y participer d'inscrire sur une feuille les titres des trois nouvelles que vous avez le mieux aimées dans le présent numéro (trois seulement, en leur attribuant respectivement les chiffres 1, 2 et 3 dans l'ordre de votre préférence), et de nous envoyer cette feuille munie de vos nom et adresse (inutile de joindre de lettre).

Vous nous rendrez ainsi service et vous aurez en outre une chance de gagner une prime : un abonnement gratuit de trois mois à « Fiction » sera en effet attribué chaque mois à dix personnes choisies au hasard parmi celles qui nous auront adressé leur réponse.

Le classement est calculé d'après un total de points établi sur les bases suivantes : 3 points à la nouvelle citée première dans chaque réponse, 2 points à celle citée seconde, 1 point à celle citée troisième. (Entre parenthèses, le pourcentage de points obtenus par chaque nouvelle.)

## Résultats du mois de mars

1. **Contact avec l'inconnu,** par Damon Knight .............. (27,34 %)
2. **La déesse de granit,** par Robert F. Young .............. (21,92 %)
3. **Le cœur d'une ville,** par Brian W. Aldiss .............. (10,65 %)
4. **Un homme adapté,** par Ward Moore .............. (10,08 %)
5. **La cité des robots,** par Carol Emshwiller .............. ( 9,03 %)
6. **De mémoire d'homme,** par Albert Ferlin .............. ( 7,46 %)
7. **La ville,** par Gali Nosek .............. ( 4,66 %)
8. **Le talisman,** par Gabriel Authier .............. ( 3,36 %)
9. **La revanche des Martiens,** par J. Bergier et F. Carsac ...... ( 2,16 %)
10. **Par un après-midi d'été,** par Charles L. Fontenay .......... ( 2,04 %)
11. **Poussière de mort,** par Isaac Asimov .............. ( 1,30 %)

## Résultats du mois d'avril

1. **Les immigrants,** par Leigh Brackett .............. (25,58 %)
2. **Sus à la Salamandre !** par Poul Anderson .............. (19,15 %)
3. **Culbute dans le temps,** par Chad Oliver .............. (12,14 %)
4. **Le condamné,** par Gérard Klein .............. (10,40 %)
5. **Le Train pour l'Enfer,** par Robert Bloch .............. ( 8,86 %)
6. **Et la vie s'arrêta...,** par Thomas Owen .............. ( 8,62 %)
7. **Réflexion,** par Dody .............. ( 7,28 %)
8. **La petite sorcière,** par Mildred Clingerman .............. ( 6,32 %)
9. **Le jour où tout s'écroula...,** par D. Knight et K. Bulmer .... ( 1,65 %)

# TABLE DES RECITS PARUS DANS « FICTION »

(Septième année.) — 1er semestre 1959. (Nos 62 à 67, et numéro spécial hors série.)



*(Voir suite page suivante.)*

## FIN DE LA TABLE DES RÉCITS (Voir au verso.)






*Dépôt légal :* 2e *trimestre* 1959. — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.